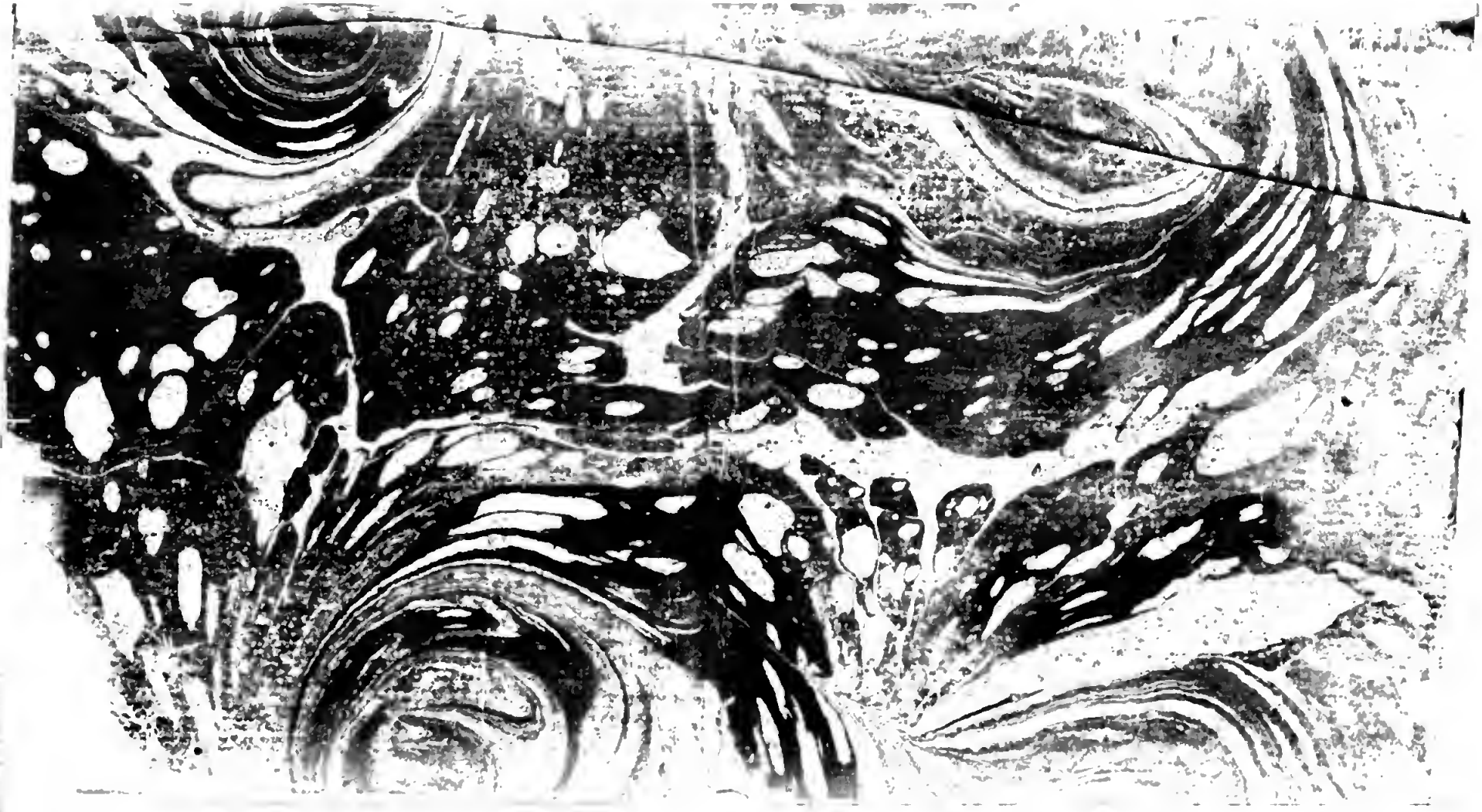


7278

Pulut XXXIV
30/6

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES.

553325

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES,

Pour ſervir à l'hiſtoire de LOUIS *XIV. & de* LOUIS *XV,*

COMPOSÉS ſur les pièces originales recueillies par ADRIEN-MAURICE, duc de NOAILLES, maréchal de France & miniſtre d'état.

Par M. l'abbé MILLOT, *des académies de Lyon & de Nanci.*

TOME SIXIEME.

Bibliotheca Nazionale Centrale PALERMO

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur de la Reine, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVII.

MÉMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES,

Pour ſervir à l'hiſtoire de LOUIS *XIV & de* LOUIS *XV.*

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE,

Depuis le commencement du règne de LOUIS *XV juſqu'en 1756.*

LIVRE CINQUIÈME.

1743. Fautes depuis le commencement de la guerre.

Dès le commencement de cette guerre, la France avoit mal pris ſes meſures, faute de prévoir les événemens. Le projet ſpécieux de détruire

1743. la maiſon d'Autriche, dont l'ancienne ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalouſie de l'Angleterre & de la Hollande pour la monarchie françoiſe. En débutant comme auxiliaires d'un prince foible, on s'expoſoit évidemment à ſupporter ſoi-même preſque tout le poids d'une guerre longue & périlleuſe, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes paſſions. Il falloit au moins avoir des forces ſuffiſantes ; & l'économie du cardinal de Fleuri avoit mis des obſtacles au ſuccès. En ſe repoſant ſur l'alliance du roi de Pruſſe après ſa conquête de Siléſie, il falloit ſe mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui : & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il ſe ſépareroit de ſes alliés dont il étoit mécontent. Cette réſolution qu'il exécuta lorſqu'on s'y attendoit le moins, occaſionnée ſurtout par les

Alliance du roi de Pruſſe, trop peu ſolide.

fautes de nos miniſtres & de nos généraux, avoit rendu la reine de Hongrie auſſi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuſe. L'Angleterre ſe livroit avec ardeur au deſir d'abaiſſer la France, & milord Carteret, miniſtre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux ennemis. La Hollande devoit ſuivre infailliblement cette impulſion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de reſſources dans les finances, peu ou point de crédit dans les cours, les peuples découragés, les frontières menacées d'une invaſion; combien de ſujets d'alarmes pour le royaume!

1743.

Dangers de la France.

Il falloit joindre les armes à la politique. Le maréchal de Noailles poſſédoit les deux talens. Une immenſe carrière s'ouvrit à ſon zèle. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées

Noailles employé à tout.

par lui, & il ſervit encore mieux dans
1743. le cabinet qu'à la tête des armées.

Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne.

Si l'on avoit ſuivi au commencement ſes conſeils, ou plutôt ſi on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit ſans doute conclu avec le roi de Sardaigne une alliance, qu'il regardoit comme eſſentielle & qui l'étoit réellement : car le maître des Alpes devient tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue ſans ſa participation par le cardinal de * Fleuri. L'eſtime, mêlée de ſentimens d'amitié, du roi Charles-Emmanuel & de ſon miniſtre pour le maréchal de Noailles, pouvoit ſeule faciliter le ſuccès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua.

Plans & Le roi de Sardaigne propoſa deux

plans ; le premier, de laiſſer à la reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois ; d'aſſurer à l'infant D. Philippe, Parme, Plaiſance, & une partie du Lodéſan ; & de prendre pour lui-même le reſte du Milanès avec le titre de roi de Lombardie : le ſecond, ſuppoſé que la reine n'acceptât point le premier, de laiſſer à l'infant Parme, Plaiſance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans furent communiqués au mois de juin 1743. Quoique la cour les trouvât déraiſonnables, comme le roi de Sardaigne avertiſſoit qu'il ſuivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on ſentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le ſatisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce prince. *Si nous réuſſiſſions de votre côté*, écrivoit-il au maréchal de Noailles,

1743. propoſitions de ce prince

Lettre du roi au maréchal de Noailles. 4 & 19 juin.

Louis XV étoit prévenu contre lui.

rien pour lui, roi de Sardaigne, que ce
1743. *que la reine de Hongrie voudra bien lui céder; & ſi vous, vous ſignez quelque choſe, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y ſoient pour rien.*

La négociation eſt rompue, parce qu'elle a été mal conduite.

On ſe flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé; mais loin d'en avoir plus de ménagemens pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on réſolut, s'il ne le ſignoit point, de ſe liguer contre lui avec l'Eſpagne. L'ambaſſadeur de France à Turin fit eſpérer que tout alloit réuſſir, qu'il y auroit fort peu de changemens au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'ambaſſadeur de Sardaigne. Ce miniſtre, quelque-tems après, déclara que ſon maître venoit de conclure le 13 ſeptembre avec l'Angleterre

Id. 14 juil.

Id. 18 août.

Id. 17 ſeptem.

& la reine de Hongrie. Le maréchal de Noailles, inſtruit par des lettres de la main du roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conſéquences. La négociation auroit tourné autrement, ſi elle eût été bien conduite. 1743.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du gouvernement, expoſoient l'état à manquer bientôt de reſſources dans une conjoncture ſi critique. Noailles crut devoir préſenter au roi des réflexions générales, pour le mettre ſur les voies des vérités particulières, dont la connoiſſance pouvoit prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux ſources des malheurs qu'on a déjà eſſuyés. La première eſt que le gouvernement n'a eu juſqu'alors ni principes ni objets fixes; qu'on s'eſt preſque toujours conduit ſans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature

Sources des maux de l'état.

1° Défaut de plan général.

Lettre au roi. 20 décemb.

1743. des engagemens que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les ſuites; que l'on a délibéré lorſqu'il falloit agir; que l'on eſt tombé dans de pernicieuſes incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts inſuffiſans, ou tardifs & inutiles : tout cela faute d'avoir un plan général. La ſeconde cauſe, qui vient en partie de la première, eſt le diſcrédit du gouvernement dans les pays étrangers : de-là l'éloignement marqué de pluſieurs puiſſances pour contracter avec nous. Noailles conjure le roi d'y mettre ordre, de parler, de décider, de preſcrire à ſes miniſtres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulières doivent ſe rapporter. « Ce » ſeroit, dit-il, la fonction d'un pre» mier miniſtre, ſi V. M. avoit la foi» bleſſe d'en avoir un, & qu'elle ne » voulût pas, comme elle le doit, » s'en ſervir à elle-même ». (On au-

2° Diſcrédit du gouvernement chez les étrangers.

roit pu citer pour exemple, à cet égard, le roi de Pruſſe, & pour preuve, ſes premiers ſuccès). 1743.

Le maréchal joint à ſa lettre un mémoire ſur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la néceſſité; il demande que chaque miniſtre ſoit obligé d'en propoſer un, « parce qu'il y auroit trop de danger pour le roi & pour l'état à ne faire » uſage que des lumières d'un ſeul; & » trop de préſomption à qui entreprendroit de ſe charger ſeul d'un ſi peſant fardeau : d'ailleurs chacun ayant » travaillé ſur la matière, la poſſédera » mieux, & fera plus en état de la » diſcuter & de la ſuivre dans les différens détails qui peuvent être de » ſon département ». Il deſire que tous ces plans ſoient lus dans le conſeil, que le roi décide ſur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur, pour en

Conſeil de Noailles pour former un plan de gouvernement.

Mémoire du maréchal de Noailles.

1743. former un qui fixe les principes du gouvernement.

Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent.

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues, les fréquentes variations de système, le peu de concert & quelquefois l'opposition entre les ministres, n'aient entraîné de tout tems la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la source que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zèle. A force de représentations & d'instances, il donna en quelque sorte du nerf au gouvernement; il excita sans cesse à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures mesures: « Si je parois » craindre des malheurs, disoit-il au » roi, c'est de loin, lorsqu'on peut » encore & qu'on doit les prévenir. » V. M. éprouvera que je les crains » moins qu'un autre peut-être, lorsqu'ils se feront sentir & qu'il s'agira » d'y remédier ».

Lettre du 22 décembre.

Dans la néceſſité de ſoutenir vigoureuſement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & combattre. On avoit beſoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raiſons particulières devoient intéreſſer la France au ſort de l'empereur bavarois. Si le maréchal ne les avoit pas fait valoir, n'y avoit pas inſiſté avec force, le miniſtère, ne ſentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au riſque de s'attirer ſur les bras toutes les forces de l'empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainſi que l'honneur. Chavigni, ſon ambaſſadeur en Portugal, ſe trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'empereur ſur divers objets. On lui ordonna de recevoir en paſſant ſes inſtructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée.

1743. Chavigni envoyé auprès de l'empereur.

1743. Noailles préſide à ſa négociation

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna ſa confiance & ſon amitié, l'aida par ſes conſeils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le ſuccès. Chavigni arriva le 21 octobre 1743 à Francfort. Leur correſpondance dura juſqu'à la mort de l'empereur en janvier 1745.

L'empereur ſollicité par les ennemis. Leurs offres

Il étoit tems de finir les incertitudes de ce prince. Le roi d'Angleterre avoit agi fortement, pour l'attirer dans la ligue contre la France. On lui offroit la reſtitution de ſes états, pourvu qu'il renonçât à ſes droits ſur la ſucceſſion autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'empire; on lui propoſoit même d'échanger la Bavière pour l'Alſace, la Franche-comté & la Lorraine, dont on formeroit un royaume après les avoir conquiſes. (A quel point les ennemis pouſſoient leur orgueil & leurs eſpérances!) On lui

M. de Chavigni au roi. 31 octobre.

eût prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa cour affamée deſiroit en général qu'il embraſsât ce parti. Quoiqu'il en fût éloigné par ſon attachement au roi & par ſa confiance en Noailles, les circonſtances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à ſe déclarer neutre dans l'empire. C'étoit un grief de notre miniſtère contre lui : de ſon côté il avoit des griefs contre la France ; & tout ſembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation. 1743.

Il demande beaucoup à la France.

Mais ſi l'empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigni, cet habile négociateur diſſipa bientôt ſes préventions. La bonne-foi rendit les conférences moins épineuſes. La difficulté n'étoit plus de ſavoir ſi l'union ſubſiſteroit entre les deux couronnes. Il s'agiſſoit d'entretenir la maiſon & les troupes impériales. On demandoit pour les ſeules dépenſes de la cour cinq millions ſix cent mille livres ; quant

aux troupes, on laiſſoit au roi le pou-
1743. voir d'en déterminer le nombre, mais on deſiroit le porter beaucoup plus haut que la France ne le vouloit.

Sa principale confiance étoit en Noailles.

Chavigni employa toute ſa prudence à ménager, d'une part, l'eſprit de ce prince, qui ſouvent paſſoit dans ſes vues particulières les bornes de la poſſibilité; & de l'autre, les intérêts du roi qui avoit à ſupporter d'énormes dépenſes.

Lettre du 26 octobre.

Il écrivit à Noailles : « Vous avez rendu à nos armes la réputation qu'on » avoit quaſi voulu leur faire perdre : » rendez à nos affaires l'opinion qu'elles ont perdue; car notre décadence » ne vient pas d'un autre principe. Vous » n'aurez pas de peine à reconnoître » dans les lettres de ſa majeſté impériale, que toute ſa confiance eſt en » vous & par vous. Ses diſpoſitions ne » peuvent être ni meilleures ni plus » fermes ». Il lui envoyoit copie de ſes dépêches, ſelon les intentions du roi.

Le maréchal fut étrangement ſurpris du projet de nous enlever trois provinces, pour en faire le partage de l'empereur s'il ſe liguoit contre la France. Sans un témoignage auſſi reſpectable que celui de ce prince vertueux, il n'auroit pu le regarder que comme un rêve de quelque imagination folle. « Plus » de ſageſſe, dit-il, & plus de diſcré- » tion dans les vues des ennemis, me » les feroit appréhender davantage ». Chavigni lui ayant parlé d'une correſpondance, que l'empereur entretenoit avec le roi de Pruſſe, il ſaiſit avidement l'occaſion, & lui demanda des éclairciſſemens ſur un point ſi eſſentiel. L'idée de renouer l'alliance avec le conquérant de la Siléſie, l'occupoit déjà depuis quelque temps : il l'avoit propoſée à Louis XV : le moment favorable ſe préſentoit, & il n'avoit garde de le laiſſer échapper.

1743. Le maréch. indigné des vaines eſpérances des ennemis.

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 7 novemb.

Il penſe à renouer l'alliance avec le roi de Pruſſe.

Chavigni n'étoit ni moins vigilant ni

Offres du

1743. moins actif; mais le succès de sa prin-
roi pour cipale commission dépendoit de l'argent
l'empereur. qu'on voudroit donner à l'empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa cour, il vouloit avoir une armée nombreuse entretenue par la France. Le roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit près de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme très-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné.

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

Mais l'empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage : « Que pensera-t-on? que dira-
» t-on? mettez vous à ma place, à celle
» de mes amis, à celle de mes enne-
M. de Chav. au roi. 19 novembre. » mis. Ceux-ci auront-ils sujet de crain-
» dre? ceux-là d'espérer? Mon hon-

» neur, dont je ſuis encore plus touché
» que de la fortune de ma maiſon, 1743.
» eſt-il compatible avec le perſonnage
» que je ſerai obligé de faire? reſterai-
» je à Francfort? ou n'aurai-je qu'une
» eſcorte? je ne dois pas appeler autre-
» ment le petit corps de troupes qu'on
» me laiſſe. C'en ſera du moins aſſez
» pour chercher l'occaſion de me faire
» tuer : il n'y a d'autre remède à mes
» maux, ni d'autre fin à ma querelle ».
Le miniſtre françois avoit de bonnes raiſons pour juſtifier l'économie de ſa cour ; il les repréſenta fortement à l'empereur ; il adoucit ſon chagrin, mais il ne le détrompa point de ſes chimères de conquêtes.

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

Pendant ſon ſéjour à Francfort, il tâcha de connoître les ſentimens des divers princes d'Allemagne, & il s'aſſura que pluſieurs étoient diſpoſés à s'unir contre la reine de Hongrie, pourvu qu'on leur donnât des ſubſides. Il revint en

France au mois de janvier rendre compte
1744. de ſa miſſion. De concert avec le maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour ſoutenir l'empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuſe, les dépenſes effrayèrent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le conſeil, ſur-tout par le contrôleur-général. Noailles ſeul, par ſon éloquence & ſes raiſons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigni pour négocier la ligue.

Chavigni négocie avec ſuccès cette affaire.

En très-peu de tems, il conduiſit les affaires au point d'eſpérer une prompte concluſion. Le prince Guillaume de Heſſe, en ſe déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puiſſans que lui. Il avoit ſix mille hommes à la ſolde de l'Angleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le roi de Pruſſe, inquiet & jaloux des progrès de la reine de Hongrie, deſiroit de re-

Diſpoſitions du roi de Pruſſe.

prendre les armes; mais trop habile pour ſe compromettre, il attendoit que la France montrât de la vigueur, & qu'il pût compter ſur ſes efforts. Voyant la négociation ſérieuſement entamée avec la Heſſe, il découvrit alors ſon deſſein. Il n'approuvoit pas qu'on fît entrer dans l'alliance projetée un nombre de petits princes, dont la foibleſſe ne pourroit être qu'à charge. Il propoſa une voie plus courte & plus ſûre : c'étoit de conclure préliminairement & ſans délai une confédération, entre lui, l'empereur, l'electeur palatin & le landgrave de Heſſe (roi de Suède), d'après le plan arrêté en France.

1744. M. de Chav. au roi. 12 mars.

Comme ſon intérêt paſſoit avant tout, il ne manqua pas d'obſerver qu'il alloit courir les haſards d'une guerre, qui pour être courte n'en ſeroit pas moins rude; qu'ainſi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les ſuretés capables de le faire agir offenſivement,

Suretés qu'on lui promet.

& les avantages propres à le dédommager des riſques & de la dépenſe. Chavigni fit entendre à ſon miniſtre, le baron de Klingraff, que les ſuretés ſeroient une armée françoiſe ſur le Rhin, une autre ſur la Meuſe, & une puiſſante diverſion en Italie. « C'eſt » aſſez, répondit le miniſtre; au mo» ment où mon maître verra le ſiége » de Fribourg entrepris, il agira de ſon » côté avec quatre-vingt mille hom» mes ». On n'inſiſta point ſur le reſte, dès qu'on crut être aſſuré des bonnes diſpoſitions de Louis XV.

1744.

But de la ligue.

Le but de la ligue étoit de maintenir les conſtitutions de l'empire, conformément au traité de Weſtphalie; de rétablir la paix, de procurer à l'empereur la reſtitution de ſes états; de faire accommoder à l'amiable, ou par une déciſion juridique, les différends relatifs à la ſucceſſion autrichienne: les confédérés devoient ſe garantir mutuellement

leurs poſſeſſions actuelles, & inviter tous les électeurs à entrer dans la confédération. Depuis long-temps le miniſtère françois n'avoit rien conçu d'auſſi grand. Des lettres-de-change de Pâris de Montmartel pour quinze cent mille florins, envoyées à Chavigni, étoient le mobile qui accéléroit les réſolutions des Allemands : on ne pouvoit réuſſir qu'avec l'argent à la main. 1744. Argent pour la conclure.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, diſſipa tout-à-coup les eſpérances d'un prompt ſuccès. Le comte de Maurepas, miniſtre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit poſſible, la négligence du cardinal de Fleuri. Une eſcadre à Toulon, qui, jointe à celle d'Eſpagne, combattit glorieuſement les Anglois, une autre eſcadre à Breſt en état d'agir, annonçoient la ſageſſe de ſon miniſtère, mais ne ſuffiſoient pas contre les forces maritimes des enne- La marine renaît par les ſoins du comte de Maurepas.

mis. Cependant le cardinal de Tencin
1744. Projet de descente en Angleterre.
persuada au Roi de tenter une invasion sur l'Angleterre, en faveur du prince Edouard, fils du prétendant. Le maréchal de Noailles fut consulté, & désapprouva le projet, dont il prévit les conséquences. On ne laissa pas d'aller en avant, sans le consulter davantage. On rassembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient sur le point de s'embarquer : le comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'une entreprise prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la France, soulever tout le parti protestant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne.

Les confédérés se récrient contre ce projet.
En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les dispositions du prince de Hesse. Le ministre de Prusse représenta vivement à Chavigni, que le projet de rétablir les Stuarts sur le trône

d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre, qu'on y reconnoiſſoit le fanatiſme des Jacobites; qu'il paroiſſoit inconcevable que la France s'aventurât ainſi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ſes alliés & ceux qui alloient le devenir; que dans le ſoulèvement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que ſa ſureté particulière. Le prince Guillaume étoit zélé proteſtant; il avoit marié ſon fils à une princeſſe d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la ſucceſſion; il ne pouvoit ni ſacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans ſa famille; il aimoit mieux continuer à ſervir les Anglois. « Quel fond peut-on faire ſur la France, dit ſon miniſtre au négociateur françois, « ſi elle embraſſe des projets mal » entendus, & incompatibles avec ſes » affaires d'Allemagne? Que dira-t-on, » ſinon qu'elle renouvelle l'idée chimé- » rique de la monarchie univerſelle,

1744. M. de Chav. au roi. 15 mars.

» & pour y parvenir, le ſyſtême de
1744. » l'accroiſſement de ſa religion ? »

Embarras de Chavigni.

Chavigni, d'autant plus embarraſſé, que le miniſtère ne l'avoit point inſtruit de ſon deſſein, n'oublia aucune raiſon pour diſſiper ces inquiétudes; il fit eſpérer que les éclairciſſemens qu'il recevroit de ſa cour les diſſiperoient encore mieux.

Il ſe plaint à ce ſujet.

« Quelle différence de ma dépêche
» du 12 à celle du 15, écrivit-il au
Lettre du 15 mars.
» maréchal de Noailles ! dans la pre-
» mière, tout eſt en train de ſe faire
» avec le concours du roi de Pruſſe :
» dans la ſeconde, tout eſt en train de
» ſe démancher faute du concours de la
» Heſſe. Et pourquoi ? pour un projet
» que je ne connois encore que par la
» haine & le mépris qu'il excite contre
» nous; & je craindrois plus le mépris
» que la haine... Cependant je ne me
» décourage ni ne me découragerai ».

La ducheſſe de Châteauroux pouvant beaucoup

beaucoup ſur l'eſprit du roi, & ayant du zèle pour le bien public, il lui communiquoit auſſi ſes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigni cette reſſource, qui malheureuſement n'étoit point à négliger dans les affaires d'état. 1744.

Noailles s'explique d'une manière ſatisfaiſante.

Au ſujet de l'entrepriſe maritime, le maréchal marquoit à l'ambaſſadeur : « Tout ce que je puis faire de mieux, » c'eſt de n'en pas parler & d'attendre » l'événement. Le ſort en eſt jeté; ainſi » dans peu nous ſerons inſtruits du » ſuccès ». Mais pour tranquilliſer & ramener les Allemands, il s'expliqua ſur ce point de la manière la plus judicieuſe ; il fit enviſager l'armement comme une diverſion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes meſures avec la France, inſultant nos ports, attaquant nos vaiſſeaux, joignant les hoſtilités aux menaces, le roi n'avoit plus de ménagemens à garder à ſon égard; qu'il

Lettre du 1 mars.

Id. 19 & 24 mars.

devoit faire éclater ſon reſſentiment ;
1744. qu'en faiſant craindre aux Anglois une diverſion, qui les obligeât de réſerver pour leur propre défenſe une partie de leurs troupes, il ſervoit la cauſe commune, & n'avoit en vue que le rétabliſſement de la paix, loin de vouloir déranger le ſyſtême de l'Europe ; enfin que ſon principal objet étant les affaires d'Allemagne, il étoit bien éloigné de toute entrepriſe ; dont les princes diſpoſés à la ligue puſſent avoir lieu de prendre ombrage.

Le prince de Heſſe ramené par ſes raiſons.

Dès que les intentions de Louis XV furent mieux connues, la négociation ſe ranima. Le prince de Heſſe, ſeulement par une ſorte de bienſéance, offrit au roi d'Angleterre d'aller en perſonne avec ſes troupes, ſi le cas l'exigeoit, défendre une couronne & une religion pour leſquelles ſon zèle ne ſe démentiroit point ; mais il lui repréſenta auſſi ſes devoirs à l'égard de

M. de Chav. au roi. 23 mars.

l'empereur & de l'empire, de manière à laiſſer entrevoir ſes véritables intentions. Le roi de Pruſſe étoit abſolument décidé, toujours néanmoins à condition que la France agît avec vigueur, & qu'on lui aſſurât ce qu'il prétendoit. Il avoit fait partir le comte de Rottembourg, que nous verrons bientôt traiter avec le maréchal de Noailles. Ce prince ſavoit prendre ſon parti, hâtoit l'exécution, joignoit la prudence à l'activité, prévoyoit tout, ſe réſervoit des reſſources dans tous les événemens, & ne vouloit pas ſe donner des liens qu'il ne pût rompre, quand il le jugeroit à propos. Le cercle de Koniſgratz, en Bohême, juſqu'à l'Elbe, pays fertile & peuplé, étant digne de ſon ambition, l'empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Bohême.

1744.

Le roi de Pruſſe prêt à tout, ſi l'on entre dans ſes vues.

Les projets & les diſpoſitions du roi de Pruſſe, tels que Chavigni les annonce, ſuppoſent une étendue de génie,

Ses grands deſſeins.

une force de caractère & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs. Dès que la ligue seroit conclue, que la cour de Vienne auroit rejeté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée impériale, se porter même jusqu'à Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suède contre le roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie: il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suède, soit par le mariage

1744.

M. de Chav. au roi. 26 mars.

Alliances qu'il négocie.

déjà fait, & dont il étoit l'auteur, de la princeſſe de Zerbſt avec l'héritier de Ruſſie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations. 1744.

Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe.

Chavigni, au milieu de ſi belles eſpérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entrepriſe d'Angleterre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit néceſſairement le ſiége de Fribourg, parce qu'il avoit fallu raſſembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la ſuite de cette démarche. Comme le roi de Pruſſe paroiſſoit ne vouloir agir de ſon côté, qu'à condition que le ſiége de Fribourg ſe feroit d'abord, l'ambaſſadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureuſement au maréchal de Noailles: « Seroit-il poſ- Lettre du 2 avril.
» ſible que l'on ſe fût détaché de l'objet
» le plus grand & le plus eſſentiel que
» nous euſſions, enfin des moyens qui

1744. » ſont en nos mains pour terminer la » guerre en moins de trois mois, & » aſſurer au roi, par une paix plus af- » fermie que celle de Weſtphalie, le » règne le plus beau & le plus glorieux » qu'ait eu aucun de ſes prédéceſ- » ſeurs ? »

Concluſion de la ligue.

On voit que le négociateur ſe livroit un peu à l'enthouſiaſme. Mais, quoique ſes idées fuſſent trop vaſtes, pour avoir un fondement aſſez ſolide en pareilles conjonctures, la confédération projetée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après pluſieurs alternatives d'eſpérance & de crainte, Chavigni toujours ardent à ſuivre ſa négociation, toujours meſuré néanmoins dans ſes démarches, habile à ménager une foule d'intérêts oppoſés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de ſa propre cour, mais animé & affermi par le

zèle du maréchal de Noailles, vint à bout de concilier les eſprits ; & l'union fut conclue entre l'empereur, le roi de Pruſſe, comme électeur de Brandebourg, le roi de Suède comme Landgrave de Heſſe, & l'électeur Palatin. La réſolution priſe par Louis XV, de ſe mettre à la tête de ſon armée de Flandre, calma les inquiétudes ſur le retardement du ſiége de Fribourg. 1744.

Noailles chargé de la négociation de Pruſſe.

Mais le roi de Pruſſe, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'aſſurer des diſpoſitions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le comte de Rottembourg dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le miniſtre des affaires étrangères ; très-honnête homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réuſſir dans cette partie. Le maréchal écrivit donc au roi de Pruſſe :

1744.

« SIRE,

Sa lettre au roi de Pruſſe.

» C'eſt une des marques les plus ho-
» norables que le roi mon maître pou-
» voit me donner de ſa bonté & de ſa
» confiance, que de me charger de
Lettre du 20 avril.
» conférer avec M. le comte de Rottem-
» bourg, ſur l'objet de la négociation
» dont il eſt chargé de la part de votre
» majeſté. Je lui ai remis un mémoire
» qui ne renferme que les principes
» généraux, ſur leſquels il me paroît
» que l'on pourroit traiter, conformé-
» ment aux vues de votre majeſté & à
» celles du roi mon maître.... Quel
» bonheur pour moi, ſire, ſi je puis
» ſervir d'inſtrument à une union ferme
» & ſtable entre deux rois, dont l'in-
» telligence ne peut produire que les
» effets les plus ſolides, & dont tout
» concourt à cimenter pour jamais l'al-
» liance & l'amitié! Combien de rai-
» ſons particulières ne pourrois-je point

» alléguer à votre majeſté, qui doivent
» me rendre d'autant plus ſenſible à 1744.
» l'honneur d'avoir part à un auſſi grand
» ouvrage! Mais je me renferme dans
» les bornes du ſilence, en ſuppliant
» votre majeſté d'agréer mes hommages & l'aſſurance du très-profond
» reſpect avec lequel ie ſuis, &c. ».

Propoſitions faites à ce prince.

Dans le mémoire compoſé par le maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on propoſoit au roi de Pruſſe l'union qui ſe négocioit à Francfort; on s'engageoit à preſſer l'empereur de lui faire les ceſſions de Bohême, qui ſeroient à ſa convenance; on conſentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Sa réponſe au maréch.

La réponſe de Frédéric, écrite de ſa main, fera connoître ſes ſentimens pour le maréchal.

« Monſieur, je ne ſaurois vous ca-
» cher la ſatisfaction que je reſſens, de

» ce que le roi de France vous a choiſi
1744. Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles. 12 mai. » pour être l'inſtrument qui va cimen-
» ter à jamais entre nous les liens de
» l'union la plus ſolide & la plus indiſ-
» ſoluble. Je dois vous avouer que je
» remarque une différence ſenſible dans
» la façon dont s'explique un roi qui
» agit & qui voit par ſoi-même, de
» ce qu'il fait, lorſqu'il ne ſe fait en-
» tendre que par l'organe de ſes mi-
» niſtres. Je ne puis qu'en tirer un au-
» gure favorable pour l'avenir ».

Il veut une confiance mutuelle. » Il n'y a rien de plus capable d'éta-
» blir une confiance parfaite entre nos
» cours, que la façon ſincère & cor-
» diale avec laquelle le roi de France
» s'explique envers moi. J'y répondrai
» toujours de mon côté; & il eſt sûr
» que ce doit être la baſe de toutes les
» grandes entrepriſes que nous médi-
» tons, puiſqu'il convient moins à la
» guerre qu'en toute autre occaſion,
» de diſſimuler l'exacte vérité; lorſque

» l'on doit régler des opérations les
» unes ſur les autres, & que ce n'eſt 1744.
» pas du projet ſeulement, mais de
» l'exécution ſur-tout que dépendent
» les grandes choſes que nous autres
» avons à faire. Je ne puis m'empê- Son ſentiment ſur le combat de Dettingen.
» cher de vous dire, monſieur, à cette
» occaſion, combien j'ai applaudi à la
» ſagacité du plan que vous aviez conçu
» à Dettingen. Je puis vous aſſurer que
» j'ai reſſenti la douleur la plus amère,
» en voyant que le ſuccès n'en a point
» été tel qu'on devoit naturellement
» ſe le promettre.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

FRÉDÉRIC.

Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée.

Noailles, par ordre du roi, conféroit ſecrettement avec Rottembourg. Il repréſenta enfin que l'intervention des miniſtres étoit néceſſaire pour conclure.

1744. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur. Frédéric ayant trouvé le mémoire du maréchal conforme à ſes propres idées, envoya bientôt ſes plein-pouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le miniſtre pruſſien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement tranſpirer le ſecret de la négociation, ſecret que le roi de Pruſſe exigeoit comme un point eſſentiel. Le maréchal jugea donc que le traité devoit ſe ſigner à Paris. On expédia des pouvoirs au cardinal de Tencin & au contrôleur général; car le miniſtre des affaires étangères, Amelot, venoit d'être remercié.

On le ſigne à Paris, malgré quelque ſujet d'inquiétude.

Le roi de Pruſſe avoit fait quelques changemens au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos miniſtres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit réſulter des embarras dans la ſuite. Mais

le tems preſſoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laiſſoit à ſa prudence & à ſa dextérité de ſe rapprocher, autant qu'il ſeroit poſſible, des intentions du roi. Le cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg, dont les ordres étoient précis. « Après tout, répondit-il au » maréchal, le point capital pour nous » eſt de finir, & de former une liaiſon » avec le roi de Pruſſe... Nous ſerons » ſouvent expoſés à des éclairciſſemens; » mais qui ſera plus propre que vous à » y remédier? » On ſigna le 5 juin.

1744. Lettre du 2 juin.

Du 5 juin.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles ſe trouvoit chargé tout-à-la-fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient ſur le tapis, ſans qu'on s'aperçut à l'armée qu'il eût d'autre objet à ſuivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant: il fut obligé de le ſoutenir juſqu'à la fin de la campagne.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères.

1744. Plan de campagne en Flandre.

L'entrepriſe projetée en vain contre l'Angleterre avoit rendu néceſſaire un nouveau plan d'opérations. D'ailleurs la frontière, du côté de l'océan, étoit en mauvais état; les Anglois pouvoient tomber ſur Dunkerque; il auroit fallu laiſſer un corps de troupes conſidérable, pour la ſureté de cette ville importante: avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit ſe garantir d'une invaſion. Ces motifs, que Noailles expoſe au roi de Pruſſe dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ſes forces de ce côté-là.

Mém. ſur l'armée de Flandre.

Siége de Menin.

Son intention étoit de ſe mettre en campagne à la fin d'avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 mai. On inveſtit Menin le 18. Les pluies recommencèrent encore; & il fut impoſſible de battre la place avant le 31, quoique la tranchée eût été ouverte d'abord. Cette

première expédition fit connoître au roi les fatigues de la guerre : il anima les troupes par ſon courage à les ſupporter. 1744.

A peine Menin s'eſt-il rendu, que Noailles envoya des troupes inveſtir Ipres. La Hollande avoit député le comte de Waſſenaer pour faire des propoſitions. On connoiſſoit la mauvaiſe volonté de la république; on répondit avec fermeté, & l'on alla en avant.

Député hollandois, qui n'empêche pas l'inveſtiſſement d'Ipres.

Le comte de Saxe, devenu maréchal de France, commandoit une petite armée d'obſervation. Poſté à Courtrai, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 juin au maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis paſſent l'Eſcaut; mais ſuppoſé que j'euſſe des avis certains qu'ils entreprennent ce paſſage, voulez-vous que je reſte ici ou que je paſſe la Lys?* Il écrit le 9, qu'ils ſont les plus forts en infanterie; qu'il ne pourroit ſe ſervir que d'une partie

Le maréch. de Saxe propoſe de repaſſer la Lys.

1744. de ſa cavalerie à cauſe de la nature du pays ; qu'ainſi, ſuppoſé le paſſage de l'Eſcaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus ſage eſt de mettre la Lys devant ſoi. « Vous me » donnez la main, dit-il ; cette ſeule » poſition en impoſe, & les ennemis » n'oſeront jamais entreprendre de paſſer » cette rivière ».

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder.

Lettre du 10 juin.

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du roi, qu'on doit éviter par tous les moyens poſſibles de paroître ſe retirer aux approches de l'ennemi ; qu'il va faire ſes arrangemens pour le ſiége d'Ipres, de manière à pouvoir renforcer en cas de beſoin le comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant d'eſcadrons. « De votre côté, mon cher maréchal, » ajoute-t-il, vous devez vous occuper » à choiſir une poſition avantageuſe, » fortifier votre camp, & former tous » les obſtacles qui ſeront poſſibles pour » arrêter les ennemis & leur en impo-

» ſer. Je ne vous en dirai pas davantage
» ce ſoir : il eſt onze heures & je ſuis 1744.
» depuis ce matin à cheval : j'ajouterai
» ſeulement que la ſeule idée de vous
» voir rétrogader inquiète le roi ».

Réponſe du Saxon.

C'eſt ce qu'avoit preſſenti le maréchal de Saxe. Il avoit déjà commencé un eſcarpement pour mettre Tournai hors d'inſulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite ſous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute : *Cela fait une diſpoſition certaine ; car de livrer un combat ſans avoir de retraite que la rivière, me paroît une choſe haſardée ; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en ſorte d'en prendre ou d'en laiſſer autant que l'on veut.*

Le maréchal de Saxe au maréchal de Noailles. 11 juin.

Conſeils que lui donne le général.

Le même jour, Noailles lui répond : « J'approuve & j'applaudis aux diſpo-
» ſitions que vous avez faites, & que
» vous vous propoſez de faire. Vous

» pouvez demander hardiment tout ce
1744. » qui vous ſera néceſſaire, & vous ſerez
» ſervi comme vous méritez de l'être ».
Il lui ſuggère de nouveaux expédiens; il lui annonce un renfort; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiége même d'Ipres, pour *faire repentir ces meſſieurs de paſſer des rivières à côté de nous*; il lui conſeille enfin de répandre ſourdement, & *en confiant le ſecret à quelque indiſcret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le roi a ordonné de fortifier Courtrai, afin d'y placer un dépôt, ſon intention étant de ſe porter le long de la Lys vers Gand.

Union intime des deux maréchaux.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux maréchaux. Incapables de jalouſie, ils ne reſpiroient que la gloire de bien ſervir. Noailles regardoit le comte de Saxe comme ſupérieur à tous les généraux de ſon tems; & celui-ci regardoit toujours Noailles com-

me ſon maître, demandoit ſes avis, s'empreſſoit à ſeconder ſes deſſeins. Tous deux pleins de zèle pour Louis XV, ils vantoient ſes premiers exploits avec une ſorte d'enthouſiaſme. Le François en écrivoit des merveilles au roi de Pruſſe. Le Saxon s'exprimoit ainſi dans une lettre au miniſtre du roi de Pologne en Hollande : « Le roi prend un » furieux goût à ce métier-ci, & il me » ſemble qu'il n'a jamais ſi bien connu » ſa puiſſance. Effectivement c'eſt un » beau ſpectacle pour un jeune monar- » que, que la chaſſe a endurci à la » fatigue, de ſe voir le maître d'or- » donner à une nation vigoureuſe, » ardente à lui plaire, & plus que cela, » à laquelle il veut plaire. Le cardinal » défunt a éloigné le plus qu'il a pu ces » objets, propres à allumer l'ambition » d'un monarque ; mais les ennemis de » la France ont eu l'imprudence de la » réveiller. Il ſeroit heureux pour les

1744.

Ce qu'ils écrivent à la louange du roi.

Lettre du mar. de Saxe. 4 juin.

Sentiment

» peuples, qu'une prompte paix vînt
1744. » éteindre ce feu, qui ne peut que
pacifique » croître en l'irritant ». Cette lettre dont
d'un héros. le maréchal de Saxe envoya copie à ſon collégue, mérite d'être citée; car l'amour de la paix eſt un prodige dans les héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres.

Cependant Noailles mettoit tous ſes ſoins à faciliter au roi la priſe d'Ipres. En examinant la place, il reconnut un endroit à ſoixante toiſes du glacis, où l'on pourroit s'avancer ſans être aperçu. On avoit projeté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le célèbre Vallière, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena viſiter cet endroit à la demi-portée du fuſil, convint avec tous les ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au marquis de Beauvau, homme diſtingué par pluſieurs genres de mérite. Le maréchal ne manque pas de lui en faire honneur auprès du roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus

Le maréchal de Noailles au roi. 9 & 11 juin.

Juſtice qu'il rend au marquis de Beauvau.

1744. Siècle de Louis XIV.

ſenſible que tout autre à la perte d'un ſi bon officier, qui bleſſé à mort dans le chemin couvert, dit à ſes ſoldats : *Mes amis, laiſſez-moi mourir & allez combattre.*

Louis impatient d'être au ſiége.

Le roi attendoit avec impatience le moment de paroître au ſiége. « Je m'en » rapporte bien à vous & à ceux que » vous avez conſultés, écrivit-il à Noail- » les, ſur le choix du côté de l'attaque » d'Ipres. Vous ferez très-bien de pren- » dre vos arrangemens en conſé- » quence, & au plus vîte, car le beau » tems le demande à cor & à cri ; & » quoiqu'il faſſe très-beau & bon ici, » (à Lille) je ſuis prêt à partir auſſi-tôt » que ma préſence pourra être de la » plus petite utilité ». Il partit le 17 juin, & la place ſe rendit le 26.

Se faire rendre compte directement des opérations.

Voici un trait qui peut ſervir d'inſtruction. Le maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talens, avoit aſſemblé le corps du génie

au ſujet du plan d'attaque ; il avoit
1744. demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de ſon ſentiment. Il
Lettre du 13 juin. écrivit enſuite au roi : « Je n'y aurois » deſiré que la préſence de votre ma- » jeſté, dans la perſuaſion que rien n'eſt » plus utile pour un roi, que de ſe » faire rendre compte directement de » ce qui concerne ſon ſervice, & qu'en » même-tems rien n'eſt plus propre à » exciter l'émulation. Ce ſentiment, » à la vérité, ſire, ne s'accorde pas » toujours avec la politique ». Il parle ſans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art eſt d'éloigner du trône les bons conſeils, pour diſpoſer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

Le roi de Pruſſe retardé, mais ſûr d'agir. D'un autre côté, le roi de Pruſſe, quoique très-diſpoſé à remplir ſes engagemens, étoit retenu par des cabales de la cour de Ruſſie, qui pouvoient rom-

pre ſes meſures. Il envoya au maréchal de Noailles un mémoire ſur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'aſſurer qu'il pouvoit avoir des alliés plus puiſſans, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fidèles, de moins envieux, ni de plus attachés à ſa véritable gloire que lui.* « L'état d'incerti- » tude, ajoutoit-il, où le doit mettre » ma conduite le ſurprendra peut-être. » Mais vous devez ſavoir que les objets » s'affoibliſſent toujours dans l'éloigne- » ment, & ma conduite ſera juſtifiée » dans tous les cas... Je bénis mille fois » le roi votre maître de la réſolution » qu'il a priſe de ſe mettre à la tête de » ſes troupes. Il n'en falloit pas moins » pour rétablir la diſcipline perdue dans » vos troupes, & pour rendre l'audace » au ſoldat. Ses ennemis, qui ſont en » grand nombre, commencent à le » craindre & à le reſpecter; & je ſuis » pleinement perſuadé que plus il met-

1744.

Lettre du roi de Pruſſe. 28 juin.

Sa réflexion ſur les troupes françoiſes.

Ses pronoſtics ſur le ſuccès de Louis XV.

1744. » tra de la vigueur & du nerf dans » ſes opérations, plus tôt les alliés » ſeront obligés de chanter la palino- » die. Les Hollandois me reviennent » comme les grenouilles dans la fable : » ils avoient une bûche pour roi durant » le miniſtère du cardinal ; ils ont aſſez » importuné les dieux pour qu'ils mé- » ritent une cigogne. Perſonne ne fait » plus de vœux pour la proſpérité de » vos armes que j'en fais. S'il ne tenoit » qu'à moi, vous auriez pris vingt » villes cette campagne & gagné trois » batailles. Je vous prie en mon parti- » culier, mon cher maréchal, de me » croire avec la cordialité & l'eſtime la » plus parfaite, &c. »

Avis de ce prince.

Dans une autre lettre : « Je vous » félicite ſur vos progrès en Flandre, » dit le roi de Pruſſe. Si l'armée des » alliés ne ſe fortifie pas plus conſidéra- » blement que l'envoi des troupes an- » gloiſes qui paſſent, vous pouvez en- » core

Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles. 8 juillet.

» coré faire de la bonne beſogne ; car
» il faut pouſſer ſa pointe tant que la 1744.
» fortune nous rit : je regrette beaucoup
» M. de Beauvau, qui étoit d'une
» trempe à faire un excellent officier.
» J'ai oublié de vous dire qu'averti,
» comme je le ſuis, de l'indiſcrétion de
» la cour impériale, je ne trouve plus
» nulle ſureté à communiquer avec elle ;
» & que ſi le roi de France le trouve
» bon, nous ferons déſormais nos affai-
» res entre nous, & on n'en donnera
» part à l'empereur qu'au moment de
» l'exécution ».

Avec cette politique vaſte, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduiſant lui-même ſes affaires, comme ſes armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire ſur les opérations de la campagne, où il propoſoit un moyen de finir promptement la guerre : c'étoit que la France attaquât l'é-

Moyen qu'il propoſe de finir promptement la guerre.

lectorat de Hanover, lorsqu'il obligeroit le prince Charles à venir défendre la Bohême & la Moravie. Le roi d'Angleterre, qui aimoit ses états d'Allemagne plus que tout le reste, ne manqueroit pas alors, selon lui, de parler de paix ou de neutralité; & la reine de Hongrie perdroit tout-à coup ses principales ressources, qu'elle tiroit de la Bohême, de la Bavière, & des subsides d'Angleterre.

1744. Mém. du roi de Prusse envoyé le 28 juin.

Suite de la campagne de Flandre.

Noailles voyoit aussi les choses en grand, étoit fait pour les résolutions courageuses. La prise d'Ipres, en sept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis: Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes; le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé du siége de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre.

Le prince Charles de Lorraine, avec environ ſoixante mille hommes, ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin & à pénétrer dans le royaume. Le maréchal de Coigni le contenoit par ſa poſition, depuis Lauterbourg juſqu'à Oppenheim. Les troupes impériales, ſous les ordres du maréchal de Seckendorff, étoient retranchées ſous Philipsbourg. Un mouvement du prince Charles engagea Coigni à ſe faire joindre par ces troupes. Mais le prince n'en réuſſit pas moins dans ſon projet : il ſurprit un paſſage entre les poſtes des impériaux, au commencement de juillet ; il paſſa le fleuve ſans réſiſtance ; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de ſe retirer ſous Weiſſembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontière.

1744. Le prince Charles paſſe le Rhin.

Retraite de Coigni.

Ce malheur vint ſans doute en grande partie de l'extrême misère, & du mécontentement de l'armée bavaroiſe, où Seckendorff avoit contre lui une faction

Cauſes de ce malheur.

1744. acharnée, de gens qui ne ſavoient rien, qui le décrioient ſans ménagement. Le comte de Saint-Germain, alors officier général au ſervice de l'empereur, & dont Chavigni vantoit les talens, ſoit pour les armes, ſoit pour les affaires, écrivant à ce miniſtre l'état des choſes, aſſuroit que la faute tomboit uniquement ſur les ſubalternes, nullement ſur les chefs. « Je ſuis perſuadé, dit-il, » que preſque tout le monde écrira & » contre M. de Coigni & contre M. de » Seckendorff. C'eſt la coutume de tou- » tes les armées qui n'ont pas des ſuccès » brillans ; & il eſt ordinaire à tous les » officiers, qui ne ſont pas du ſecret, » d'être mécontens... Je ne me ſuis » mêlé dans rien, parce qu'à mon or- » dinaire, je n'ai donné aucuns con- » ſeils, & je me contente d'exécuter, le » mieux qu'il m'eſt poſſible, ce qui » m'eſt confié ».

Le comte de St-Germain diſcupe les généraux.

Lettre du 11 juillet.

Courſes des On venoit de réparer, ſinon le mal,

du moins la honte, en chaſſant les ennemis des lignes de Weiſſembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient ſignalés dans cette action, *une des plus fières*, ſelon le même officier-général, *& des plus vigoureuſes qui ſe fuſſent paſſées depuis long-tems.* Par là on ſe rouvrit la communication avec l'Alſace, on réprima l'audace des autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courſes. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le roi Staniſlas ſe retira de Lunéville, où il n'étoit plus en ſureté.

1744. autrichiens dans le royaume.

A la première nouvelle de l'irruption, le roi de Pruſſe prend un parti digne de ſon courage. Il écrit à Louis XV le 12 juillet :

Réſolution généreuſe du roi de Pruſſe.

Lettre du roi de Pruſſe à Louis XV.

« Monſieur mon frère : j'apprends » que le prince Charles a pénétré en » Alſace. Ceci me ſuffit pour détermi-

Il annonce ſa démarche à Louis.

1744. » ner mes opérations. Je ſerai en mar-
» che à la tête de mon armée le 13
» d'août, & devant Prague à la fin du
» même mois. Je paſſe ſur bien des
» conſidérations, & je m'engage peut-
» être dans un pas aſſez périlleux. Mais
» je veux donner des marques à votre
» majeſté de l'attachement & de l'ami-
» tié que j'ai pour elle. Je regarde,
» dès ce moment, ſes intérêts comme
» les miens, perſuadé qu'elle en agira
» de même avec moi, & ſurtout qu'au-
» cune conſidération particulière ne
» pourra l'obliger à m'abandonner,
» dans une guerre que j'entreprends en
» grande partie pour ſes intérêts & pour
» ſa gloire ».

Sur quoi il fonde ſes eſpérances.

» Dans la ſituation où je me trouve,
» je dois plus que jamais parler fran-
» chement à votre majeſté, nos inté-
» rêts étant plus liés & plus indiſſolu-
» bles que jamais. Elle ſent aſſurément
» que tout notre ſyſtême eſt fondé ſur

» trois grands coups qu'il faut frapper, 1744.
» pour ainſi dire, en même-tems, dont
» le premier eſt l'invaſion de la Bohême
» & de la Moravie; le ſecond, la mar-
» che des troupes impériales & fran-
» çoiſes, le long du Danube en Ba-
» vière; & le troiſième, que je regarde
» comme l'article principal, eſt l'envoi
» d'un corps de troupes dans le pays de
» Hanover. Je compte ſurement ſur
» ces deux derniers points, ſans quoi
» je l'avertis d'avance que toute notre
» beſogne eſt perdue ».

» Je dois repréſenter encore à votre Il demande Belle-iſle pour l'armée de Bavière.
» majeſté qu'il dépendra en grande par-
» tie du choix qu'elle fera de ſes gé-
» néraux, du ſuccès qu'auront ſes en-
» trepriſes. Tous nos alliés ſont pré-
» venus en faveur du maréchal de Belle-
» iſle, & c'eſt un grand point pour
« concilier les eſprits: s'il recevoit le
» commandement de l'armée, & qu'on
» lui fournît à temps ce dont il peut

1744. » avoir beſoin, je ſuis perſuadé que le » ſervice de votre majeſté en iroit » mieux. Et ſi le maréchal de Saxe, ou » quelqu'un de bien déterminé, étoit » chargé de l'expédition de Weſtphalie, » cela n'en iroit que plus rondement. » Je demande pardon à votre majeſté » de la liberté avec laquelle je lui parle ; » mais je l'aſſure que, ſi j'étois payé » pour être aſſis dans ſon conſeil, je » ne parlerois pas autrement : car pour » dire vrai, il vous faut à la tête de » vos armées des généraux capables de » ſoutenir la diſcipline à la rigueur, & » votre majeſté ne trouvera pas, hors » le maréchal de Noailles, des ſujets » plus propres pour remplir cet objet, » que ceux que je viens de lui pro- » poſer ».

Il inſiſte ſur les avantages de la guerre offenſive.

» Je dois ajouter encore que la plus » grande partie des mauvais ſuccès, » que ſes troupes ont eus en Bavière, » ſont venus de ce que l'on vouloit

» agir défenſivement ſur les frontières
» d'un pays ennemi : cela engage tou- 1744.
» jours celui qui ſe réduit à la défenſive
» d'être attentif à trop d'objets, & laiſſe
» le champ libre à ſon ennemi de for-
» mer les projets les plus audacieux &
» de les exécuter. Il vaut toujours mieux
» agir offenſivement, quand même l'on
» eſt inférieur en nombre : ſouvent la
» témérité étonne l'ennemi, & donne
» lieu à remporter des avantages ſur
» lui. C'eſt ainſi que le grand Condé,
» M. de Turenne, M. de Luxembourg
» & M. de Catinat ont agi ; & c'eſt
» en agiſſant pour la plupart du tems
» offenſivement, qu'ils ont acquis cette
» gloire immortelle aux troupes fran-
» çoiſes, & pour eux une réputation
» au-deſſus du tems & de l'envie. Il
» ne dépendra que de votre majeſté de
» remettre les choſes ſur le même pied.
» Elle nous a donné des échantillons
» de ce que peut un prince éclairé &

1744. » ſage à la tête de ſes troupes. Qu'elle » ordonne à ſes généraux de battre par- » tout ſes ennemis, & ils ſeront bat- » tus. Mais il me ſemble que je m'é- » mancipe trop, & que j'entre dans » un détail duquel votre majeſté me » donne des leçons. J'eſpère qu'elle » excuſera mes libertés en faveur de » la pureté de mes intentions, & qu'elle » ne doutera point, après les preuves » que je vais lui donner, de l'attache- » ment avec lequel je ſuis,

Monſieur mon frère,
de votre majeſté,
le bon frère & allié.

Il blâme l'économie déplacée.

Lettre du roi de Pruſſe. 22 juillet.

Le roi de Pruſſe écrivit de ſa main au maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il inſiſtoit ſur les mêmes choſes. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuſe : « La meilleure éco- » nomie d'un grand prince eſt de dé- » penſer l'argent à propos, & de ne le

» point ménager dans les grandes oc- 1744.
» caſions. Si le cardinal de Fleuri en
» avoit uſé ainſi, & qu'il n'eût pas
» voulu, par un eſprit d'économie dé-
» placé, ménager les revenus du roi de
» France, l'année 41 & 42, je ne veux
» point être honnête homme, ou la reine
» de Hongrie étoit perdue; & la durée
» de la guerre fait qu'il en a coûté à
» préſent le triple & le quadruple au
» roi votre maître ». Noailles avoit toujours penſé de même, quoique fort éloigné des dépenſes inutiles à l'état.

Louis XV va au ſecours de ſes provinces.

A la nouvelle de l'invaſion du prince Charles, Louis ne balança point à voler au ſecours de ſes provinces. Il laiſſa en Flandre environ ſoixante mille hommes au maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer juſqu'à la Meuſe: il ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes. Sa réponſe au roi de Pruſſe, qu'il écrivit en chemin, annonce une réſolution inviolable

Lettres du roi & du maréch. de Noailles au roi de Pruſſe. 22 juil.

d'agir pour ſes alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangemens, & s'en acquitta de la manière la plus ſatisfaiſante.

1744.

Noailles annonce au roi de Pruſſe des opérations vigoureuſes.

Il marque à Frédéric que la diſcipline eſt parfaitement rétablie dans les troupes françoiſes; que ſi le prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas lui laiſſer paſſer le Rhin ſans perte; qu'on paſſera le fleuve à ſa ſuite, & qu'on mettra l'empereur en état de rentrer bientôt en Bavière; que tous les ordres ſont donnés & toutes les meſures priſes; que le maréchal de Belle-iſle, conformément aux deſirs du roi de Pruſſe, commandera le corps qui doit joindre l'armée impériale; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le ſiége de Fribourg; qu'auſſitôt après la fin de ce ſiége, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'électorat de Mayence, & même dans celui

de Cologne ; & qu'on ne perdra point de vue le projet ſur celui de Hanover. Toutes ſes lettres confirmoient l'idée que ce grand prince avoit de lui. 1744.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 juillet ; confère avec le maréchal de Belle-iſle, qui en étoit gouverneur ; rend témoignage des bonnes diſpoſitions qu'il a faites pour la ſubſiſtance des troupes ; prie le roi d'abandonner à Belle-iſle & à Coigni le ſoin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalouſie d'autorité trouble ſi ſouvent. Il le prévient en même-tems ſur la néceſſité de ſe débarraſſer des gros équipages, également dangereux par la conſommation, & nuiſibles au mouvement des armées. Le roi répondit ſur cet article. *Je ſais me paſſer d'équipages ; & s'il le faut, l'épaule de mouton des lieutenans d'infanterie me nourrira parfaitement.*

Il diſpoſe tout à Metz.

Le maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

Inconvénient des gros équipages.

Lettre du roi. 31 juillet.

Un autre article, ſur lequel Noailles Coigni veut

eut moins de satisfaction, l'intéressoit vivement pour la gloire des armes françoises. Coigni, désespérant de pouvoir se soutenir sur la Loutre, vouloit se retirer sous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des suites funestes. Noailles n'en voyoit point la nécessité, il en craignoit les conséquences. La communication avec la Lorraine & les Évêchés, par conséquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue : en abandonnant le passage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville; que le prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, seroit par-tout supérieur, & pourroit former des entreprises à son gré. C'est ce qu'il représenta fortement au maréchal de Coigni : il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer ses raisons; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût absolument rester dans

1744. se retirer sous Strasbourg.

Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader.

Instruct pour M. de Crémille, du 29 juillet.

ſon poſte, à ſe retirer du côté des montagnes, & non ſous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne ſeroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, perſiſta dans ſon ſentiment, après avoir tenu un conſeil de guerre, & alla camper à Biſchen. 1744.

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé ſur le champ par les autrichiens. Alors il quitta ſon camp de Biſchen pour défendre, comme on le lui avoit conſeillé, la gorge des montagnes. Saverne eſt occupé par les ennemis.

Le maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au roi, combien il lui paroiſſoit étrange qu'un général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort ſi conſidérable, ſe mît par ſa poſition hors d'état de le recevoir : il ſouhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le caractère indulgent & facile de Louis XV ſe découvre bien dans ſa réponſe : Le roi excuſe Coigni, & ſe fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

1744. Lettre du roi. 31 juillet.

« Vous deviez être ſûr que M. de » Coigni ſe retireroit ſous Strasbourg, » l'ayant toujours mandé, ayant aſ- » ſemblé un conſeil pour cela, & ne » pouvant ſubſiſter ailleurs à ce qu'il » dit. Et il faut que ce ſoit cette der- » nière raiſon qui l'ait déterminé à ce » parti-là; car tout y étoit contraire, & » je ne préſume pas aſſez mal de mon » prochain, pour croire qu'en ce mo- » ment-ci, où j'arrive en perſonne » avec un gros détachement pour me » joindre à lui, d'autres raiſons puiſ- » ſent y avoir eu part. Pour ce qui eſt » de l'ordre, s'il s'eſt retiré ſous Stras- » bourg, & que le prince Charles ſoit » en forces entre nous deux, de remar- » cher en avant, il me fait un peu de- » peine: car c'eſt préciſément le con- » traire de ce que vous lui avez fait » mander, de ne point haſarder d'ac- » tion juſqu'à notre jonction. Je vous

» l'envoie pourtant ; car vous & M. de
» Belle-isle devez en savoir plus que
» moi sur pareilles choses ».

1744.

Noailles eut soin d'avertir Coigni que l'ordre du roi, de se rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas se prendre littéralement : que c'étoit une de ces occasions où il falloit se décider pour le bien du service, en écartant tous les motifs personnels ; que s'il avoit quelque scrupule à cet égard, il le prenoit sur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop hasardeux ; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas de besoin, d'autres moyens de se joindre. Ces inquiétudes cessèrent quand on sut la nouvelle position de Coigni, & on ne pensa plus qu'à chasser les Autrichiens.

Interprétation de cet ordre.

Lettre du maréchal de Coigni. 12 août.

Le roi arrive à Metz le 4 août. Peu de jours après, il y eut les premières atteintes d'une maladie, qui fut pour

Maladie du roi à Metz.

lui l'époque la plus glorieuſe, puiſ-
1744. qu'elle remplit de conſternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour ſa perſonne.

Noailles marche aux ennemis.

Noailles étoit déjà en marche. Tandis que les troupes s'aſſemblent à Scheleſtatt, il va le 9 conférer avec Coigni. Ces deux maréchaux agirent de concert, comme ſi le monarque eût été préſent.

Action particulière du duc d'Harcourt.

Il étoit impoſſible que ſa maladie n'apportât quelque retardement aux opérations. Cependant on s'aperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les François. Le duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps ſéparé. Il attaque le 13 le général Nadaſti à Saverne; & il met en fuite les ennemis. Le prince Charles ayant fait marcher une partie de ſon armée, Harcourt ſe retire en bon ordre, après avoir raſé les retranchemens des Autrichiens. Le prince repaſſe la Sorn. On ſe diſpoſe à le reſſerrer vers le Rhin.

Journal envoyé par le maréchal de Noailles au roi de Pruſſe le 1er ſept.

Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Scheleſtatt, pour ſe mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Biſchen le 17 : Coigni vient ſe camper à leur gauche, & l'armée impériale arrive au même endroit. 1744. Camp de Biſchen.

Les ennemis étoient à trois lieues de-là ſur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux : on fait des diſpoſitions pour les tourner, & pour ſe ménager l'occaſion de les combattre. Le 20, on paſſe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt : on s'attendoit à une action : on ſe met en bataille ; on s'avance ſur le corps de Nadaſti, compoſé de cinq à ſix mille hommes de troupes légères ; mais on ne peut le joindre. Enfin on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandonnent ſans combat, & ſe retirent au-de-là de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachemens, pour attaquer On cherche à combattre

s'il eſt poſſible leur arrière-garde, & couvrir la marche de l'armée.

1744.

Marche rapide.

Le lendemain on force les retranchemens de Suffelsheim; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim : mais les ennemis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en avant juſqu'à un ruiſſeau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuſes. On ſe propoſe d'y attendre la pointe du jour; car là nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obſcurité effraye les chevaux, qui étoient en aſſez grand nombre ſur la chauſſée, à la ſuite des maréchaux de Noailles & de Coigni : ils ſe culbutent avec les cavaliers; ils ſe précipitent, & mettent le déſordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruiſſeau, enſuite un ſecond foſſé dé-

Combat de nuit.

Intrépidité de nos grenadiers.

fendu par un retranchement ; paſſer ſur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers ; emporter deux eſpèces de redoutes qui défendoient le pont ; mettre leurs fuſils en bandoulière, parce qu'ils étoient trop ſerrés pour ſe ſervir de la baïonette ; fondre le ſabre à la main ſur les grenadiers ennemis, les diſſiper, les pourſuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du ſoir. Trois heures de plus auroient aſſuré une victoire complette. 1744.

Le prince Charles repaſſe le Rhin

On ſe rangea ſur le champ de bataille, dans l'eſpérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens ſe retirèrent toute la nuit, à travers des bois & des marais : ils repaſſèrent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs grenadiers n'ayant pas eu le tems de paſſer le fleuve, ſe répandirent dans les bois De peur qu'ils ne fuſſent maſſacrés, on promit des récompenſes

1744. aux payſans qui les arrêteroient priſonniers. Le prince Charles ſe préparoit depuis long-tems à la retraite : il avoit eu le tems de mettre les bagages en ſureté.

On ne pouvoit que louer les troupes françoiſes.

Noailles, dans la relation qu'il envoya au roi de Pruſſe, fait l'éloge des troupes françoiſes par le ſimple expoſé des faits. Elles marchèrent en un jour de Brumpt à Haguenau & Biſchwiller, de-là à Druſenheim, à Augueheim & encore plus loin; elles n'eurent pas même le tems de manger : les détachemens furent plus de trente heures dans cette ſituation; & loin que les ſoldats murmuraſſent, ils ſoutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée paſſa bientôt le Rhin ſans obſtacle.

Schmettau envoyé par le roi de Pruſſe.

Le roi de Pruſſe, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui

1744.

expliquer ſon plan d'opération, & ſurtout pour lui faire ſentir la néceſſité d'opérer avec vigueur. Il l'annonça au maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ſes deſſeins politiques) de ne point parler à ce Pruſſien de l'alliance entre les deux couronnes : *Il n'eſt inſtruit que des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il ſoit informé du reſte* ; ſans doute parce qu'il ſe défioit de l'indiſcrétion de ſa langue.

Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles. 25 juillet.

Si Schmettau avoit voulu ſe rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita inſtamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni de célérité. Il voulut reſter à Metz ; & là, ſe livrant à ſon imagination bouillante, il ſuppoſa qu'on devoit détruire l'armée du prince Charles, il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction ; il écrivit à Seckendorff une lettre

Il refuſe de ſuivre l'armée.

Ses imprudences & ſes intrigues à Metz.

extrêmement vive, où Noailles n'étoit
1744. point épargné, & dont il ſe répandit des copies; il compromit témérairement le comte d'Argenſon & le maréchal de Belle-iſle, comme ayant approuvé ſes idées: enfin ſes diſcours & ſes écrits ne pouvoient produire que du mal.

Noailles s'en plaint au roi de Pruſſe.

C'eſt ſur quoi Noailles ouvrit ſon cœur au roi de Pruſſe. « Tandis que j'avois la » douleur, ſire, de ſavoir mon maître

Lettre du 1er ſeptembre.

» dangereuſement malade; que j'en » étois éloigné; que dans une circonſ- » tance auſſi critique, on m'avoit con- » fié le commandement de ſon armée » principale; que je ne négligeois rien » pour remplir toutes les vues que le » roi s'étoit propoſées, tant par rapport » à la ſureté de ſon royaume que par » rapport au ſervice de ſes alliés; il » m'eſt revenu que le maréchal de » Schmettau m'accuſoit de lenteur, & » en quelque manière de manquer à ce » que je devois aux intérêts de mon

» maître

» maître & à ceux de ſes alliés.... Je
» ne cherche point, ſire, à rendre les
» avantages remportés ſur le prince
» Charles plus conſidérables qu'ils ne le
» ſont. Il a repaſſé le Rhin avec honte
» & avec perte : chaque jour le con-
» firme par beaucoup de circonſtances,
» qu'il ſeroit trop long de rapporter à
» V. M. Trois heures de jour de plus,
» ſon armée auroit été perdue. L'armée
» du roi a fait pour la combattre une
» marche dont il y a peu d'exemples ;
» & le moment où l'on a attaqué les
» ennemis pour le ſecond combat du
» jour, (à neuf heures du ſoir) ſuffit
» pour faire connoître avec quelle in-
» tention & quelle volonté on marchoit
» à eux. Le journal que j'envoie à V.
» M. lui démontrera qu'il n'y a pas eu
» un jour de perdu ».

1744. Il lui prouve la fauſſeté de ſes imputations.

» Il n'eſt pas de la prudence, ſire,
» de cenſurer les manœuvres de guerre,
» lorſqu'on eſt éloigné des lieux où

1744. » elles ſe paſſent ; & il ſeroit injuſte de » révoquer en doute la droiture de mes » intentions ».

Se tenir en garde contre les projets trop vaſtes.

« Qu'il ſoit permis à un homme qui » ſert depuis 52 ans, qui doit avoir » quelque expérience, & qui s'intéreſſe » véritablement à la grandeur & à la » gloire de votre majeſté, de la mettre » en garde contre des imaginations de » guerre, dans leſquelles on ne pèſe ni » les avantages ni les inconvéniens d'un » projet ; où l'on ſe laiſſe ſéduire par » les apparences du grand & du vaſte, » où l'on ne combine ni les meſures ni » les moyens, & d'où il réſulte que l'on » ſe précipite dans les plus grandes » difficultés & les plus grands dangers, » en croyant n'entreprendre rien que de

Le vrai génie de la guerre eſt circonſpect.

» poſſible & de facile. Ces imaginations » ſont bien différentes du vrai génie de » guerre, qui eſt réfléchi, qui connoît » des principes & des régles, & qui » ſait que ce n'eſt qu'avec une extrême

» circonſpection, qu'on ſe garantit des » écarts d'un zèle & d'une ardeur in- » conſidérés ». 1744.

Expédition de Prague.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuſes à Noailles; & le roi de Pruſſe ne tarda point à reconnoître ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alſace, que ce qui avoit été fait. Ce prince exécutoit ponctuellement ſa promeſſe. Il ſe mit en marche au tems marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 ſeptembre.

Lettre du 10 ſeptembre.

« Prague ne tiendra que peu de jours, » écrivit-il au maréchal; il ſeroit à » ſouhaiter que vous autres François » rempliſſiez auſſi religieuſement ce » dont nous ſommes convenus enſem- » ble, que cela ſe fera du côté des » Pruſſiens ». Ses inquiétudes étoient ſans doute entretenues par les lettres de Schmettau.

Noailles envoie du-Meſnil au

Après la retraite de l'armée autrichienne, Noailles lui envoya M. du-

Meſnil, brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au roi de Pruſſe des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une manière préciſe quelles étoient ſes intentions ſur celles de l'armée impériale. Les inſtructions qu'il lui donna, datées du 1 ſeptembre, contenoient tous les éclairciſſemens qu'on pouvoit ſouhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zèle pour la cauſe commune.

1744. roi de Pruſſe.

Leur première entrevue.

Du-Meſnil arriva le 13 ſeptembre au camp de Prague, trois jours avant que le roi de Pruſſe entrât dans cette ville, dont la garniſon fut priſonnière de guerre. Quoique prévenu ſur la difficulté de lui répondre, il ſe trouva embarraſſé par ſes queſtions & ſes diſcours. Ses plaiſanteries ſur quelques-uns de nos généraux, en préſence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux ſituations épi-

Mém. de M. du-Meſnil.

neuſes. Du-Meſnil ſe contint. Le roi de Pruſſe inſiſtant & lui diſant : « Voilà » vos généraux, répondez, parlez », *Sire*, répondit-il, *nous ſommes dans l'uſage en France de reſpecter le choix du roi notre maître, lorſqu'il a honoré quelqu'un de ſa confiance & du commandement de ſes armées.* Quant au maréchal de Noailles, Frédéric n'en parla qu'avec conſidération en public, qu'avec eſtime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins ſonder l'envoyé ſur ſon caractère, & il en reçut cette réponſe : « Tout François bon citoyen » doit le reſpecter; celui qui le connoît, » & qui a le bonheur de vivre ſouvent » avec lui, doit l'aimer; celui qui, » comme moi, lui a beaucoup d'obli- » gations, doit lui être attaché; & je » m'en fais honneur & gloire ». Je rapporte ces diſcours d'après le mémoire de du-Meſnil : on le ſoupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtiſan. 1744.

1744. Audience particulière.

Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague, qu'il eut une audience particulière. Elle dura trois heures. Tous les objets de sa mission y furent discutés. Il présenta deux mémoires qu'il étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit plusieurs fois le roi de Prusse en les lisant; & il approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée impériale par la rive droite du Danube. Les discours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le roi les blâma sans détour, assura que le maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entièrement sur sa probité, qu'il espéroit de ses talens & de son zèle qu'on pousseroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieusement. Il ajouta : *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à souffrir des friponneries de votre cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit sur les cabales, sur les incon-

Ibid.

Frédéric rend justice au maréchal.

véniens qui en réſultent : intrigues, tracaſſeries d'hommes & de femmes, galanteries qui occaſionnent de grandes & de petites choſes. Il ſavoit des détails ſur tout le monde, ſur du-Meſnil lui-même, qui en fut ſinguliérement étonné. 1744.

Frédéric témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'eſtime, d'attachement & de reſpect. Il s'applaudiſſoit de faire avec lui, avec l'empereur & le roi d'Eſpagne, une alliance capable d'impoſer à toute l'Europe. *Je ſuis bien aiſe*, dit-il, *de remplacer les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à préſent c'eſt un corps ſans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en ſera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la maiſon d'Autriche*; il vouloit qu'on ſe hâtât de finir, ſur-tout qu'on eût grand ſoin de réparer & de fortifier les troupes de l'empereur; il conſervoit toujours quel-

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

Ibid.

Il fait entendre qu'il prendra ſon parti, ſi on n'agit pas avec vigueur.

1744. que méfiance, & ne diſſimula point que, ſi l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, ſi l'on ne ſe mettoit pas en état de pouſſer vigoureuſement la guerre, il ne ſeroit point embarraſſé, & qu'il ſauroit bien prendre ſon parti.

Il rectifie ſes idées ſur Hanover.

Aux longs mémoires du maréchal de Noailles, le roi de Pruſſe fit ſeulement deux apoſtilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit ſa propre idée, d'envoyer un corps de troupes françoiſes contre l'électorat de Hanover. « Je crois, dit-il, que la deſtination » du corps du bas-Rhin doit être de » cauſer beaucoup d'appréhenſion au » roi d'Angleterre, ſans frapper le » coup effectivement : car ſi l'on com- » mettoit quelques hoſtilités dans le » pays de Hanover, on donneroit à la » Ruſſie & au Danemarck beau jeu » de ſe mêler de cette guerre; & mon » avis eſt qu'il faut plutôt diminuer le » nombre de nos ennemis que l'aug-

» menter ». Par l'autre apoſtille, il repréſentoit la néceſſité de rétablir inceſſamment l'armée impériale, & de former des magaſins, de manière que tout fût prêt au mois de mai. « Car le » grand avantage, dit-il encore, à l'eſ- » pèce de guerre que nous faiſons, eſt » pour celui qui remue le premier. Il » oblige l'ennemi à ſe régler ſur lui ; » & qui peut à la guerre réduire ſon » ennemi à cette néceſſité, a gagné » toute la campagne ».

1744. Il recommande de prévenir l'ennemi.

Ce héros, d'un génie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuſe activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ſes armées que rien n'égaloit pour la diſcipline, ambitieux de puiſſance autant que de gloire, déclara enfin qu'il alloit ſe porter à Budweis & Tabor, qu'il ſe dirigeroit enſuite ſur les mouvemens des Autrichiens, qu'il

Sa confiance en ſes forces.

Ibid.

1744. desiroit que le prince Charles vînt à lui, qu'il marcheroit au-devant ; qu'il vouloit lui livrer bataille & lui tuer vingt mille hommes. L'événement ne répondit pas à ces magnifiques espérances.

Lettre de Louis après sa maladie. D'un autre côté, Louis XV guérissoit, & devoit bientôt se préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 août au maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permission d'aller à Metz conférer avec les ministres : *Je serai ravi de vous revoir, M. le maréchal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir ; il est bien vrai que c'est des portes de la mort. Ce n'a pas été sans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin ; mais la volont de dieu n'étoit pas que j'y fusse, & je m'y suis soumis de bon cœur : car il est bien vrai qu'il est le maître de toutes choses, mais un bon maître. En voilà assez je crois, pour une première fois.*

Il rejoint l'armée. Ces sentimens de religion, réveillés

par la préſence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 octobre à Strasbourg; de-là il ſe rendit en perſonne au ſiége de Fribourg, commencé par le maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile alors que la ſaiſon étoit plus mauvaiſe. 1744.

Siége périlleux de Fribourg.

Les pluies continuelles, les débordemens inondèrent preſque tous le pays aux environs de la place. Les ſoldats paſſèrent des nuits entières dans les boues & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & ſoutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies cauſoient d'ailleurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée ſans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'eſt ce que Noailles écrivoit le 2 novembre au roi de Pruſſe. Fribourg fut pris quelques

1744. jours après. La préſence du roi avoit ſoutenu tous les courages.

Belle campagne du maréchal de Saxe. En Flandre, le maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deſſeins par ſa ſeule poſition, les déſola par les partis qu'il envoyoit à la guerre, rendit ſon armée excellente; & cette campagne, comparable à celles de Turenne, ſervit de prélude aux ſuccès brillans des autres campagnes. Noailles triomphoit de la gloire d'un général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En répondant à une de ſes lettres: « Je ſuis un » peu choqué, dit-il, des termes de » reconnoiſſance & de bonté que vous » y employez. Vous me devez de l'ami- » tié, & vous feriez injuſte ſi vous me » la refuſiez, puiſque perſonne ne vous » eſt plus ſincèrement attaché que moi; » mais je vous prie qu'il ne ſoit plus » queſtion de complimens entre nous ». Leur amitié devint de jour en jour plus

Noailles fidèle à l'amitié.

Lettre du 2 novembre.

étroite, & contribua beaucoup au ſuccès des opérations. 1744.

Eclat produit par les imprudences de Schmettau.

Cependant les imprudences de Schmettau occaſionnoient un éclat fâcheux : elles dévoilèrent des intrigues de cour formées pendant la maladie du roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce général pruſſien ayant été interceptés, la reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un reſcrit où elle tâchoit de prouver par ces lettres mêmes, que ſes ennemis attaquoient la liberté germanique. Le reſcrit & les autres pièces furent imprimés, & ſe vendirent ſecrettement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 ſeptembre au roi de Pruſſe, injurieuſe pour le gouvernement de France, mais en particulier pour le maréchal de Noailles. Le maréchal de Belle-iſle y étoit repréſenté comme blâmant ſa conduite, la lenteur de ſes opérations, ſes

Ses lettres injurieuſes pour Noailles.

foibles efforts contre le prince Charles,
1744. dont il auroit dû détruire l'armée. On ſuppoſoit que Louis XV avoit ſenti vivement cette vérité. On appelloit Belle-iſle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui ſeuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particulière du roi, dont les détails tendoient à décréditer les généraux. Ce recueil contenoit auſſi une lettre du Pruſſien à l'empereur, à qui il diſoit que le tems étoit venu de bruſquer les choſes, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'empire.

Vues ambitieuſes attribuées au maréchal de Belle-iſle.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant ſon indignation de la licence de Schmettau à flétrir les généraux & les miniſtres, pour élever Belle-iſle ſur leurs ruines, *ſelon les vues de ſa cour; comme s'il étoit le ſeul homme de France doué de lumières & de capacité.* Il obſervoit que

Ibid.

la cour de Berlin ne remuoit probablement, en ſa faveur, tant de reſſorts & de cabales, qu'afin que redevable à elle ſeule de l'accompliſſement de ſes deſſeins, & parvenu au rang de premier miniſtre, il dépendît abſolument de ſes volontés; & qu'elle pût à ſon gré ſe ſervir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue expoſée en 1742. 1744.

S'il avoit donné lieu à des ſoupçons.

Il ſeroit téméraire de prononcer ſur les vues & les intentions ſecrettes de Belle-iſle. Ses liaiſons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci aſſuroit lui avoir donnée de ſa lettre à Seckendorff, la demande que le roi de Pruſſe avoit faite de lui confier l'armée de Bavière, pouvoient s'interpréter d'une manière beaucoup moins défavorable; & il ſe fondoit ſans doute ſur le beſoin que l'on avoit de la cour de Berlin.

1744. Le maréchal de Noailles crut devoir mettre ſous les yeux du roi ces différentes pièces. Il y joignit un mémoire, où il dit : « V. M. aime la vérité, elle » eſt jalouſe de l'honneur & de la dignité de ſon gouvernement : elle eſt » ennemie des cabales ; j'ai plus lieu que » qui que ce ſoit de penſer qu'elle eſt » ſenſible à l'attachement, au zèle, au » reſpect, & ſi j'oſe le dire, à l'amour & » à l'affection que l'on a pour ſa perſonne. C'eſt le ſeul mérite que je réclame, & je m'eſtimerai ſuffiſamment récompenſé, ſi V. M. en eſt » auſſi perſuadée que les ſentimens de » mon cœur me le font deſirer, & » qu'ils m'excitent à le mériter ». Il réfute enſuite les allégations de Schmettau. Celui-ci prétendoit que, dès le 12 août, on pouvoit marcher aux ennemis : & cependant les dernières troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un

Noailles écrit fortement au roi

Mémoire du mois de novembre.

Il réfute Schmettau.

mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire ; il ſe plaint de l'indécence avec laquelle ce Pruſſien, pendant la maladie du roi, a répandu dans Metz ſes fauſſetés & ſes déclamations. 1744.

« Ce qui eſt encore, j'oſe le dire, ſou- » verainement indécent, ajoute-t-il, » eſt que la publicité des relations de » M. de Schmettau va faire connoître » à toute l'Europe, qu'il y a des cabales » au milieu de ſa cour, entre ſes pro- » pres ſujets & les étrangers, pour ſe- » conder les vues d'une faction parti- » culière.... Je n'avance rien dans ce » mémoire, ſire, que je ne ſois prêt » de le dire en préſence de M. de » Schmettau & de M. de Belle-iſle. » Je n'ai jamais refuſé à M. de Belle- » iſle la juſtice qui lui étoit due : votre » majeſté en eſt témoin, & de la faci- » lité même avec laquelle j'avois ou- » blié tous les griefs que je pouvois » avoir contre lui. Je diſſimulerois inu-

Noailles ſe plaint des cabales de cour.

Il eſt prêt à ſoutenir tout ce qu'il avance.

» tilement à V. M. que je ſuis affecté
1744. » & touché. Mes intentions ſont pures
» & ſont droites : il eſt bien triſte d'être
» expoſé à de pareilles épreuves, lorſ-
» qu'on ſert un bon maître, & que l'on
» n'eſt occupé que de ſa gloire & du
» bien de ſon ſervice ». Ses plaintes étoient d'autant plus juſtes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours ſervi de régle, même quand il avoit eu à blâmer quelques perſonnes.

Rappel de Schmettau. Schmettau fut rappelé par le roi de Pruſſe, qui écrivit encore au maréchal de Noailles dans les termes les plus ſatisfaiſans :

Comment le roi de Pruſſe l'annonce à Noailles. « Je ne m'arrête point à vous faire
» des complimens à l'occaſion du der-
» nier décembre & du premier janvier.
Le roi de Pruſſe. 17 janvier 1745. » Je ne vous ſouhaite que de la ſanté :
» vous poſſédez le reſte. Je n'ai autre
» choſe à ajouter à cela, ſinon de vous
» dire que le rappel du maréchal de
» Schmettau a été occaſionné princi-

» palement par les diſcours & lettres
» qu'il a écrits ſur votre ſujet, & ſans 1744.
» conſulter ſeulement mon avis. Té-
» moin le mémoire qu'il a préſenté au
» roi de France pour le diſſuader de ra-
» ſer les fortifications de Fribourg, &c.
» J'eſpère que vous ſentirez par ces dé-
» marches les égards que j'ai pour vous,
» & combien je ſuis, monſieur le ma-
» réchal, votre très-affectionné ami ».

La meilleure juſtification de Noailles, s'il en avoit eu beſoin, c'étoit l'évacuation de la Bohême par les Pruſſiens. Le roi de Pruſſe éprouva, comme tous les généraux, ce que peuvent à la guerre les contretems, le manque de vivres, les haſards imprévus. Il fut trompé par de faux avis; il fit de faux mouvemens. Loin d'attaquer le prince Charles avec trop de riſques, il recula devant lui, juſqu'à repaſſer l'Elbe le 8 novembre. Il laiſſa paſſer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la

Ce prince avoit reculé lui-même.

garniſon de Prague de venir le joindre en Siléſie. La Saxe venoit de ſe déclarer pour l'Autriche ; *le marteau d'or des Anglois*, pour me ſervir de ſes propres termes, *avoit ouvert les portes de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés ſur un intérêt plus durable.* Frédéric auroit été accablé, s'il n'eût pris conſeil des circonſtances.

1744.

Relation de la campagne du roi de Pruſſe.

Il écrivit lui-même la relation de ſa campagne, & l'envoya au maréchal de Noailles. Il y avoue ingénument deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la priſe de Prague ; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville ſans l'avoir pourvue ſuffiſamment de vivres, & en n'y laiſſant qu'une trop petite garniſon ; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilſen, mais de s'être porté ſur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux poſtes en 1741, comme

Il avoue ingénument ſes fautes.

la perte de toutes leurs affaires ; & de plus, l'empereur, Seckendorff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la néceſſité de les occuper. 1744.

La France rempliſſoit ſes engagemens a ſon égard.

Ce monarque guerrier ne pouvoit ſe plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le prince Charles ne pût arriver en Bohême que vers la fin de ſeptembre ; & le prince Charles n'y étoit arrivé qu'en octobre. Il vouloit que l'empereur rentrât en Bavière, & l'empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée impériale forte de ſoixante mille hommes ; on y deſtinoit des ſommes immenſes ; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'électorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ſes engagemens avec autant de grandeur que de fidélité.

Bellie-iſle priſonnier.

Cependant Belle-iſle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage

pour conférer avec le roi de Pruſſe ; qu'il s'attendoit à des reproches de ſa part. Noailles, dans ſa réponſe, après lui avoir expoſé les faits : « Je crois, » dit-il, que vous êtes en droit, que » vous pouvez & que vous devez par- » ler avec force, avec dignité & avec » fermeté ». Le maréchal de Belle-iſle ſe mit en route avec le comte ſon frère. Mais paſſant par l'électorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits priſonniers en Angleterre : événement qui excita de grandes plaintes.

1744

Lettre au maréchal de Belle-Iſle. 15 décemb.

Noailles avoit préſidé pendant la campagne aux affaires étrangères.

Jamais le zèle & l'activité du maréchal de Noailles n'avoient eu tant d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la place reſtoit vacante, quoique Noailles preſsât le roi de la remplir, toute la correſpondance des affaires étrangères paſſoit par ſes mains : il en rendoit compte ;

il remettoit enſuite les dépêches à M. du Theil, premier-commis diſtingué, qui répondoit aux miniſtres. Le comte d'Argenſon expédioit ce qui demandoit la ſignature d'un ſecrétaire d'état. La correſpondance ſuivie du maréchal avec Chavigni, pour les affaires d'Allemagne, étoit ſeule une grande occupation. En même-tems il écrivoit à l'empereur, au roi de Pruſſe, aux généraux françois, des lettres profondément raiſonnées. On ne peut voir les monumens de ſon travail, ſans admirer comment un ſeul homme pouvoit y ſuffire. 1744.

Cependant les affaires étrangères, partagées entre un miniſtre général d'armée, un ſecrétaire d'état & un premier-commis, devoient néceſſairement ſouffrir d'un tel partage. Le maréchal excelloit dans cette partie : le roi vouloit le charger de tous les détails ; mais il repréſenta qu'ils étoient incompatibles avec les ſoins du commandement. Il demande qu'on nomme un miniſtre.

1744. A la fin de la campagne, il inſiſta ſur la néceſſité de nommer un autre miniſtre pour des fonctions ſi eſſentielles. M. de Villeneuve, à qui la place fut offerte, s'excuſa ſur des raiſons de ſanté. Louis ſe décida en faveur du marquis d'Argenſon, frère aîné du miniſtre de la guerre.

1744.

LIVRE SIXIÈME.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occaſionnoit tant de périls, de ſoucis & de dépenſes, avoit trop de peine à ſe conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconſidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ſes états, lui faiſoient perdre de vue & les régles de la guerre, & les riſques de la précipitation. Ses miniſtres, ſes courtiſans flattoient ſes deſirs, pourſuivoient leurs intérêts particuliers, penſoient peu à la cauſe commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, ſelon le plan du maréchal de Noailles, que le roi de Pruſſe avoit approuvé, de rentrer en Bavière par la rive droite du Danube, & de préférer les avantages certains

Grandes fautes commiſes par l'empereur.

aux progrès rapides. Mais après la re-
1744. traite du prince Charles, l'empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, diſtribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce prince avoit un défaut des plus dangereux, celui de réſiſter aux bons conſeils.

1745. Noailles s'efforce d'en prévenir les ſuites.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zèle peut inſpirer, gémiſſoit de ſes fauſſes démarches. Il en repréſentoit les conſéquences à Chavigni, qui ſe trouvoit à portée de les faire ſentir fortement. Il l'avertiſſoit que non-ſeulement le miniſtère de Verſailles, mais le public prenoit des impreſſions fâcheuſes, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce prince, pour le mettre en garde contre les piéges de la flatterie & de l'intérêt, pour le détour-

ner enfin d'un ſyſtême, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funeſtes inconvéniens. 1745.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'empereur. Le chagrin l'avoit rongé, les maladies le conſumèrent; il expira le 20 janvier 1745, infiniment malheureux par ſon élévation même. « L'empereur vous eût ſu grand » gré, marquoit Chavigni au maréchal, » de vos avertiſſemens & de vos con- » ſeils : je les tranſmettrai à ſon fils. » Je n'excuſe point la conduite du père. » Je doute que quelqu'un dans le monde » lui ait jamais dit plus de vérités que » moi. On a raiſon de ſe récrier con- » tre ſes miniſtres & ſes généraux, » mais ſa facilité lui a fait plus de mal » que leurs conſeils. Je n'aperçois que » trop qu'il y a en France un levain » qui fermente, & qui peut être dange- » reux, au grand préjudice de la gloire du » roi, de la réputation de ſes engage-

La mort de l'empereur rend ſes conſeils inutiles.

Lettre du 3 février.

» mens & de l'honneur de ſa couronne.
1745. » Mais telle eſt notre nation, de ſe
» laſſer de tout, même du bien. . . .
Dégoût de Chavigni. » Nous en dirons davantage un jour à
» Saint Germain. L'état de ma ſanté,
» mes intérêts domeſtiques qui ſont
» dans la plus grande confuſion, ma
» philoſophie, tout me détermine à
» ménager doucement ma retraite; &
» j'y réuſſirai s'il plaît à dieu ».

Noailles penſe qu'il faut faire paſſer l'empire à l'électeur de Saxe. A cette nouvelle qui changeoit l'état des choſes, Noailles prévit les événemens, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres meſures; mais le miniſtère ne profita point de ſes lumières. Son ſentiment eſt développé dans un lettre à Chavigni.

Le maréchal de Noailles à M de Chav. 6 février. » Il me paroît
» bien difficile de ſoutenir, ſans avoir
» un empereur pour chef, un ſyſtême
» dont le ſuccès a rencontré de grands
» obſtacles, lorſque l'électeur de Ba-
» vière étoit revêtu de la dignité im-
» périale. Voici un jeune prince qu'on

» ne doit point abandonner, mais qui
» eſt ſans troupes, ſans argent, ſans 1745.
» crédit & peut-être ſans conſeil, à
» qui l'empereur a laiſſé un héritage
» de trop peu de conſidération, pour eſ-
» pérer de lui former un parti capable
» de l'élever & de le maintenir ſur
» le trône. Parmi les autres électeurs, je
» ne vois de compétiteur contre le grand-
» duc (François de Lorraine, mari de la
» reine de Hongrie) que l'électeur de
» Saxe, ſi la vue de cette dignité peut
» le tenter. Je ne vois alors aucune reſ-
» ſource, qui puiſſe faire prendre à la
» maiſon de Lorraine l'aſcendant qu'a-
» voit celle d'Autriche. Mais ſi l'élec- A ſon re-
» teur de Saxe s'y refuſe, en vain ten- fus, ne point s'oppoſer à
» teroit-on de remplir le trône par l'é- l'élection de l'archiduc.
» lecteur de Bavière. Reſte dans ce cas
» à examiner, s'il ne faudroit pas même
» concourir à ce qu'on ne pourroit pas
» empêcher, & la manière de le faire

» pour en tirer une paix convenable au
1745. » roi & à ſes alliés ».

Ses conſeils ſont inutiles.

C'étoit raiſonner en ſage politique. Il n'y avoit certainement que deux partis à prendre ; ou de procurer l'empire, ſi on le pouvoit, au roi de Pologne, électeur de Saxe : & la ligue d'Allemagne pouvoit alors ſe maintenir ; ou de traiter avec la reine de Hongrie : & plus elle deſiroit avec ardeur l'élection du grand duc, plus la paix auroit été facile & avantageuſe. Tout invitoit à ſaiſir l'occaſion. Noailles ne négligea rien pour en faire ſentir l'importance. Mais on inſpira au roi des réſolutions fort différentes. On ne conſulta que l'animoſité contre l'héritière de la maiſon d'Autriche. On ne vouloit abſolument point que ſon mari fût empereur : le marquis d'Argenſon déclara qu'on emploieroit *juſqu'au dernier ſoldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux miniſtres

Animoſité funeſte contre la maiſon d'Autriche.

dans les cours étrangères ; & non-ſeulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attiſa le feu de la guerre ſans prévoir les ſuites de l'embrâſement. 1745.

Les miniſtres ne ſe concertoient point entre eux; chacun dans ſon département étoit abſolu. Point de comité où l'on préparât & diſcutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ? Point de concert entre les miniſtres.

Comme il étoit eſſentiel de connoître les diſpoſitions du roi de Pologne, le maréchal de Saxe, par le conſeil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre cour. Ce prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale, quoique les charges lui en paruſſent très-peſantes, mais qu'il ne pouvoit deſirer d'y parvenir par les armes ; que Réponſe ſage de l'électeur de Saxe aux propoſitions de la France. Lettre & mémoire du roi de Pologne. 26 mars.

1745. son devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'empire lui étoit plus cher que toute autre chose ; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout son pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y seroit appelé par les suffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'empire ; que la France elle-même auroit à se repentir d'une élection forcée qui perpétueroit la guerre ; enfin, que si Louis XV lui procuroit par son crédit la pluralité des voix, il étoit *assez disposé* à devenir empereur, ne fût-ce que pour se voir en état de travailler au rétablissement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du roi, dont il faisoit un cas très-distingué *.

* Selon l'auteur du *siècle de Louis XIV*, » la cour de France fut refusée : l'électeur » de Saxe n'osa accepter cet honneur, ni se » détacher des Anglois, ni déplaire à la

Dès qu'on ſut les diſpoſitions de ce prince, il ne reſtoit d'autre parti que celui de la paix, ſi l'on vouloit agir avec prudence. La cour de Vienne en fit des ouvertures : le roi de Pruſſe lui-même s'y ſeroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ſes intérêts. Cependant les fauſſes idées qu'on avoit ſuivies au commencement prévalurent encore : on crut qu'il falloit anéantir la maiſon d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-tems en Europe que celle de France ; & l'on donna l'excluſion au grand-duc : comme ſi l'on avoit eu droit de gêner les ſuffrages du corps germanique, comme ſi d'ailleurs on avoit eu des forces ſuffiſantes pour y réuſſir. Le maréchal de Noailles repréſenta en vain les inconvéniens de cette démarche. Le

1745. On manque l'occaſion de faire la paix.

Excluſion donnée à l'archiduc.

» reine. Il fut le ſecond électeur de Saxe qui » refuſa d'être empereur ». On voit ici à quoi ſe réduiſoit ce refus.

grie & à l'Angleterre : on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les ſoutenir. 1745.

C'eſt ce que Noailles expoſa courageuſement au roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les fautes de ſes miniſtres. » La ſituation » du royaume, dit-il, eſt plus déplo- » rable, qu'elle ne l'étoit en 1704 après » la bataille de Hochſtet. Il a fallu con- » tinuer la guerre depuis 1704 juſqu'en » 1714, & on n'a pu la ſoutenir que » par des moyens forcés. Depuis la paix » on n'a pris aucunes meſures pour » diminuer le fardeau des dettes ; on » n'a eu aucune prévoyance pour ſe pré- » parer des fonds en cas d'une guerre » nouvelle. La guerre préſente a déjà » coûté des ſommes exorbitantes, dont » une partie très-conſidérable a paſſé » dans le pays étranger, & ne pourra » de long-tems rentrer dans l'état. Enfin,

Noailles repréſente au roi le triſte état du royaume. Mém. au roi, 29 avril.

» ſire, on ſupporte encore aujourd'hui
1745. » le poids de la dernière guerre ; il s'eſt
» augmenté par la guerre actuelle ; &
» malheureuſement loin que l'on puiſſe
» eſpérer d'en voir bientôt la fin, elle
» ne fait en quelque manière que
» commencer par rapport à la France ».

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conſeil.

Après ces triſtes vérités que l'expérience fit trop bien ſentir, le maréchal obſerve qu'il eſt preſque indiſpenſable de n'agir offenſivement que d'un côté ; que le roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reſte plus de choix à faire ; qu'il faut ſe mettre en état de défenſe ailleurs ; que la propoſition de conſerver une armée dans l'empire eſt déraiſonnable ; qu'une armée n'y pourroit même empêcher l'élection du grand-duc, les électeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort ; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la cour de Vienne armera probable-

ment l'empire contre nous ; & qu'a- 1745.
lors elle fera paſſer une grande partie de ſes forces en Italie, où il eſt à craindre que les Eſpagnols ne puiſſent pas lui réſiſter.

» Quelque grand que ſoit le mal, Il excite à prendre les moyens convenables.
» conclut-il, & quoique celui dont on
» eſt menacé ſoit encore plus grand,
» on doit, ſire, s'armer de courage &
» de patience : il faut chercher les moyens
» de prévenir les malheurs, & l'on pourra
» peut-être les trouver. Mais vaine-
» ment s'en flatteroit-on, à moins qu'on
» ne change de meſures à pluſieurs
» égards, qu'on ne forme un plan & un
» ſyſtême de conduite, que V. M. elle-mê-
» même n'en ſuive l'exécution avec
» attention & fermeté, & qu'on ne
» ſupprime ou diminue les dépen- Economie.
» ſes qui ne ſont point indiſpenſables,
» pour fournir aux objets les plus néceſ-
» ſaires. Sans cela, ſire, tous les mé-
» moires & les projets qu'on pourra

» préſenter à V. M. deviendront inuti-
1745. » les. Et comme il faut néceſſairement
Unité de plan. » dans toutes les affaires un point de
» réunion, qu'elles ſe trouvent toutes
» traitées ſéparément par les ſecrétaires
» d'état, qu'elles ne ſont point com-
» muniquées; ce ne ſera, ſire, que
» par la ſuite & la combinaiſon que
» V. M. peut ſeule, ſous la forme ac-
» tuelle de ſon gouvernement, mettre
» dans la conduite de ſes affaires,
» qu'elle pourra prévenir des malheurs,
» & ſe procurer des ſuccès qui aſſu-
» rent ſa gloire & le bonheur de ſes
» peuples ».

Habitudes plus fortes que les conſeils.

On ne pouvoit donner de meilleurs conſeils; mais les habitudes maîtriſent les rois comme le reſte des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fautes de ſes miniſtres, laiſſoit un libre cours au miniſtère, & prenoit rarement ſur lui de diriger ou de réformer ſes opérations. Il devoit faire la campagne de

Flandre : on pourvut à tout pour en assurer le succès. 1745.

Noailles desiroit que le maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand général, attaqué d'une hydropisie, se fit faire secrètement la ponction, partit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le siége de Tournai, ouvrit la tranchée le 30 avril. Ayant reçu avis que les alliés s'assembloient pour le combattre, il ne fit qu'une seule attaque. « Si la nouvelle est vraie, écri- » vit-il au maréchal de Noailles, je ne » pourrai me dispenser d'aller au-de- » vant d'eux, & au moyen de cette dis- » position, je ne serai pas obligé à le- » ver totalement le siége ». Noailles lui dit dans sa réponse : « Je compte par- » tir samedi prochain, le roi n'ayant » pas jugé à propos de me laisser partir » avant lui, à cause des fréquens con- » seils que S. M. a tenus; mais je vous

Le maréch. de Saxe commande l'armée, comme le desiroit Noailles.

Lettre du 30 avril.

Lettre du 4 mai.

1745. » demande s'il vous plaît, de ne vous » point battre avant mon arrivée : car » j'ai bon courage, & un ſabre écoſ- » ſois qui doit faire des merveilles. J'ai » demandé la même grace au roi, & » j'eſpère qu'il voudra bien m'atten- » dre ».

Bataille de Fontenoi. Noailles s'y diſtingue par ſon zèle.

Ce fut le 11 mai que ſe donna la fameuſe bataille de Fontenoi. Le général épuiſé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, ſembloit hors d'état d'agir. Noailles mit ſa gloire à le ſeconder, & lui ſervit même de premier aide-de-camp. La mort du duc de Gramont, ſon neveu, tué au commencement de l'action, preſque ſous ſes yeux, ne put rallentir un moment ſon zèle. Il vit avec bien plus de douleur les périls du roi, du dauphin, de tout le royaume, lorſque la colonne angloiſe parut invincible, & que le maréchal de Saxe déſeſpéra preſque de l'arrêter ; mais au milieu de ces périls,

s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du ſalut de l'état *. Enfin, on ſe diſpoſe à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureuſement de pointer quatre pièces de canon, qui entament la colonne. La maiſon du roi fond ſur elle rapidement, pénetre, renverſe tout; & Louis XV remporte une victoire complette, après avoir donné des preuves de la plus conſtante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournai. 1745.

Ses principes de guerre ſuivis par le général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne fournit plus de relations. J'obſerverai ſeulement que ſes principes de guerre

* M. de Voltaire ne l'a point flatté, en diſant dans le *poëme de Fontenoi :*

Noailles, pour ſon roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle.

étoient ſuivis par le maréchal de Saxe ;
1745. trop habile capitaine pour ne pas conſulter la prudence dans toute les entrepriſes. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après ſa victoire, en offre une preuve intéreſſante « Lorſ-
Mémoire du maréchal de Saxe. » que l'on veut agir offenſivement, dit » le vainqueur de Fontenoi, il faut » être ſupérieur ; & je ne puis en- » treprendre que par la ruſe, à moins » de vouloir tout mettre au haſard ; » ce qui ne convient que dans des cas » déſeſpérés, tels que l'a été la bataille
Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir. » de Fontenoi. Je m'aperçois avec peine » que l'ignorance ſur les choſes de la » guerre, l'envie de ſe faire valoir par » des projets hardis, dont peu de gens » connoiſſent la conſéquence & les ſui- » tes, occupent depuis quelques jours « les eſprits dans cette armée. Ils veu- » lent que l'on marche en avant, ſans » faire attention que nous laiſſons la » citadelle de Tournai avec une garni-

» ſon derrière nous, encore moins
» que nous ne pouvons entreprendre 1745.
» aucun ſiége, qu'il ne ſoit décidé quel
» parti M. le duc d'Aremberg (général
» des autrichiens) aura pris. Cependant
» tout le monde veut marcher, tout
» le monde veut aller; & cet enthou-
» ſiaſme qui eſt contagieux, provient
» plus de l'envie de faire ſa cour &
» de ſe faire valoir, que de toute au-
» tre cauſe ».

On profite bien de la victoire.

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le tems perdu en apparence à prendre de ſages meſures, eſt un tems gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Oſtende même, enfin Newport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on ſut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inſpirée aux ennemis.

Amitié reſpectable des deux maréchaux.

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuſes que les

1745. grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la poſtérité. Noailles, en ſacrifiant à la patrie & au général toute jalouſie de commandement, toute paſſion de gloire perſonnelle, avoit mérité d'être mis en parallèle avec les illuſtres citoyens de Rome & d'Athènes. Le maréchal de Saxe ne mérita guère moins d'éloge, en reconnoiſſant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges ſur ſa campagne : *C'eſt à vous*, dit-il, *que les ſuccès ſont dus, n'ayant fait que ſuivre vos conſeils : ainſi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté.*

Lettre du 11 ſeptembre.

Leur correſpondance.

Cette union entre deux généraux ſi reſpectables, & qu'on auroit cru devoir ſe brouiller par rivalité, produiſoit une correſpondance toujours utile aux affaires, quelquefois conſacrée au ſentiment.

1745. Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon.

Le maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robuſtes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop ſur la force de ſon tempérament, & qu'il n'en abuſât. Il auroit voulu, diſoit-il, ſe liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes; il demandoit à être inſtruit exactement de ſon état; il promettoit de lui dire de bonne-foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri; mais il vouloit qu'on ne le crût que lorſqu'il le diroit. L'amitié veilloit ſur une ſanté ſi précieuſe au royaume.

Lettre du maréchal de Noailles. 3 décemb.

« Ma ſanté, répond le général, n'eſt » pas encore aſſez bonne, mon maî- » tre, pour me donner aucune licence, » que celles que la plaiſanterie peut » me fournir. Je ſuis même d'avis de » n'en jamais prendre d'autres. Il y a » des plaiſirs de tout âge, & encore » faut-il qu'il y ſoient aſſortis. Il n'y

Réponſe du général.

Lettre du maréchal de Saxe. 3 décemb.

1745. » a que ceux qu'un bon eſtomach peut » fournir, qui ne ſoient point ſujets » à cette variation, & qui conſtam- » ment ſoient de bonne compagnie. » Vous jouiſſez de ce bonheur, mon » cher maître; & ſans vous l'envier & » ſans même l'eſpérer, je deſire un ſi » grand bien. Si on me calomnie, & » ſi votre docteur Sénac m'accuſe de la » moindre choſe, de quelque nature » qu'elle puiſſe être, c'eſt un méchant » homme. Il eſt inutile qu'il charge le » pauvre malade, pour ſe mettre à » couvert des reproches aſſez incer- » tains, que le tems qui détruit tout, » pourroit lui occaſionner » &c.

La France toujours fort expoſée.

Dans leur commerce amical, les deux maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conſeils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus néceſſaires à la France. Malgré l'oppoſition de Louis XV, le grand-duc de

Toſcane venoit d'être élu empereur. La reine de Hongrie en étoit plus redoutable ; & quoique le roi de Pruſſe fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que ſes victoires même ne ſerviroient qu'à lui procurer une paix particulière, telle qu'il pouvoit la deſirer. 1745.

A la vérité le prince Édouard faiſoit des prodiges en Écoſſe ; on lui avoit envoyé quelques ſecours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur religion étoit ſi forte en Angleterre, que cet orage paſſager devoit néceſſairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre ſes protecteurs. Le maréchal de Saxe le craignit, & communiqua ſes craintes au maréchal de Noailles. Entrepriſe contre l'Angleterre.

« Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, » dans une longue lettre de ſa main : » vous aimez le roi & vous aimez votre patrie ; vous connoiſſez notre Le maréch. de Saxe craint les ſuites.

1745. Lettre du maréchal de Saxe. 20 décemb.

» maître : on le fait difficilement dé-
» mordre de ce qu'il a entrepris : ne
» craignez-vous pas que cet embarque-
» ment de Dunkerque ne nous engage
» dans un nouveau roman, qui pour-
» roit être bien long à ſoutenir?.. Vous
» direz peut-être, de quoi je me mêle ?
» mais j'aime auſſi le roi & ſon royaume ;
» & quoique je ne duſſe demander que
» plaie & boſſe, la vérité m'étrangle
» toujours. Je veux dire cette vérité,
» dont le caractère eſt triomphant,
» & qui à la fin fait triompher ceux
» qui la prennent pour conſeil & pour
» guide ».

Préjugés de la cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré de ces entrepriſes contre l'Angleterre. Il avoue néanmoins dans ſa réponſe, que les ſuccès du prince Édouard ont tellement ſurpaſſé les eſpérances, qu'on ne ſait plus quelles pourront en être les ſuites. « D'ailleurs on croit, dit-il, » que la nation eſt en partie revenue

» de

» de ſa frayeur par rapport à la reli-
» gion, & que les véritables Anglois 1745.
» aimeront mieux avoir un prétendant
» à Hanovre, ou en Allemagne, que
» d'en avoir un à Rome; parce qu'en
» ſuppoſant que le prince Édouard
» monte ſur le trône, il ſeroit bien
» obligé de ſe laiſſer conduire par le
» parlement; faute de quoi, ceux qui
» auroient travaillé à l'y faire monter,
» ſeroient des premiers à travailler pour
« l'en faire deſcendre ». C'étoit la façon de penſer de la cour, plutôt que celle de Noailles, comme il l'ajoute dans ſa lettre; & c'eſt encore une preuve que les préjugés de la cour peuvent emporter la balance.

Elle deſiroit avec raiſon que le maréchal de Saxe profitât, s'il étoit poſſible, du découragement des ennemis, pour étendre ſes conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à ſe prêter aux vues pacifiques de Louis

Elle deſire que le général entreprenne encore quelque choſe.

XV. Comme le roi d'Angleterre venoit
1745. de repaſſer dans ſon royaume, & qu'il devoit probablement rappeler une partie de ſes troupes, dont il auroit beſoin contre le prince Edouard, la circonſtance paroiſſoit des plus favorables
Lettre du 1 septembre. à ce projet. Noailles, chargé d'en écrire au général, l'avoit fait dès le commencement de ſeptembre, de manière à ne point gêner ſon opinion: il lui propoſoit la choſe, en l'avertiſſant que c'étoit à lui de peſer les inconvéniens & les avantages.

Il préfère la conſervation de l'armée. Le maréchal de Saxe témoigne, dans ſa réponſe, une extrême répugnance pour des entrepriſes d'hiver, qui affoiblitoient l'armée, dont la conſervation eſt préférable à toute autre
Lettre du 8 septembre. choſe. Il s'offre à faire des démonſtrations tant qu'on voudra: il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne enſuite ſa poſition derrière

l'Eſcaut : en un mot, il cherche toujours le ſolide ; il ne goûte point ces projets trop haſardeux qui, même après un ſuccès brillant, amènent preſque néceſſairement le repentir. 1745.

Noailles n'avoit pas d'autres principes ; mais il inſiſte ſur l'idée de s'emparer de Bruxelles, dût-on le raſer enſuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets ſont toujours avantageux, elle cauſeroit à l'ennemi un préjudice conſidérable : Bruxelles deviendroit ſoumiſe aux contributions, ne pourroit plus être le ſiége du gouvernement des Pays-bas : l'adminiſtration autrichienne en ſeroit troublée ; & peut-être cela faciliteroit la priſe d'Anvers pour la campagne prochaine. Raiſons de prendre Bruxelles. Lettre du maréchal de Noailles. 17 ſeptembre.

On ne peut douter que ces raiſons n'aient décidé le maréchal de Saxe. La priſe de Bruxelles, au mois de février 1746, fut un de ſes exploits le mieux 1746. Siége de cette ville.

1746. combiné & le plus vigoureuſement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garniſon de douze mille à ſe rendre priſonnière. Le comte de Kaunitz, gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva ſon refus d'une manière également juſte & adroite, capable d'intimider l'ennemi. « Je crains nos propres troupes, dit-il; elles ſentent leur ſupériorité, & juſques aux ſoldats connoiſſent les défauts de cette grande ville, que j'ignorois, & que peut être votre excellence ignore elle-même. Je crains donc que, dans une attaque un peu vive, ils ne forcent de toutes parts leurs officiers à marcher; & lorſque je les ſaurois une fois dedans, il faudra bien que j'aille à leur ſecours. Jugez, monſieur, du déſordre & de la confuſion d'une telle circonſtance. Il me ſeroit triſte que ma vie fût marquée

Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois.

Lettre du maréchal de Saxe au comte Kaunitz. 11 février.

» par une époque telle que l'eſt celle
» de la deſtruction d'une capitale. V. E. 1746.
» ne ſauroit croire juſqu'où le ſoldat
» françois pouſſe l'induſtrie & la har-
» dieſſe. J'ai vu pluſieurs fois, à la
» reddition des villes, pendant qu'on
» régloit les points de la capitulation;
» toute la ville ſe remplir de ſoldats,
» ſans ſavoir par où ils y étoient en-
» trés.... Ils ſont comme des four-
» mis, & trouvent des endroits incon-
» nus aux autres. Jugez ce que ce ſe-
» roit dans des occaſions où ils au-
» roient le pillage pour but, & dans
» une place mauvaiſe par elle-même ».

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

Ce trait vaut mieux dans l'hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé du plaiſir que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'eſt à vous qu'en qualité de*

1746. *disciple il convient que j'en fasse hommage : je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes succès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer.* Si ce n'étoient là que des complimens, je me garderois bien de les rapporter. Mais puisqu'il est certain que les conseils du François dirigèrent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoissance de celui ci ?

Négociation entamée par le comte de Bonneval.

On fut occupé pendant l'hiver d'une étrange négociation. Le comte de Bonneval, célèbre par ses querelles en France & en Autriche, encore plus par sa retraite à Constantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne sais quel ministre à Naples : (ces paroles doivent être conservées, parce qu'elles peignent la pétulance de son génie :) *J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de prêtres* (les électeurs

Lettre du bacha Bonneval 20 nov. 1745.

ecclésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever, à l'empire d'Allemagne par leurs cabales le duc de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi formidable monarque que Louis XV, le victorieux & le bien-aimé; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet empereur de son trône.* 1746.

La Porte demandoit un traité formel.

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présens dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminèrent les ministres du grand-seigneur, le mufti même, qui par ses principes de religion s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité: elle vouloit un traité formel; & comme il importoit de le conclure secrettement, Bonneval demandoit que Louis XV

Lettre du même. 18 décembre.

lui envoyât ſes plein-pouvoirs. Tout ſe réduiſoit à ſix articles : 1°. Que dans le cas d'un congrès, les miniſtres du ſultan y ſeroient admis ; 2°. Qu'il conſerveroit ſes conquêtes en Hongrie ou en Tranſilvanie ; 3°. Qu'il emploieroit toutes ſes forces conjointement avec la France & ſes alliés pour dépoſſéder le nouvel empereur ; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ſes alliés ; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le grand-duc de Toſcane & ſa femme à renoncer, non-ſeulement à la couronne impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport ; 6°. Qu'aucune des puiſſances alliées ne traiteroit ſéparément, & qu'elles reſteroient unies juſqu'à ce que chacune eût reçu des ſatisfactions convenables.

1746. Articles propoſés.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, ſe trouvoient des hommes éblouis par les projets ſpécieux, & d'autant plus ardens à

les adopter qu'ils n'en voyoient que l'écorce, ſans ſe donner la peine ou ſans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le maréchal de Noailles ayant été conſulté, lui en démontra par écrit tous les inconvéniens. Ses réflexions ſolides devoient fixer le jugement du monarque. 1746.

Noailles en prouve les inconvéniens.

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'état, & que les inſtigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projetée a d'odieux. « Cependant, ajoute-t-il, * on » tromperoit votre majeſté en lui dé- » guiſant que ce traité terniroit à jamais » la gloire de ſon nom, & encour- » roit également le blâme de ſes pro-

Le traité terniroit la gloire du roi.

Réflex. ſur les propoſit. d'un traité avec le Turc. 8 janv.

* J'ai fait de légères corrections à ce mémoire, uniquement pour le ſtyle, & pour éviter les longueurs.

1746.

» pres ſujets & celui des étrangers. L'al-
» liance d'un roi très-chrétien avec l'en-
» nemi du nom chrétien, pour faire la
» guerre aux chrétiens, ne peut man-
» quer d'exciter un cri général dans
» toute l'Europe contre V. M. & d'en
» ſoulever toutes les puiſſances contre
» elle ».

Les circonſtances ne le juſtifieroient pas.

« Ce n'eſt pas, ſire, que l'on puiſ-
» ſe ni que l'on doive renoncer pour
» jamais aux ſecours qu'on peut ti-
» rer de la Porte contre vos ennemis.
» Mais dans ces occaſions mêmes, il
» eſt des bornes aux engagemens, &
» d'ailleurs un ſemblable parti doit
» être juſtifié par les circonſtances ».

En quel cas il pourroit convenir.

» Si la Ruſſie & l'empire s'uniſſoient
» pour vous faire la guerre, je crois,
» ſire, qu'une alliance avec la Porte ſe-
» roit juſtifiée comme néceſſaire pour
» la conſervation de l'état. Mais vous
» n'avez la guerre ni avec la Ruſſie ni
» avec l'empire. Ce que l'on propoſe

» ne tend cependant à rien moins qu'à
» faire envahir l'empire par le Turc ;
» puiſque l'objet principal du traité ſe-
» roit de faire élire par force un autre
» empereur. D'ailleurs V. M. s'engage-
» roit à procurer l'acceſſion de ſes al-
» liés : ſes alliés ne s'y prêteront point ».

1746.

« Il paroît qu'en aucun tems, en
» aucune circonſtance, on ne peut &
» on ne doit ſtipuler dans un traité avec
» les Turcs, d'autres objets que de
» conſervation & de défenſive, & une
» ſureté mutuelle. Quoiqu'alors ceux
» qui auront des ſuccès puiſſent s'en
» prévaloir pour s'agrandir, le traité
» n'en doit point faire une condition
» expreſſe de la paix. Il s'en faut beau-
» coup que les inſtigateurs de l'allian-
» ce projetée veuillent ſe renfermer
» dans ces bornes ».

Quelles bornes il faudroit y mettre.

» Ils auront ſans doute été ſéduits
» par l'idée, que l'invaſion des Turcs
» terminera ſubitement & ſans difficulté

Idée chimérique de ceux qui le propoſent.

1746. » la guerre actuelle ; & que la reine » de Hongrie, n'en pouvant ſupporter » le poids, ſera obligée de ſubir tou- » tes les conditions que l'on voudra lui » impoſer. Mais je crains, ſire, que » ces idées ne ſoient plus chimériques encore, que celles avec leſquelles on eſt entré en Allemagne en » 1741 ; & le contre-coup en ſeroit ſurement beaucoup plus funeſte ».

Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis.

« En faiſant à la reine de Hongrie » un nouvel ennemi, on lui procurera » de nouveaux défenſeurs : il ne faut » qu'une prudence bien ordinaire pour » prévoir quelles en ſeroient les ſuites. » Malheureuſement, ſire, il eſt des » perſonnes qui ont influence dans la » direction de vos affaires, dont le ca- » ractère eſt d'aller toujours en avant, » & de s'engager ſans examiner les ſuites ni les conſéquences ».

Quels ennemis.

« La Ruſſie, la Pologne, l'Empire » & l'Italie ont tous un intérêt com-

» mun & immédiat à s'oppoſer aux
» progrès du Turc, & à ſon agrandiſ- 1746.
» ſement en Europe. Tous concour-
» ront à la défenſe de la reine de Hon-
» grie ».

Il faudroit une alliance dans le nord.

» Pour l'exécution du projet, il fau-
» droit néceſſairement avoir un parti
» conſidérable dans le nord, afin d'y
» pouvoir contenir les Moſcovites. Mais
» nous n'y avons preſque aucune in-
» fluence aujourd'hui ».

Dangers auxquels on s'expoſeroit.

« Toutes les forces qui auroient été
» employées contre le Turc, reflueroient
» bientôt ſur les états de V. M. On
» verroit Moſcovites, Coſaques, Croa-
» tes & Hongrois réunis à toutes les
» troupes de l'Allemagne. L'effort de
» tant de puiſſances deviendroit trop
» conſidérable pour qu'on pût le ſou-
» tenir ».

Motif de religion.

« C'eſt alors, ſire, que V. M. reſ-
» ſentiroit bien amèrement, & pour elle-
» même & pour ſes peuples, l'effet

1746. » de la haine qu'une pareille alliance » auroit produite dans tous les cœurs. » Et ſi, dans un ſiécle auſſi dépravé, » il eſt encore permis de croire à la » providence, peut-on eſpérer que dieu » béniroit ſes armes ? ».

Noailles avoit la vraie politique.

On n'accuſera point la politique d'être ici puſillanime par ſuperſtition. Les idées du maréchal de Noailles portent la conviction dans l'eſprit ; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppoſe ainſi la raiſon à l'imprudence, pour garantir ſon roi du piége où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit ſans doute de jouer un rôle dans l'Europe. C'eût été la choſe la plus incroyable, que le miniſtère de France fût entraîné par ſes fantaiſies. Dans le même-tems, le Turc offrit ſa médiation aux puiſſances belligérantes : elles n'en voulurent point.

Affaires d'Italie, qui expoſent à

Cependant les affaires d'Italie, après de grands ſuccès pour la France &

pour l'Eſpagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes exposèrent à des malheurs preſque ſans remède. L'union ſi naturelle entre les deux couronnes fut ſur le point d'être rompue avec éclat; la méſintelligence fit perdre le fruit des conquêtes; & peu s'en fallut que les haines nationales ne ſe réveillaſſent, juſqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au maréchal de Noailles une nouvelle occaſion de ſignaler ſon zèle pour le bien public.

1745. une rupture avec l'Eſpagne.

Dès le commencement de la guerre, les Eſpagnols avoient pénétré en Italie, où la cour de Madrid vouloit former un établiſſement conſidérable à l'infant D. Philippe. Quoique celle de Verſailles dût s'intéreſſer particuliérement à ce prince, gendre de Louis XV, le cardinal de Fleuri n'entra point dans la querelle. On ſentit enfin que l'Eſpa-

Traité de Fontainebleau en 1743.

1746. pagne étant une alliée néceſſaire, il falloit abſolument la ſeconder, & le 25 octobre 1743 fut ſigné le traité de Fontainebleau, pour une alliance offenſive & défenſive à perpétuité.

Engagemens trop vaſtes.

Traité de Fontainebl.

On ſtipula une garantie réciproque de toutes les poſſeſſions, même de tous les droits qu'avoient ou devoient avoir les deux couronnes; on garantit auſſi le royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une eſcadre angloiſe l'eût forcé à ſe déclarer neutre. On ſe promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il ſurvînt des plaintes ou des méfiances, on ſe donna parole royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe.

L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'infant un établiſſement digne de ſa naiſſance: il

lui cédoit ſes droits à la ſucceſſion d'Autriche, conſentant qu'il fût mis en poſſeſſion du Milanès, ainſi que de Parme & de Plaiſance, ſous la condition que la reine d'Eſpagne jouiroit ſa vie durant de ces deux duchés, comme étant le patrimoine de ſes ancêtres. Louis XV s'obligea de ſon côté à déclarer la guerre au roi de Sardaigne, à ſe concerter avec l'Eſpagne ſur le tems le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix ſans la reſtitution de Gibraltar, & à contribuer de toutes ſes forces au recouvrement de Port-mahon. 1746. A quoi s'obligeoit le roi de France.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié; & les deux couronnes s'obligeoient à ne point ſe déſiſter, juſqu'à ce qu'elles fuſſent parvenues à leurs fins reſpectives.

Rien n'étoit plus juſte en ſoi qu'un pacte de famille. Mais les engagemens que la France contractoit, devoient On s'expoſoit à de grands inconvéniens.

paroître trop étendus & trop onéreux : 1746. elle ſembloit ſe ſacrifier aux prétentions de l'Eſpagne : elle ſe lioit au point que la paix dépendît de cette couronne ; elle s'expoſoit, ſi la cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impoſſible de ſatisfaire, à être en butte à ſes ſoupçons & à ſes reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le miniſtre des affaires étrangères prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la néceſſité d'une alliance avec l'Eſpagne. Plus la dernière paix avoit mécontenté cette cour, plus on ſe prêta aiſément à ſes vues pour diſſiper ſes ombrages. C'eſt ainſi qu'en politique, l'intérêt du moment entraîne à de fauſſes démarches, dont on ſe repentira infailliblement après.

Motifs qui déterminèrent.

Premiers effets du traité de Fontainebleau.

Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre. On four-

nit des troupes à l'infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuſe qu'utile, on réſolut de tenter un autre paſſage, & l'on fit une alliance avec les Génois expoſés aux invaſions du roi de Sardaigne. 1746.

Campagne de 1745 en Italie.

Dès que le paſſage en Italie fut ouvert par l'état de Gènes, les ſuccès répondirent à l'ardeur des deux nations. Le maréchal de Maillebois commandoit l'armée, ſous les ordres de l'infant. La campagne de 1745 fut ſignalée par une victoire ſur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Eſpagne avoit été ſur le point de perdre le royaume de Naples. Cette année, elle ſe vit en poſſeſſion de Tortone, Alexandrie, Valence, Caſal, Aſti, Milan, Parme, Plaiſance, &c. Mais il eût mieux valu moins con-

quérir, & prendre des meſures pour conſerver.

1746.

Maillebois s'écarte de ſon plan.

On fit une faute eſſentielle, qui devint la première ſource des diſſentions & des revers. La ville d'Alexandrie ayant été priſe le quatrième jour du ſiége, il falloit aſſiéger la citadelle où la garniſon s'étoit rétirée. Le maréchal de Maillebois s'écarta malheureuſement alors de ſon plan & de ſes inſtructions. Selon les mémoires de la cour de Madrid, un motif perſonnel l'y décida.

Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès.

Il avoit demandé la grandeſſe après la défaite des Piémontois. On lui répondit qu'il l'auroit lorſque l'infant ſeroit maître du château de Milan. Il ſe perſuada ſans doute alors, & il ſoutint qu'on pouvoit ſe contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle même avant le mois de janvier ; qu'au lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit con-

Examen impartial de la convention de Turin.

venu, on gagneroit à entrer dans le Milanès, à y prendre des quartiers; & que le château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens euſſent le tems de recevoir des renforts. 1746.

Il perſuade la cour d'Eſpagne.

Quoique le Milanès fut l'objet principal de l'ambition de la cour d'Eſpagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppoſitions, même de ſa part. Enfin elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainſi il ne pouvoit propoſer le ſecond, qu'il ſeroit même obligé de crier contre; mais que ſi l'Eſpagne l'appuyoit, il en favoriſeroit l'exécution par tous les moyens poſſibles. Il perſuada. *Ibid.*

Il bloque le château de Milan.

En conſéquence, la réſolution fut priſe de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On ſe rendit maître de Valence, de Caſal & d'Aſti. Les troupes françoiſes s'établirent de ce côté-là;

1746. l'infant avec le reſte de l'armée ſe porta dans le Milanès, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Téſin & de l'Adda. Par cette diſpoſition on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant ſéparés, le projet du maréchal de Maillebois pouvoit réuſſir. L'infant publia, plus tôt qu'on ne le ſouhaitoit en Eſpagne, la grandeſſe accordée à ce général; il s'en repentit bientôt après.

Paix particulière du roi de Pruſſ. Une démarche inconſidérée donna lieu aux funeſtes incidens qui ſuivirent, & qui renverſèrent toute eſpérance. On apprend que le roi de Pruſſe, vainqueur des Autrichiens & des Saxons, vient de faire ſa paix avec eux; on eſt effrayé de la ſupériorité que l'impératrice-reine doit prendre en Italie, n'ayant plus beſoin de tant de forces en Allemagne; on décide Louis XV ſur le champ à conclure un traité avec le

Réſolution de traiter prompte-

roi de Sardaigne, ſans en rien communiquer au conſeil, ſans prendre aucune meſure du côté de l'Eſpagne. Louis, d'autant plus facile en cette occaſion qu'il deſiroit ardemment la paix, ſuit les idées qu'on lui donne, écrit de ſa propre main des inſtructions pour l'accommodement : elles ſont envoyées à M. de Champeaux, ſon réſident à Genève, avec ordre de ſe rendre ſecrettement à Turin vers la fin de décembre 1745, & d'y propoſer les conditions. 1746. ment avec le roi de Sardaigne.

On offroit d'abandonner au roi de Sardaigne toute la partie du Milanès, ſituée ſur la rive gauche du Pô, & celle qui eſt à la droite juſqu'à la Scrivia. L'infant D. Philippe devoit avoir pourſon partage, en toute ſouveraineté & ſans aucune dépendance de l'empire, la partie du Milanès depuis la Scrivia juſques & compris l'état de Parme & Plaiſance, & de plus tout le Crémo- Offre que la France lui fait.

nois y compris Pizighitoné. Un des principaux articles du projet de traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun état d'Italie pût être uni à la couronne de France, ou à celle d'Espagne, ni à la couronne impériale ; de sorte que la Toscane passeroit au prince Charles de Lorraine, frère du grand-duc, celui-ci & sa postérité en devant être exclus. D'autres articles concernent, Venise, Gènes, & seroient inutiles à rapporter.

1746. Article sur la Toscane.

La cour de Turin accepte les conditions.

Champeaux, sous le nom d'abbé Rousset, exécute sa commission. On lui remet le 26 décembre un mémoire signé du roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques observations sur certains points particuliers. Il retourne à Genève attendre les ordres de la cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux observations de Turin, du moins pour l'essentiel.

Projet d'articles préliminaires.

Instruct. du 16 janvier.

l'eſſentiel. Une nouvelle inſtruction lui enjoignoit d'y retourner ſecrettement comme la première fois ; de n'y reſter que vingt-quatre heures, ſi le roi de Sardaigne, dans ce court eſpace, ne ſe déterminoit pas à ſigner les préliminaires ; de ne conſentir à aucun armiſtice, que ſuppoſé la ſignature faite & acceptée de part & d'autre ; de déclarer même que les hoſtilités ne ceſſeroient publiquement, qu'après la réponſe du roi d'Eſpagne à une lettre de Louis XV ſur la concluſion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au maréchal de Maillebois des ordres ſecrets, pour qu'il uſât, en attendant, de tous les ménagemens convenables à l'égard des Piémontois : il pouvoit même déclarer verbalement que, ſi la cour d'Eſpagne refuſoit ſon acceſſion au traité, on rappelleroit auſſitôt les troupes françoiſes. A quels reproches n'expoſoit-on

1746. Inſtruction du 16 janv.

Ménagemens inſuffiſans à l'égard de l'Eſpagne.

pas le roi de France, si la négociation avoit des suites malheureuses ?

1746.

Louis XV tâche d'obtenir son accession.

Le même jour, 16 Janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une instruction à l'évêque de Rennes (Vauréal) ambassadeur à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour justifier le traité & pour obtenir l'accession ; la paix du roi de Prusse, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impossibilité de faire à D. Philippe un établissement aussi considérable qu'on le desiroit ; la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder ; la solidité qu'auroient par ce moyen les états des deux infans en Italie ; & la certitude d'y terminer de la sorte une guerre si ruineuse. Enfin, le roi donnoit à entendre que sa résolution étoit prise, si on refusoit l'accommodement, de préférer à tout le reste la défense de son royaume & le

Lettre du roi à Philippe V. 16 janv.

ſoulagement de ſes peuples; il en témoignoit ſon regret avec tous les ſentimens de l'amitié. 1746.

Armiſtice ſigné à Paris.

Cependant la négociation avançoit. La cour de Turin ne voulut point ſigner de préliminaires, mais preſſa la concluſion d'un traité définitif; ce qui détermina ſans doute Champeaux à demeurer. Le comte de Maillebois, fils du maréchal & gendre du marquis d'Argenſon, revêtu de plein-pouvoirs, ſigna le 17 février à Paris un traité d'armiſtice avec un député du roi de Sardaigne, dont les miniſtres avoient envoyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le comte eut ordre de ſe rendre à Turin pour conclure: ſon inſtruction, datée du 19, tendoit ſeulement à réformer quelques articles de ce projet: il ne s'agiſſoit guère, dans ces articles, que de ménagemens pour la cour d'Eſpagne.

Indignation de la cour d'Eſpagne.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle ſi imprévue.

1746. Tous les anciens ſentimens d'aigreur contre la France ſe ranimèrent. Philippe V répondit au roi ſon neveu ſans diſſimulation, attribuant à de perfides conſeils l'infidélité dont il ſe plaignoit. Il envoya promptement le duc d'Hueſcar, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le prince de Campo-Florido, ambaſſadeur ordinaire.

Lettre du roi d'Eſpagne. 30 janv.

Ses plaintes & ſes raiſons.

L'Eſpagne étoit inſenſible à toutes les raiſons du cabinet de Verſailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même; elle reprochoit au miniſtère de réduire preſque à rien l'établiſſement de l'infant, d'agrandir au contraire extrêmement le roi de Sardaigne, ſans le lier même par aucune garantie. Elle repréſentoit ce prince dans la poſition la plus dangereuſe, reſſerré, ſéparé des Autrichiens, ſur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de

quatre-vingt-dix mille hommes, déjà victorieuſe, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, ſe trouvoient à peine en état de défendre la Flandre. 1746.

Le traité expoſoit à une nouvelle guerre.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre : il faut commencer une autre ligue : en voulant dépouiller de la Toſcane le nouvel empereur, en voulant anéantir les droits de l'empire ſur l'Italie, on va entraîner le corps germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagemens pris avec l'Eſpagne, ſans parvenir à la paix.

L'ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid.

C'étoient enfin de la part des Eſpagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus amères. Philippe V n'étoit pas moins animé que la reine & les miniſtres. L'évêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les rai-

ſons de la France : on avoit réfuté ſes raiſonnemens avec chaleur ; on lui avoit fait eſſuyer de ſanglans reproches ; & il déſeſpéroit d'adoucir les reſſentimens, d'amener les choſes à un point de conciliation, ſi le traité de Turin ſubſiſtoit en ſon entier. Un mot de la reine donnera l'idée de ſa manière d'enviſager cet objet : *on veut nous traiter comme des enfans*, dit-elle devant l'ambaſſadeur, *& on nous menace du fouet ſi nous ne faiſons pas ce qu'on veut !*

1746. Dépêches de l'évêque de Rennes. 13 & 15 mars.

Mot de la reine.

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foibleſſe du miniſtère ! On n'ignoroit pas ce que le traité ſecret du cardinal de Fleuri, en 1734, avoit produit d'animoſité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, ſans proportionner les engagemens aux intérêts de l'état. Il auroit fallu du moins prévenir l'Eſpagne, ſur la néceſſité & les conditions d'une paix avec le roi de Sardai-

Imprudence du miniſtère de France.

gne. On conclut ſans elle un traité contraire à ſes vues & à ſes prétentions : on l'irrite en un tems où la bonne intelligence eſt ſi néceſſaire, & l'on ſe trouve tout-à-coup dans un pas gliſſant entre deux précipices. 1746.

Il n'étoit pas poſſible de reculer à l'égard du roi de Sardaigne, puiſque la concluſion définitive étoit attendue à chaque inſtant. Les Eſpagnols jetoient cependant les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoit le roi & ſon conſeil. On ſentit la néceſſité d'envoyer inceſſamment un négociateur en Eſpagne ; commiſſion auſſi déſagréable que difficile. Le maréchal de Noailles s'offrit, quoique dans un âge avancé, déclarant qu'il ſe borneroit au ſimple rembourſement de ſes frais, & qu'il ne ſurchargeroit point le tréſor par des dépenſes conſidérables. Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne.

Mémoire au roi. 22 mars.

Le roi répondit en marge de ſon mémoire : *J'accepte avec plaiſir vos* Le roi accepte avec plaiſir.

1746. *offres, & j'eſpère que ſi quelqu'un peut réuſſir, ce ſera vous. Je ne prétends pas qu'il vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une ſomme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour, nous payerons le ſurplus de votre dépenſe. Je connois votre ſageſſe, & vous ſavez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainſi, je m'en rapporte bien volontiers ſur ce chapitre, ainſi que ſur le premier qui eſt délicat. Mais à vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

Contre-tems qui dérange tout.

Cette million avoit pour objet de diſpoſer la cour d'Eſpagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, & qui étoient le fruit de tant de mauvaiſes manœuvres, firent tout à-coup changer de ſyſtême, en mettant le comble aux inquiétudes.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le roi de Sardaigne qui connoiſſoit le prix du tems, & qui ne ſe repoſoit pas ſur de

ſimples paroles, projeta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le tems preſſoit; la citadelle étoit ſur le point de ſuccomber. Il avoit promis ſeulement d'attendre tout le mois de février la ſuſpenſion d'armes; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien réſolu d'agir avec vigueur, ſi la France faiſoit des difficultés. Il ſemble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non ſans adreſſe. 1746.

Petits incidens qui font échouer la négociation.

Le comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 février, une lettre de Turin, par laquelle on le preſſoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier auſſitôt la ſuſpenſion d'armes; ſans quoi, on le prioit de ne pas continuer ſa route. Il répondit qu'il le pouvoit; mais il envoya en même-temps à Champeaux les repréſentations qu'il étoit chargé de faire ſur deux articles du traité, ſigné par lui-même le 27 février. Il avoit

1746. ordre d'exiger des miniſtres du roi de Sardaigne une déclaration, par laquelle il ſeroit conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce prince, du 26 décembre: demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 mars à Rivoli avec Champeaux; le roi y envoya le lendemain un de ſes miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain; l'ordre étoit donné aux troupes: on fit part le 3 mars au comte de Maillebois de leurs mouvemens ſur Aſti & Montécalvo.

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du roi de Sardaigne à Louis XV, avec un mém

La France avoit promis légérement de faire conſentir la cour d'Eſpagne au partage. Le roi de Sardaigne avoit ſuppoſé ce conſentement eſſentiel, dans le projet de traité définitif; on lui avoit offert pour y ſuppléer, des ſuretés qu'il ne jugeoit point convenables : loin de pouvoir compter ſur l'acceſſion, il ſavoit que les Eſpagnols ſe préparoient à l'attaque du château de Milan ; il avoit ſujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains; le miniſtère de Verſailles lui fourniſſoit des raiſons de continuer les hoſtilités, lorſqu'il eût été le plus important de conſommer l'armiſtice : il prouva ſon habileté en politique & en guerre; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie?

1746. Motifs qui juſtifient le roi de Sardaigne.

Le maréchal de Maillebois, inſtruit des négociations avec la cour de Turin, s'étoit un peu endormi ſur les périls inſéparables d'une poſition trop étendue. Depuis quelque tems, les lettres que

Conduite du maréch. de Maillebois.

1746. D. Philippe recevoit de Madrid l'accuſoient, lui & ſon fils, de trahir l'Eſpagne ; & la plupart des Eſpagnols, ſur-tout Muniain, miniſtre du jeune prince, ſe livroient avec une ſorte de fureur à ces funeſtes impreſſions. Les mouvemens de l'ennemi réveillèrent le maréchal. Il apprit, le 5 mars, que neuf bataillons françois étoient bloqués dans Aſti. Le marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le tems de ſe retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faiſant eſpérer un ſecours qu'il demandoit à l'infant, mais qu'on ne pouvoit recevoir aſſez tôt. Montal ſe défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon ; ils avoient fait des brèches ; ils ſe diſpoſoient à l'aſſaut ; leur attaque étoit ſi bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une ſortie : les neuf bataillons ſe rendirent priſonniers de guerre.

Affaire malheureuſe d'Aſti.

Les Eſpa- Alors rien ne fut capable de contenir

le déchaînement des Eſpagnols contre les François. Les nouvelles du traité, jointes à la facilité de ſauver Aſti & de couvrir Alexandrie, leur perſuadèrent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emportèrent dans le conſeil de l'infant, juſqu'à dire qu'il falloit arrêter le maréchal & ſes troupes. Le comte de Gages s'éleva contre une propoſition ſi odieuſe, & le prince fut de ſon avis.

1746. Eſpagnols furieux contre les François.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, ſuppoſa que cette propoſition étoit un deſſein réel; il l'écrivit à D. Philippe le 10 mars, & lui proteſta que ce motif ſeul le détermineroit à ſe retirer entre Novi & Gavi, juſqu'à ce qu'il reçût des ordres de ſa part. Le ſoupçon du maréchal ne pouvoit manquer de bleſſer l'infant, d'autant plus que ſon inclination pour la France étoit connue. Sa réponſe fut très-vive, très-fière, & pleine de reproches dont il étoit difficile

Démarche imprudente de Maillebois.

Lettre du maréchal de Maillebois à l'infant.

de ſe défendre. La cour d'Eſpagne ſe
1746. plaignit hautement dans la ſuite, de l'injure faite à ce Prince, & en demanda une ſatisfaction éclatante.

Situation critique de l'armée. Pour comble de malheur, les Eſpagnols évacuèrent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même déſaſtre, que les François venoient d'eſſuyer dans Aſti. La communication avec le comté de Nice étoit menacée. La cavalerie françoiſe manquoit de ſubſiſtances. Le marquis de Caſtellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Eſpagne, refuſoit d'en ſortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte diviſoit ce général & le comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La diſcorde étoit enfin, comme elle l'a été ſouvent pour nous, le plus dangereux de nos ennemis.

Noailles avoit prévu le danger. Telles furent les ſuites de l'invaſion prématurée du Milanès. Le maréchal

de Noailles avoit prouvé, par un mémoire que le miniſtère envoya en Eſpagne, au commencement de décembre, combien la diſpoſition des quartiers avoit d'inconvéniens & de périls. Le maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la cour, en avoit parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues ſecrettes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il eſpéroit d'abord un ſuccès tout différent. 1746.

Le roi de Sardaigne écrit en ami.

Preſqu'en même-tems qu'arriva la nouvelle d'Aſti, Louis XV reçut une lettre du roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit paſſé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armiſtice n'avoit pas eu lieu; il eſpéroit de le convaincre par la relation, que ce n'étoit point ſa faute; il aſſuroit que ſes ſentimens n'avoient pas changé, & qu'il ne deſiroit *rien tant que de mettre le dernier*

Lettre du roi de Sardaigne au roi. 8 mars.

1746. *affermiſſement à l'union & à l'amitié*, qu'il diſoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être ?

Fauſſes eſpérances de paix.

Cette démarche ranima les eſpérances de paix. Le maréchal de Noailles, prêt à ſe mettre en route, croyant que le but de ſon ambaſſade ſeroit d'obtenir l'acceſſion de l'Eſpagne, propoſa ſes idées dans un mémoire, & demanda les derniers ordres du roi. Mais les autres nouvelles qu'on reçut bientôt, ſi capables de troubler la cour, exigèrent un autre plan de politique.

Déclaration fâcheuſe de la cour de Turin.

Après les avantages immenſes que l'affaire d'Aſti, ſuivie d'événemens déciſifs, procuroit au roi de Sardaigne, le comte de Gorzègne, ſon miniſtre, écrivit le 20 mars à Champeaux, que le ſyſtême qui pouvoit être convenable à la fin de décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la ſuppoſition du concours des autres contractans*, ne pouvoit plus ſe concilier avec la ſituation préſente

Let. du comte de Gorzègne.

des affaires ; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Eſpagne n'y avoit pas voulu conſentir, l'honneur & la bonne foi du roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager ; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France ; qu'il ſouhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient ſe concilier avec ſa ſureté & ſon honneur ; & qu'il attendroit que le roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y répondre de ſa part avec une entière confiance. 1746.

« Vous dites, ajoutoit le miniſtre » piémontois, que S M. T. C. s'eſt » donné & ſe donne des ſoins infinis, » pour amener la cour d'Eſpagne à ac- » céder au partage, & qu'elle n'y eſt » pas encore parvenue. Ne peut-on pas » conclure de-là que, ſi l'Eſpagne avoit » eu entre ſes mains le château de Milan » ou la place d'Alexandrie, il n'en de- » voit plus reſter aucune eſpérance » ? Raiſonnement plauſible en ſa faveur.

1746. A la lecture de cette lettre, il fut aisé de comprendre que la négociation de Turin étoit absolument rompue. On devoit se borner à calmer le ressentiment de la cour d'Espagne, à regagner sa confiance, à lui inspirer la modération dans ses projets, à concerter avec elle les entreprises, enfin à cimenter l'union entre les deux couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop se presser; car on craignoit que l'Espagne, dans sa colère, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exemple: elle se croyoit en droit de le suivre. Grande leçon pour les ministres & pour les princes!

Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne.

Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils.

Noailles gémissoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit sans doute prévenus, si on l'avoit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussitôt un second mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine

Mém. du 28 mars.

politique paroiſſoient dans tout leur jour. Ce mémoire fut écrit le 28 mars; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. Il reçut le 30 ſon inſtruction, qui ne faiſoit qu'autoriſer ce qu'il propoſoit lui-même ; & il partit le premier avril, accompagné du comte de Noailles, dont le zèle laborieux lui avoit été utile en d'autres occaſions. Depuis la campagne de 1743, le roi trouvoit bon qu'il s'en ſervît pour la correſpondance particulière, & l'appeloit le *ſecrétaire royal* de ſon père : celui-ci ne pouvoit ſe paſſer d'un tel ſecours, tant ſes yeux avoient ſouffert par des travaux exceſſifs. En cas de maladie du maréchal, le comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'ambaſſade. 1746.

Les chemins de France étoient ſi affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore beſoin de pluſieurs paires de bœufs. Les difficultés Son voyage très-pénible.

étoient pires en Eſpagne. On prit la
1746. route de Pampelune, la plus incommode, mais la plus courte; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables.

L'évêque de Rennes, ambaſſadeur, lui annonce des difficultés chimériques

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'évêque de Rennes, de voir arriver un miniſtre d'état, ambaſſadeur extraordinaire. En ſe couvrant de tous les dehors de la politeſſe & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au maréchal que, ſi le premier objet de ſa miſſion eût ſubſiſté, ſon voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le roi & la reine d'Eſpagne au point d'accepter le partage; que cette ambaſſade auroit plutôt retardé que facilité la concluſion; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau; & qu'on étoit réſolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponſes

Lettre du 13 & 15 avril.

les plus dures & la réception la plus sèche. Le prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée ; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux ; mais que ſa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & ſeroit bien plus difficile que ne l'eût été la première. 1746.

Louis XV, à qui l'on inſinuoit ces fauſſes idées, lui en fit part dans une lettre particulière. « Il me revient, dit-» il, que la reine vous craint auprès » du roi, & que l'on ne veut pas vous » traiter ſi familièrement que l'évêque. » Nous verrons ce qui en ſera. Vous » êtes bien inſtruit & ſage, je compte. » Votre diligence me paroît embour-» bée. Tant pis pour vous ; car j'eſpère » me mettre en branle dans les pre-» miers jours du mois prochain, pour » être revenu, ſi je puis, pour les cou-» ches de ma belle-fille, & puis re-» tourner, ſi beſoin eſt ». Le roi lui écrit là-deſſus.

Lettre du 12 avril.

1746. Il reçoit cependant l'accueil le plus distingué.

Cependant le maréchal reçut un accueil extraordinairement distingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoissoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maison à Aranjuès où la cour se trouvoit alors. Le marquis de Villarias, ministre des affaires étrangères, lui parla de manière à inspirer toute confiance; le marquis de la-Encenada, ministre favori, chargé des autres départemens, lui fit la première visite, contre l'usage.

Son attention à gagner les cœurs.

De son côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On desiroit fort qu'en qualité de grand d'Espagne & de chevalier de la toison-d'or, il baisât la main du roi & de la reine: il le fit sans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV; il dit seulement dans les conversations, que l'ambassadeur n'entroit pour rien dans cette cérémonie. Une délicatesse déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il espéroit.

Après les assurances de la tendresse du roi pour leurs majestés Catholiques, de son amitié & de son zèle pour l'infant son gendre, de son ardeur à les satisfaire en tout ce qui seroit possible : il ajouta que le roi leur avoit envoyé un de ses ministres d'état, non-seulement par une marque particulière de son attention, mais afin qu'ils eussent auprès d'eux une personne assez instruite des affaires, pour répondre sur le champ aux difficultés qu'on proposeroit, sans perdre le tems qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les discussions par écrit ; qu'un des principaux objets de cette ambassade étoit de connoître leurs intentions, en des conjonctures si intéressantes pour les deux couronnes ; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une suite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occasions le roi d'Espagne, & devenoit par là une nouvelle faveur & un nouveau motif de

1746. Il expose l'objet de sa mission.

Dépêche du mar. de Noail. au roi. 30 avril.

1746. reconnoiſſance. On répondit dans les termes les plus ſatisfaiſans, ſoit à l'égard du roi, ſoit à l'égard du miniſtre.

Il inſpire des ſentimens modérés. Lorſqu'il fut queſtion de la guerre d'Italie, & de l'établiſſement de don Philippe, il repréſenta la néceſſité de former un plan, où l'on embraſsât plutôt ce qui étoit poſſible que ce qui étoit deſirable; il pria le roi & la reine d'obſerver que l'établiſſement du prince, tel que l'Eſpagne & la France même le deſiroient, ne pouvoit plus guère avoir lieu dans l'état actuel des choſes. « Allez-vous me répéter, mon-» ſieur le maréchal, répondit le roi » d'un ton ſec, que le traité de Fon-» tainebleau eſt l'ouvrage de la colère & » de l'ambition, comme on l'a déjà » dit? » L'ambaſſadeur s'aperçut que le rouge lui montoit au viſage, & que ce n'étoit pas le moment de diſcuter cette matière. « Non, ſire, je ne dirai » rien là-deſſus à votre majeſté, ſinon » qu'il

Ibid.

» qu'il n'en eſt pas des traités entre deux » grands princes, comme des actes » entre des particuliers ; puiſque l'exé- » cution des premiers eſt ſubordonnée » aux événemens. Mais je ſupplie vo- » tre majeſté de vouloir bien remettre » la diſcuſſion de ce point à un autre » jour ». Il ajouta auſſitôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus ou le moins de ſuccès devoit décider du partage de l'infant. On s'en occupa effectivement, non ſans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie. 1746. Il s'attache aux opérations militaires.

Noailles poſſédoit le talent eſſentiel aux négociateurs, de bien connoître les différens intérêts des hommes ; de s'accommoder avec prudence, mais ſans foibleſſe, à leur caractère ; de les amener à ſon but par la perſuaſion, & par les ſentimens qui les affectent. Il Ses talens de négociateur.

1746. en avoit ſur-tout beſoin auprès de la reine, maîtreſſe abſolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette princeſſe. « Elle me paroît avoir » de l'eſprit, de la vivacité; entend fine- » ment, répond juſte; elle a une po- » liteſſe noble; je n'ai pas encore aſſez » traité avec elle, pour avoir pu ap- » profondir ſon caractère; mais en gé- » néral, je crois que l'on peut avoir » excédé dans les portraits que l'on en » a faits. Elle eſt femme, elle a de » l'ambition, elle craint d'être trom- » pée: elle l'a été, ce qui lui donne » de la défiance, qu'elle pouſſe peut- » être un peu trop loin. Mais je crois » qu'un homme ſage, déſintéreſſé, & » qui ſauroit gagner ſa confiance, la » ramèneroit avec patience à ne pren- » dre que des partis raiſonnables. Il ne » s'agit que de trouver des hommes » de cette eſpèce, & l'on m'a dit » qu'ils étoient aſſez rares dans tous » les tems & dans tous les pays ».

Portrait qu'il fait de la reine d'Eſpagne.

Lettre particulière au roi. 30 avril.

» La perſuaſion ne ſe commande » pas ; (autre remarque bien juſte) « & autant que j'en puis juger, on a » plus gâté d'affaires, qu'on n'en a » accommodé, par la précipitation & » par le ton déciſif & impérieux ». Dans le tems même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime !

1746. Perſuader & non commander.

Id. 11 mai.

Nos ambaſſadeurs en Eſpagne avoient preſque tous ſuivi un mauvais ſyſtême. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fière, qu'il importoit de ſe concilier par des ménagemens & des égards : admis tous les jours à une audience particulière du roi & de la reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jalouſie, au lieu d'employer leur crédit à faire chérir & reſpecter la France : loin de lui faire des créatures, ils avoient augmenté le nombre de ſes ennemis ; & ſi le dange-

Fautes de nos ambaſſadeurs.

Mém. ſur l'ambaſſade d'Eſpagne.

1746. reux Muniain avoit été donné à l'infant pour ſon miniſtre, c'étoit la faute de l'ambaſſadeur françois, qui avoit écarté le comte d'Ardre, lieutenant-général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la ſorte: les derniers événemens l'avoient envenimée plus que jamais.

Noailles gagne la confiance des miniſtres.

Un des principaux ſoins du maréchal fut de ramener les cœurs & les eſprits. Ses manières honnêtes, engageantes, devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha ſur-tout à gagner la confiance des miniſtres. Il voulut conférer avec eux ſur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le roi & la reine; & cette conduite produiſit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponſes verbales & incertaines, il imagina de compoſer des mémoires auxquels on

répondroit par écrit. L'évêque de Rennes crut que les Eſpagnols n'y conſentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur uſage. Les Eſpagnols y conſentirent dès qu'il l'eut propoſé. 1746.

Accoutumé à ſe tracer toujours avec ordre le plan de ſes opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'ambaſſade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux couronnes, aſſurer qu'on renverroit à la cour d'Eſpagne toutes les propoſitions que pourroit faire le roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les généraux eſpagnols agiſſent d'intelligence avec les François. 2°. Établir la néceſſité de pouſſer la guerre dans les états du roi de Sardaigne de proche en proche, afin d'avoir une communication ſûre avec la France; & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire ſentir l'impoſſibilité d'envoyer de France de nou- Plan qu'il ſe propoſe.

veaux renforts en Italie. 4°. Sonder
1746. les diſpoſitions de l'Eſpagne par rapport à la paix, lui inſpirer la modération au ſujet de l'établiſſement de D. Philippe, l'exhorter à concourir aux vues pacifiques du roi. 5°. Découvrir ſi elle n'entretenoit point quelques correſpondances particulières; examiner ce qu'elle penſoit d'une négociation entamée avec la Hollande, qui avoit envoyé le comte de Waſſenaer; enfin la ſonder ſur les avantages de commerce, qu'elle pourroit accorder aux Anglois & aux Hollandois.

Louis XV lui envoie ſecrettement des papiers.

Il avoit demandé, en partant, qu'on l'intruiſît de tout avec exactitude. Le marquis d'Argenſon lui envoyoit des extraits de ſa main, mais inſuffiſans.

Le roi au maréchal de Noailles. 22 avril.

Le roi lui envoya d'abord les pièces entières, enfermées dans des boëtes, afin que le miniſtre ne ſe doutât point que ce fuſſent des papiers. On connoît plus d'un exemple de cette défiance de

Louis XV, pour quelques-uns de ſes miniſtres; ſuite malheureuſe d'une confiance mal placée, & de l'embarras de faire de meilleurs choix. 1746.

Plaintes de Philippe contre nos miniſtres & nos généraux.

L'ordre avoit été envoyé le 28 mars au maréchal de Maillebois, de ſe réunir avec les troupes d'Eſpagne, au riſque même de perdre ſa communication avec le comté de Nice. C'étoit une preuve de la bonne volonté du roi. Mais la cour de Madrid conſervoit un ſouvenir amer du paſſé. Philippe V, n'accuſant que les miniſtres ou les généraux, parloit ſans ceſſe douloureuſement de ce que les deux couronnes auroient pu exécuter, en agiſſant toujours de concert; & ſe plaignoit qu'on lui eût manqué d'égards en diverſes occaſions, tandis qu'il s'étoit prêté à tout ce que pouvoit deſirer la France. Il s'étoit engagé à ſa ſollicitation, diſoit-il, dans la guerre de 1733; il n'avoit déclaré la guerre aux Anglois en

1746. 1739, que ſur la promeſſe de la France, d'envoyer une flotte conſidérable en Amérique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation ſecrette de Turin?

Réponſes du maréch. Un autre ambaſſadeur auroit pu aigrir le monarque, ou par de fauſſes excuſes ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute diſcuſſion ſur les griefs plus ou moins fondés. Il ſe contenta de faire entendre que la France avoit eu auſſi des ſujets de plainte, ſpécialement par rapport à ſon commerce. Il tâcha de juſtifier le traité de Turin, en diſant que le roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Eſpagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'infant un établiſſement ſolide à des eſpérances incertaines; qu'on n'avoit pas eu le tems de concerter la négociation; que trop de retardemens l'avoient fait échouer.

Il prend le Il inſiſta ſur la droiture de Louis XV,

ſur ſa tendreſſe pour le roi d'Eſpagne. Il lui rappela combien ſon établiſſement nous avoit coûté de ſang & de tréſors. C'étoit prendre Philippe par ſon endroit foible : il avoit le cœur françois : il s'attendriſſoit au ſouvenir des efforts de Louis XIV en ſa faveur : il oublioit alors tout le reſte ; & quoique perſuadé que ſes droits ſur la Lombardie étoient inconteſtables, il ſe crut preſque dans le cas de ſe juſtifier, ſur le reproche d'ambition qu'on lui faiſoit d'ordinaire en France. 1746. monarque par les motifs les plus touchans.

Ainſi le ſage ambaſſadeur amenoit les eſprits au but de ſa miſſion. Mais le maréchal de Maillebois d'une part, & le marquis d'Argenſon de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les meſures. Noailles ſe crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La manière dont il s'explique au comte d'Argenſon Vivacités dangereuſes de quelques François.

1746. ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modèle.

Avis importans donnés avec prudence.

« Il y a des lettres de M. le maré-
» chal, dans leſquelles il ſe ſert d'ex-
» preſſions, telles que je n'en voudrois
» pas employer contre des perſonnes
» qui me ſeroient abſolument inférieu-
Lettre du 13 mai. » res & ſubordonnées. C'eſt à des gens
» qu'il croit de ſes amis dans cette cour,
» qu'il s'eſt adreſſé pour leur ouvrir ſon
» cœur, & on ne lui en a pas tenu le
» cas ſecret : ce qu'il y a de plus fâ-
» cheux, c'eſt qu'on l'accuſe d'avoir dit
» beaucoup de mal de perſonnes dont
» il avoit dit beaucoup de bien ; &
» d'avoir dit enſuite beaucoup de bien
» de ceux dont il avoit dit du mal ; & cela
» regarde même des perſonnes du pre-
» mier grade. Sa lettre à l'infant a été
» regardée par leurs majeſtés Catholiques
» comme une eſpèce d'inſulte, dont
» elles étoient déterminées à demander
» juſtice. C'eſt une des premières choſes

» dont on m'a parlé, & que j'ai em-
» pêchée juſques à préſent... J'ai fait ſen-
» tir qu'il étoit de leur intérêt de n'ap-
» porter aucun changement dans les
» armées d'Italie ; parce que les chan-
» gemens ne pouvoient occaſionner que
» du trouble, & que j'étois aſſuré d'ail-
» leurs que M. le maréchal de Maille-
» bois apporteroit tous ſes ſoins, pour
» réparer la malheureuſe affaire d'Aſti,
» que l'on ne devoit pas même lui im-
» puter ; au lieu qu'un autre n'auroit
» pas le même motif d'empreſſement
» & d'ardeur... J'ai pris le parti d'écrire
» ſur ce ſujet une lettre en chiffre à
» M. le comte de Maillebois, & de lui
» faire écrire également par le comte
» de Noailles, pour l'informer d'une
» partie de ces circonſtances, & pour
» l'engager à travailler avec prudence
» à y apporter les remèdes convena-
» bles ».

1746. Service rendu au maréch. de Maillebois.

» Je ne puis encore m'empêcher de Indiſcrétion

1746. d'un miniſtre, très-nuiſible.

» vous dire un mot à cette occaſion, » ſur la manière dont M. votre frère » écrit & parle de leurs majeſtés catholiques & de toute cette cour. Je vous » prie de rendre juſtice aux motifs qui » me déterminent à vous parler auſſi » ouvertement ; mais rien ne peut faire » plus de tort aux affaires, ni lui faire » à lui-même plus de préjudice. Vous » ferez de cet avis l'uſage que vous » jugerez convenable. Je lui en inſinue » quelque choſe dans une lettre par- » ticulière que je lui écris. Mais lorſ- » que les conſeils & les avis ne ſont pas » du goût des perſonnes auxquelles on » les donne, ils ont ordinairement » très-peu d'effet ». On reconnoît là un vrai zèle, qui ne cherche point à nuire, mais qui dit la vérité quand il le faut, & de la manière qu'il le faut pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite ſi meſurée & ſi pleine d'égards, le négociateur réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Son plan de

guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les états du roi de Sardaigne; ce qui pouvoit réveiller la crainte de quelque négociation particulière. Cependant tout autoriſé qu'il étoit à promettre que, ſi ce prince faiſoit des propoſitions, on les renverroit directement à la cour d'Eſpagne, il ne jugea point à propos de donner une aſſurance ſi agréable : ſoit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une ſorte d'excuſe pour le paſſé, ou comme un trait de foibleſſe peu compatible avec la dignité de la couronne; ſoit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'impoſât pas une loi, trop dure en certaines circonſtances. D'ailleurs étoit-il probable que l'Eſpagne comptât beaucoup ſur cette promeſſe?

1746.

Sage réſerve.

Au roi. 11 mai.

Le plan de campagne tendoit à ſe procurer des avantages ſolides, au lieu de s'expoſer à des malheurs, en for-

Le plan d'opérations tendoit au ſolide.

1746. mant des entrepriſes trop vaſtes & trop hardies. Comme on devoit être peu ſupérieur en forces, le maréchal propoſa

Mém. du 24 mai. 1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô & les montagnes de Gènes : par là on tireroit de ſes derrières les ſubſiſtances & les ſecours néceſſaires ; 2°. de pouſſer vigoureuſement le roi de Sardaigne : on le forceroit à ſe retirer dans le centre de ſon pays, à y rappeler les Autrichiens qui le ruineroient ſurement ; on obligeroit ceux-ci à ſéparer leurs forces ; & on aſſureroit ainſi le royaume de Naples, en même-tems que l'on couvriroit l'état de Gènes ; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de ſe ſoutenir mutuellement, afin de ſaiſir le moment d'attaquer avec ſuccès l'ennemi ſéparé : 4° de former au plus tôt un corps retranché à Plaiſance ; ce qui donneroit pluſieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place

d'armes, dont on manquoit abſolument, tandis que les ennemis en avoient pluſieurs. 1746.

Pendant qu'on examinoit avec ſatisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie diminuèrent l'inquiétude ſur le ſort de l'infant. D. Franciſco Pignatelli, lieutenant-général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient reſtés priſonniers. Le marquis de Caſtellar, ayant enfin évacué Parme par ordre exprès de la cour d'Eſpagne, avoit eu le bonheur de ſauver ſes troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'infant ſe trouvoit encore dans une ſituation critique: le défaut de ſubſiſtances lui avoit fait abandonner les bords du Taro; & les ennemis ſe préparoient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le maréchal avoit raiſon, de ne mettre

Situation de l'infant en Italie.

dans ſon plan aucune de ces entrepri-
1746. ſes, ſur leſquelles on ne doit ſe dé-
cider que d'après les circonſtances.

On ſe relâche ſur les prétentions à ſon égard.

Il étoit déjà parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la reine conſentoient que les duchés de Milan & de Mantoue n'entraſſent plus dans le partage de l'infant, à condition qu'ils ne puſſent appartenir au roi de Sardaigne ni à ſa maiſon. Ils demandoient un équivalent très-conſidérable: mais leurs prétentions pouvoient ſe reſtreindre peu à-peu: la raiſon & la néceſſité devoient prévaloir ſur des vues trop ambitieuſes; & c'étoit beaucoup que les engagemens de Fontainebleau fuſſent reconnus impoſſibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ſes plein-pouvoirs. Ç'auroit été dans la ſuite une nouvelle ſource d'embarras.

Eſpérances du maréch.

« Je me propoſe, ſire, écrivoit-il au

» roi, de déterminer leurs majeſtés
» Catholiques à ſe remettre entre les
» bras de V. M., & à s'en rapporter à
» elle ſur l'établiſſement de l'infant,
» pourvu qu'elle veuille bien l'aider, le
» ſoutenir & le maintenir dans celui
» qu'elle pourra lui procurer. Je crois
» même que les conditions pourront ne
» pas paroître trop onéreuſes à V. M.
» lorſque j'aurai le bonheur de me trou-
» ver auprès d'elle & de lui en rendre
» compte; cette matière ne pouvant ſe
» traiter par lettres, & demandant un
» ſecret impénétrable. Si elle veut bien
» ſuivre le plan que je prendrai la li-
» berté de lui propoſer, j'oſe l'aſſurer
» qu'elle ſera la maîtreſſe de l'Eſpa-
» gne & de l'Italie, & que ſa conſi-
» dération & ſon influence y ſeront ſu-
» périeures à toutes les autres puiſſan-
» ces de l'Europe ».

1746. Lettre du 23 mai.

Plus le maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonſpect dans

Il réuſſiſſoit par les bonnes voies.

ſes écrits, plus je regrette de ne trouver
1746. aucun veſtige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, par la probité ſeule, la raiſon & la ſageſſe, il faiſoit ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la fineſſe, l'intrigue & la hauteur.

Jugement du comte de Maurepas. Le comte de Maurepas, ſi capable de bien juger des hommes & des choſes, lui marquoit ſans adulation : « J'ai vu » avec grand plaiſir une réuſſite au-delà

Lettre du 24 mai. » de celle que j'attendois. Il ne falloit » pas moins que la confiance que vous » vous êtes acquiſe, pour amener les » choſes au point de s'expliquer clai- » rement & franchement. Il y au- » roit eu bien des peines & des ſoins » épargnés, même des contre-tems & » des malheurs, ſi on avoit commencé » par-là ». Ces peines, ces malheurs venoient préciſément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

Embarras où le marquis d'Ar- Le marquis d'Argenſon, trop accoutumé à traiter légérement les affaires

politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Eſpagne, renouvela encore les ſoupçons, en laiſſant ignorer ce qui ſe traitoit avec la Hollande. Le roi, étant à l'armée, n'inſtruiſoit plus le maréchal. Le miniſtre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien ſur cet article. Philippe & la reine demandoient ſans ceſſe des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyoient intéreſſer leur fils & leur couronne. Un jour que le courrier venoit d'arriver: « Hé bien! monſieur » le maréchal, dirent-ils, quel partage » les Hollandois font-ils à l'infant? » Il n'eſt pas conſidérable, ſuivant les » avis qu'on nous a donnés ». Noailles ayant répondu qu'il ignoroit abſolument de quoi il étoit queſtion: « Puiſque » vous êtes ſi mal informé, répartit-on, » nous ſommes bien-aiſes de vous ap- » prendre qu'il y a un nouveau projet » de paix générale, préſenté par M. de » Waſſenaer; qu'on y donne un très-

1746. genſon jette Noailles.

Le maréchal de Noailles au roi. 28 mai.

1746. » mince partage à l'infant ; qu'il y a eu » ſur cela des conſeils tenus à Paris ; » que le marquis d'Argenſon, le ma- » réchal de Belle-iſle & les envoyés de » Hollande ſe ſont aſſemblés chez le » cardinal de Tencin, où l'affaire a été » diſcutée dans une longue conférence ». L'ambaſſadeur, auſſi peiné que ſurpris, ſe hâta de finir la converſation. De retour chez lui, il ſut du comte de Noailles, que le préſident Hénault lui marquoit préciſément la même choſe.

Inconvéniens de la diſſimulation.

Il repréſente fortement au roi dans une lettre particulière les inconvéniens de cette diſſimulation ; combien la cour d'Eſpagne en devoit être offenſée ; qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme ; enfin, qu'étant bien diſpoſée pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux couronnes exigeoit une confiance mutuelle.

Prétextes du miniſtre.

On oppoſoit des prétextes à des rai-

ſons ſi palpables. « Quelle ſeroit l'utilité » de communiquer à Aranjuès des projets » indigeſtes, des velléités, des tentati- » ves, dont l'ébauche révolteroit peut- » être une couronne délicate ſur le point » d'honneur & ſur les intérêts d'Italie ? » Son imagination s'allumeroit; elle trou- » veroit du mal là où il n'y auroit que » du bien ; elle gâteroit tout enfin, & » prendroit ſans doute des meſures nui- » ſibles ». C'étoit l'excuſe du marquis d'Argenſon. Mais ne falloit-il pas du moins inſtruire le négociateur, comme on le lui avoit promis? Pouvoit-on douter qu'il ne fît l'uſage convenable d'un ſecret de miniſtère ? Et pourquoi l'expoſer aux incertitudes, que les bruits publics devoient rendre inévitables ?

1746. Lettre au maréchal de Noailles. 25 mai.

Au reſte, la négociation avec Waſſenaer n'étoit point ce qu'imaginoient les nouvelliſtes. Selon une lettre du marquis d'Argenſon, que Noailles ne devoit recevoir qu'après ſon départ d'Eſ-

Vaine négociation avec la Hollande.

pagne, il s'agiſſoit de procurer la Toſcane à l'infant : excellente affaire, qu'il prétendoit pouvoir bientôt ſe conclure, & dont le roi l'avoit autoriſé à ne rien écrire, pour éviter les longueurs, juſqu'à ce qu'il ne pût y avoir de changement. Ce partage eût été ſans doute avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à ſe faire ménager ; l'impératrice-reine n'auroit jamais conſenti à voir la Toſcane ſortir de ſa maiſon, & un tel ſyſtême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le miniſtre vouloit toujours renouer avec le roi de Sardaigne, pour chaſſer d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus tems, ſur-tout en prenant mal ſes meſures.

1746. Lettre du marquis d'Argenſon. 8 juin.

Diſpoſitions de Philip. V.

Un mémoire que Philippe V remit au maréchal de Noailles, pour le roi ſeul, étoit une vive expreſſion de ſes ſentimens. Après y avoir rappelé tout ce qu'il devoit à la France, il expoſoit

Mémoire du 6 juin.

la juſtice de ſa guerre de Lombardie, ſes droits à cette partie de la ſucceſſion autrichienne; & il ſe plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition que lui faiſoient quelques-uns de nos miniſtres. Voulant bien ſe déſiſter du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit aſſurés par le traité de Fontainebleau, il ſe montroit perſuadé que le roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il diſoit que ſon honneur, que ſa tendreſſe pour la reine, l'obligeoient de ne ſe départir jamais de l'article qui aſſuroit à cette princeſſe, ſa vie durant, la jouiſſance de l'état de Parme. Pour maintenir l'infant dans ſon partage, il propoſoit que les deux couronnes lui fourniſſent par moitié un ſubſide annuel, d'autant plus conſidérable que ce partage ſeroit plus reſtreint. Il demandoit, comme la principale preuve d'amitié, que, ſi l'Eſpagne manquoit un jour aux engagemens contractés pour l'Italie,

1746.

Il ſe déſiſte de ſes premières prétentions.

Sa confiance en l'amitié du roi.

Louis XV voulût bien y ſuppléer en
1746. cas de beſoin. En un mot, il mettoit *pour tous les tems, entre les mains du roi ſon neveu, le ſort de la reine ſon épouſe, celui du roi D. Carlos & de l'infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût poſſible de confier de ſon amour & de ſon cœur.*

Noailles finit heureuſement ſon ambaſſade.

Le maréchal reçut du roi & de la reine les marques d'eſtime & de bonté les plus flatteuſes Loin d'ambitionner la toiſon d'or pour le comte de Noailles, compagnon de ſes travaux, il craignoit qu'elle ne lui fût donnée, & qu'elle ne parût avoir été un motif de ſon voyage; il auroit voulu du moins, ſi on lui accordoit cette faveur, que ce ne fût qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe, on fit une promotion exprès pendant leur ſéjour. Le comte avoit reporté le collier de ſon beau père, le marquis d'Arpajon,

jon, qui s'étoit ſignalé en Eſpagne dans la guerre de 1701 : on le lui donna, & la reine dit obligeamment : « Il n'y » a pas d'exemple qu'un père & un fils « aient en même-tems la toiſon-d'or, » mais le maréchal de Noailles eſt bien » fait pour les exceptions ». Il prit congé le 7 juin, ayant rempli tout l'objet de ſon ambaſſade, & ayant des aſſurances poſitives que l'Eſpagne n'avoit aucune négociation particulière, avec la cour de Vienne & celle de Londres. 1746.

Nous terminerons ce livre par une lettre que le dauphin écrivit au maréchal, pendant qu'il étoit en Eſpagne. On y verra avec intérêt les ſentimens d'un prince religieux, appliqué à tous ſes devoirs, & travaillant à ſe rendre digne par les lumières, comme par les vertus, de gouverner une grande monarchie. Lettre que lui écrit le Dauphin.

« Je vois bien, monſieur, que l'Eſ-

1746. Le dauphin au maréchal de Noailles 24 mai 1746.

» pagne vous fait oublier la France, & » que les charmes que vous trouvez » dans ce pays-là, vous font oublier en » même-tems les pauvres habitans de » celui-ci. Ils en gémiſſent en ſilence » quelque tems; mais ils ſont bientôt » après forcés de le rompre, par le » deſir de vous faire connoître l'envie » qu'ils ont de vous revoir. Il eſt vrai » que vous avez-là un peu d'occupation; » & en vous priant de me mander de » vos nouvelles, je ſerois bien fâché » que vous priſſiez ſur le tems du » repos & du délaſſement, néceſſaires » après le travail. Pour nous ici, nous » n'avons autre choſe à faire tout le » jour qu'à gâter du papier, à écouter » les nouvelles; &, comme d'autres » Moyſes, à tenir les mains élevées » vers le ciel, tandis que *le chef du* » *peuple combat les combats du ſeigneur*, » *& fait fuir ſes ennemis comme une* » *vapeur légère au ſeul bruit de ſes armes.*

» Ainſi, il eſt juſte que nous écrivions
» trois fois pour les autres une. Depuis
» que le roi eſt parti, je donne beau-
» coup de mouvement à la peſante
» maſſe de mon corps, qui s'y prête
» quoique ſans beaucoup de ſatisfaction,
» parce que je ne ſuis point du tout
» comme Eſaü, *gnarus venandi*, mais
» bien comme Jacob, *vir ſimplex qui*
» *habitabat in tabernaculis*. Malgré cela,
» je trotte de côtés & d'autres, aimant
» cependant beaucoup mieux m'occuper
» dans la maiſon, de réflexions & de
» lectures néceſſaires pour mener ici-bas
» une vie ſolide & utile au monde, &
» qui puiſſe nous conduire à une autre
» plus durable & plus heureuſe. Entre
» toutes ces lectures, je crois qu'il y
» a ſur-tout trois points auxquels il faut
» s'appliquer principalement; ſavoir, à
» la connoiſſance du cœur humain, à
» celle des droits publics, & à celle de
» l'hiſtoire, qui ſont, je crois, très-

1746.

Goûts & occupations de ce prince.

Objets de ſes études.

1746. » utiles dans le triſte rang où je ſuis, » quoique j'euſſe beaucoup plus de goût » pour d'autres études. Vous voyez que » pour faire bien, il ne me manque » que la bonne volonté. Voilà aſſez de » morale ; & je finis ma pancarte en » vous aſſurant, monſieur, de ma ten- » dre amitié qui ne finira qu'avec ma » vie ».

Réponſe du maréch. C'étoit une belle occaſion pour le maréchal de donner à l'héritier du trône des conſeils relatifs à ſa deſtinée. Il lui dit après des complimens peu remarquables :

Néceſſité de exercice. « Continuez, monſeigneur, à faire » de l'exercice : il vous eſt abſolument

Lettre à M. le Dauphin. 6 juin. » néceſſaire. Permettez même que je vous » repréſente que ſi, dans l'âge où vous » êtes, vous ne travaillez à ſurmonter » le goût de la vie ſédentaire, votre » ſanté en ſouffrira par la ſuite ; & » ce qui eſt de plus dangereux, c'eſt » qu'une habitude, une fois contractée,

» ne ſe change plus qu'avec des peines » infinies ». 1746.

» Je ne conclurai pas de-là, mon- Tenir un juſte milieu en tout.
» ſeigneur, que vous deviez paſſer vo-
» tre vie dans les forêts : je penſe que
» cette extrémité n'eſt pas à craindre
» pour vous. Mais il y a un juſte mi-
» lieu dans lequel la raiſon a établi
» ſon empire : il eſt à la vérité peu
» connu. On peut eſpérer qu'après la
» découverte des terres auſtrales, on en
» aura une plus parfaite connoiſſance.
» Ce juſte milieu, ſouffrez, monſei-
» gneur, que je vous le diſe, doit être
» cependant l'objet principal, qui doit
» ſervir de règle pour la conduite de
» tout homme raiſonnable. Et s'il eſt
» néceſſaire dans les particuliers, il de-
» vient indiſpenſable dans les grands,
» & ſur-tout dans les princes que la
» providence a donnés aux hommes
» pour les gouverner, & dont l'exem-

» ple a tant de pouvoir ſur les cœurs &
1746. » ſur les eſprits ».

Connoître le génie des nations.

» Vous avez bien raiſon, monſeigneur ; la véritable étude d'un prince » eſt la connoiſſance du cœur humain. » Mais il ne faut pas ſe borner à le » connoître en philoſophe, & d'une » manière purement ſpéculative. Il convient qu'un prince connoiſſe le génie » des nations, ſur-tout de celles qui » ſont dans la proximité de ſes états, » & avec leſquelles il doit avoir une » relation indiſpenſable ».

Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer.

« Mais le plus eſſentiel eſt de bien » démêler & pénétrer le caractère, l'eſprit, les ſentimens & les divers talens de ceux qui, par leur naiſſance » & leur état, environnent les princes. » Les hommes ne paroiſſent le plus ſouvent devant eux qu'avec un maſque, qui » cache leurs intérêts & leurs vues particulières ; & il faut diſſiper le nuage qui » les couvre aux yeux de celui qui doit

» les employer, ſelon les différens gen-
» res auxquels ils ſont le plus pro-
» pres ». 1746.

» L'étude du droit public & de l'hiſ- S'attacher au droit public & à l'hiſtoire.
» toire eſt abſolument indiſpenſable
» pour un prince. Vous devez, mon-
» ſeigneur, remercier dieu de ce qu'il
» vous donne la force de réſiſter à la
» tentation de vous appliquer à d'au-
» tres ſciences, qui ſeroient plus de
» votre goût. La raiſon doit toujours
» l'emporter ſur vous, monſeigneur.
» Laiſſez aux dévotes de notre tems ce *Attrait* des dévotes.
» qu'elles qualifient de leur *attrait* :
» c'eſt une de leurs expreſſions favori-
» tes, à l'abri de laquelle elles oublient
» ſouvent leurs devoirs, pour ſe livrer
» à leur imagination & à leur goût ».

« Pour vous, monſeigneur, ſurmon- Suivre les mouvemens d'un cœur droit.
» tez vos penchans, lorſque vous ſen-
» tez qu'ils ſont contraires à l'état où
» la providence vous a placé. Perſonne
» n'en jugera mieux que votre propre

1746. » cœur : il eſt bon, il eſt juſte, il eſt » ſimple, il eſt droit : ſuivez-en les » mouvemens ; & ſi par haſard il ve- « noit à ſe tromper pour quelques inſ- » tans, quelques réflexions le ramène- » roient bientôt dans le véritable che- » min que vous aurez à ſuivre ».

Deſtinée d'un grand prince. » C'eſt par là que vous remplirez vos » hautes & grandes deſtinées, que vous » ferez le bonheur & la gloire de la » France, & que vous mériterez la vé- » nération de l'univers entier »,

» Pardon, monſeigneur, de ma li- » berté & de la longueur de cette épi- » tre, qui ſent un peu le ſermon. Mais » prenez-vous-en à vous même : c'eſt » vous qui m'inſpirez toute cette morale. » Je me ſuis laiſſé entraîner au même » penchant philoſophique que j'ai connu » en vous. Ainſi, monſeigneur, mon » excuſe doit ſe trouver dans l'envie » que j'ai de vous plaire & de vous » faire ma cour ».

La France a pleuré ce prince qui ſembloit né pour la rendre heureuſe ; qui avoit approfondi les principes du gouvernement ; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces ; qui éclairé par l'étude & la réflexion, ſaiſiſſoit la vérité au milieu des preſtiges de l'erreur ; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus ; en un mot, qui devoit régner en ſage ſur une nation flexible & courageuſe, dont le ſouverain bien eſt d'avoir un roi digne de la gouverner.

1746. Le Dauphin l'auroit remplie.

LIVRE SEPTIÈME.

1746. Triſtes événemens en Italie.

L'UNION de toutes les branches royales de la maiſon de France devoit être ſolidement cimentée ; & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, ſeroit devenu plus reſpectable par les modifications mêmes qu'on y auroit miſes, ſi de funeſtes événemens, ſuivis de nouvelles fautes, n'avoient rendu inutile toute la négociation du maréchal de Noailles. L'infant D. Philippe étoit reſſerré par les Autrichiens à Plaiſance. Il envoya ordre au maréchal de Maillebois de venir le joindre. Il fut obéi. On livra bataille, & les ennemis remportèrent la victoire. On abandonna Plaiſance pour ſe retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieuſe, parce qu'elle ſe fit en combattant & ſans eſſuyer de nouvel échec. Le comte

Bataille de Plaiſance.

de Maillebois, qui ſurpaſſoit ſon père en génie & en habileté, dirigea cette opération auſſi haſardeuſe que difficile. 1746.

Philippe V venoit de mourir le 9 juillet; prince vertueux avec des défauts; courageux & ferme avec de la foibleſſe; rongé par la mélancolie; gouverné ſucceſſivement par ſes deux femmes, qui donnèrent du reſſort à ſon caractère; mais digne d'être regretté des Eſpagnols, comme le premier reſtaurateur de leur monarchie, que les derniers rois avoient laiſſé en quelque ſorte s'anéantir. Un fils qui lui reſtoit du premier lit, Ferdinand VI, monta ſur le trône. Il embraſſa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagemens de ſon père: il le témoigna au roi de France par une lettre de ſa main; cependant tout le ſyſtême s'écroula bientôt. Mort de Philippe V. Ferdin. VI.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le marquis de Puiſieulx, Nouveaux ombrages qu'on don-

sans rien communiquer à l'Espagne : tant le ministre étoit obstiné dans ses préventions. Cette cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune roi ne connoissoit point la France, & devoit naturellement lui être moins attaché que Philippe V. Il se trouva entouré de gens que nos ambassadeurs avoient négligés ou offensés. La reine, sa femme, princesse de Portugal, favorisoit leurs conseils sinistres. Le ministère de Versailles, au lieu de ménager les esprits en de telles circonstances, les irrita par sa réserve affectée & par ses hauteurs. Les fautes passées sembloient être des régles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événemens répondirent aux fautes.

1746. ne à la cour d'Espagne.

La reine contre la France.

L'évêque de Rennes, ambassadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV pensa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qua-

Faute du ministère françois.

lité & de repréſentation, pour complimenter le nouveau roi ſur la mort de ſon père, & ſur ſon avénement à la couronne. On l'en détourna, ſous prétexte que l'Eſpagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV ; ſans examiner la différence des conjonctures, le bas-âge où étoit alors le roi, l'averſion de Philippe V pour le régent, les raiſons particulières qu'on avoit en 1746, de s'inſinuer dans l'eſprit de Ferdinand, de pénétrer ſes inclinations, & de ſe concilier ceux par qui il étoit gouverné.

1746. Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 ſeptembre.

Auſſi ne fut-il bientôt plus queſtion d'agir de concert. La cour d'Eſpagne rappela d'Italie le comte de Gages, ainſi que Caſtellar ſon rival. Elle donna le commandement de l'armée au marquis de la-Mina, connu par ſa haine contre les François. Ce général ſembla ne venir que pour précipiter ſa retraite en Provence. Il abandonna indignement

La-Mina & Mailleb. abandonnent Gènes.

les Génois. Le maréchal de Maillebois
1746. fut entraîné par ſa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en ſureté les ordres de la cour. Les deux couronnes perdirent toutes leurs conquêtes; & Gènes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens.

Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi.

Cependant le roi d'Eſpagne offrit une de ſes ſœurs en mariage pour le dauphin, veuf d'une ſœur de cette princeſſe, dont il avoit même eu un enfant. Louis XV répondit que la religion & les ſentimens du clergé de France, ne lui permettoient pas de conſentir à un pareil mariage, quoiqu'en Eſpagne on le crût légitime avec la diſpenſe du pape. Ferdinand répliqua que la religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Eſpagne, & que douter du pouvoir des ſouverains pontifes à cet égard, ſeroit plutôt une *héréſie* qu'un acte de chriſtianiſme. Ce refus fournit un nou-

Lettre du 31 août.

Réponſe du 15 ſeptembre.

veau prétexte aux Eſpagnols mal intentionnés, de répandre des ſemences de diviſion. 1746.

Noailles ſe croit obligé de dire des vérités déſagréables.

L'imprudence du miniſtère avoit été la principale cauſe des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen ſe fait alors un devoir d'élever la voix, quand il ſe trouve à portée d'avertir utilement le ſouverain. C'eſt ce que fit le maréchal de Noailles, par un mémoire adreſſé au roi, & dont l'exorde annonce la néceſſité de cette démarche. ». Il eſt des

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 décemb.

» conjonctures, dit-il, où tout doit » céder à l'obligation de parler à ſon » maître. J'ai peut-être à me reprocher de ne l'avoir pas fait plus tôt, & » d'avoir trop écouté des motifs de » ménagement & de conſidération, » qui pouvoient m'engager au ſilence. » Vous aimez la vérité, ſire; vous » voulez qu'on vous la diſe; tous vos » ſujets vous la doivent, à plus forte

1746. » raiſon ceux que leurs charges, leurs » emplois & le ſerment qu'ils vous ont » prêté, attachent plus étroitement à » votre perſonne, &c.

Il fait connoître les fautes commiſes.

Il rappelle enſuite les fautes commiſes depuis la mort de l'empereur Charles VII, à l'égard des cours de Vienne, de Turin & de Madrid; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuſe négociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jeté ſans réſerve, qui avoient eu l'art de pénétrer les deſſeins de la France, & de lui cacher leurs véritables diſpoſitions & celles de leurs alliés.

Affaires étrangères mal conduites.

Il repréſente d'une part, combien les affaires étrangères exigent de connoiſſances & de travail; de l'autre, combien le miniſtre s'en eſt formé une fauſſe idée, diſant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faiſant rien en effet; laiſſant manquer d'inſtructions

& d'informations ceux qu'on emploie dans les cours; décidant de tout avec une légéreté ſingulière; auſſi indiſcret en propos que foible en raiſonnemens; excitant enfin un mécontentement général au dedans comme au dehors. 1746.

« On ne peut, ſire, continue le ma- Tableau des malheurs.
» réchal, être ſincérement attaché à la
» perſonne de V. M. à ſa gloire, à
» celle du nom françois, & au bien
» de la patrie, ſans être pénétré de
» douleur en penſant à la ſituation des
» affaires, & en portant ſes vues ſur
» les événemens qui peuvent arriver.
» L'empereur Charles VII dépouillé
» deux fois de ſes états, & prêt à l'ê-
» tre pour la troiſième, lorſque ce
» prince eſt mort accablé de malheurs;
» les Eſpagnols chaſſés d'Italie; la ré-
» publique de Gènes envahie & ſous
» le joug autrichien; le roi des deux Si-
» ciles menacé, & peut-être à la veille
» de perdre ſes royaumes; le duc de

1746. » Modène errant & réduit aux derniè-
» res extrémités; le prince Edouard
» fugitif, & une partie de ſes parti-
» ſans périe ſur l'échafaud. Le ſeul
» roi de Pruſſe, qui a été heureux, n'a
» cru pouvoir aſſurer ſes ſuccès qu'en
» nous abandonnant.

Dangers à craindre. « V. M. ſire, connoît trop bien le
» caractère de la nation françoiſe, pour
» ne pas prévoir les ſuites funeſtes &
» rapides, qu'entraîneroit infaillible-
» ment un premier revers. Le danger
» ſeroit d'autant plus grand, que l'on
» ne peut ſe flatter qu'aucune puiſſan-
» ce de l'Europe, voyant le ſort des
» alliés que nous avons perdus, vou-
» lût prendre part à nos malheureux
» ſuccès ».

Moyens à prendre. Ce tableau effrayant, loin d'inſpi-
rer de la foibleſſe, doit ranimer le
courage : c'eſt ce que Noailles ajoute
au roi. Tous les vœux tendent à la
paix : deux moyens peuvent y conduire ;

la vigueur dans les opérations militaires, dirigée par la ſageſſe, & une conduite prudente, éclairée, attentive & ſuivie dans la politique. Il eſt donc eſſentiel que les affaires étrangères ſoient entre les mains d'un homme digne de la confiance du ſouverain. Louis ſe décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plus tôt, dès que l'on avoit connu la néceſſité d'un changement de miniſtre. Le marquis de Puiſieulx fut le ſucceſſeur de d'Argenſon; & le maréchal autant par zèle que par amitié, lui communiqua bientôt ſes lumières dans un mémoire excellent, où il dit : 1746. Nouveau miniſtre.

« La paix à de certaines conditions » eſt l'objet de la guerre, comme » elle en eſt le terme. Mais pour y » parvenir avec ſureté & avec avan- » tage, il eſt néceſſaire de concerter » les opérations militaires avec les me- » ſures politiques. Un ſyſtême politi- Principes politiques.

1746. » que, qui n'eſt point appuyé par les » opérations militaires, eſt comme un » corps privé de l'uſage des nerfs ; & » des opérations militaires, qui ne ten- » dent point à l'appui du ſyſtême po- » litique, reſſemblent à des convulſions » qui affoibliſſent le corps, & qui en » dérangent toute l'économie ».

« Il eſt de principe que, lorſqu'on » agit ſans plan & ſans deſſein, les » plus grands ſuccès ſont preſque ſans » effet, les moindres revers ſont ſui- » vis des plus funeſtes conſéquences, » & que tôt ou tard on ſuccombe ſous » le poids des événemens. Le défaut » de plan dans la conduite des affaires » eſt comme l'anarchie dans le gou- » vernement. Il faut dans l'un & dans » l'autre un point de réunion, un cen- » tre où tout aboutiſſe ».

» Pour ſe déterminer ſur un plan, » il eſt des régles & des maximes gé- » nérales. 1°. Avoir un objet, & agir

» relativement à cet objet; 2°. tâcher » de conſerver ſes alliés & d'en aug- » menter le nombre; 3°. détacher » au contraire ceux de ſes ennemis » par des négociations particulières; » 4°. faire diverſion à leurs forces au- » tant qu'il ſera poſſible. C'eſt à ces dif- » férens points qu'il faut rapporter tou- » tes les meſures qu'on doit prendre; » ils en ſont en quelque ſorte la pierre » de touche : ce qui ne cadre point » avec ces principes eſt inutile ou per- » nicieux, &c. »

1746.

A la clarté des principes, à la juſteſſe de la méthode, répond la diſcuſſion de la matière. L'évidence ſembloit naître de la plume du maréchal de Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujours inutilement deſiré, ſi la volonté ſouveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des miniſtres?

Campagne de Flandre.

Le ſuccès de nos armes en Flandre

1746. pouvoit ſeul réparer les pertes qu'on faiſoit ailleurs ; & les conquêtes du roi étoient moins glorieuſes encore par elles-mêmes, que par ſa réſolution invariable de les ſacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & ſon château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu déciſive, mais qui cauſa une perte conſidérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chaſſés de l'autre.

Noailles affligé de n'être point à l'armée.

Noailles avoit eſpéré de partager avec le roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès : « J'ap-

Lettre du 30 avril.

» prends une nouvelle qui me fait une » peine infinie : c'eſt le départ prompt » de V. M. pour la Flandre. Je ne » me conſole pas de la ſavoir à l'armée » & de n'être pas auprès d'elle. Mon » ſecrétaire (le comte de Noailles)

» en deviendra fou. Je vais faire tous » mes efforts pour terminer le plus » promptement qu'il ſera poſſible les » affaires dont je ſuis chargé. Mais on » ne va pas auſſi vîte qu'on voudroit » en négociations ». Il n'étoit plus tems à ſon retour. Le roi avoit quitté l'armée après la priſe d'Anvers, pour les couches de la dauphine; & le maréchal devoit demeurer à la cour. 1746.

Le maréch. de Saxe, diſpoſé à bloquer ſeulement le château de Namur.

Mais ſa correſpondance avec le grand général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux expéditions militaires. Le maréchal de Saxe, pendant le ſiége de Namur, parut décidé à bloquer ſeulement le château quand la ville ſeroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une réſolution plus vigoureuſe. Voici la ſubſtance de ſes raiſons.

« Se borner à la ville de Namur, ne Noailles

1746. lui prouve qu'il faut l'aſſiéger.

» répondroit ni à l'attente du public,
» ni au ſuccès des ſavantes manœu-
» vres exécutées pour s'aſſurer cette
» conquête. Les blocus ont tant d'in-

Lettre du 9 ſeptembre.

» convéniens, qu'il n'en faut jamais
» faire que dans deux cas; le premier,
» lorſqu'une place eſt imprenable, &

Raiſons de guerre.

» il en eſt peu de cette eſpèce; le ſe-
» cond, lorſqu'on n'a rien à craindre
» de l'ennemi, & on ne peut ſe flat-
» ter d'un tel avantage. Objectera-t-
» on les difficultés de l'entrepriſe; la
» néceſſité de ménager les troupes?
» Mais en 1695, le prince d'Oran-
» ge n'employa que 24 à 25 jours
» de tranchée ouverte au ſiége du châ-
» teau, quoique Boufflers défendît la
» place; mais il n'y a nulle compa-
» raiſon entre la fatigue d'un ſiége &
» celle d'un blocus: l'une eſt momen-
» tanée & paſſagère, l'autre journalière
» & de longue durée. Tout doit dé-
» cider enfin à une entrepriſe, qui aſ-
» ſure

» ſure le repos & la tranquillité pen-
» dant le quartier d'hiver, & qui fa- 1746.
» cilitera une magnifique ouverture de
» la campagne. On demandoit à Mont- Exemple de Montluc.
» luc comment il avoit pu faire tant
» de belles actions en ſa vie ? *C'eſt*,
» dit-il, *que je n'ai jamais remis au*
» *lendemain ce que je pouvois faire*
» *dans la journée* ». Exemple digne d'être cité au vainqueur de Fontenoi.

Aux raiſons de guerre ſe joignent celles de politique. Il ne reſtera plus de barrière à la Hollande ; les négociations pour la paix en deviendront plus efficaces, & les Hollandois plus intéreſſés à y faire entrer l'Angleterre. Le roi deſire ardemment cette conquête, ſans néanmoins vouloir la preſcrire. La gloire du général ſemble ſurtout l'exiger ». Vous connoiſſez le » peuple, ajoute Noailles : il eſt in- » juſte, & compte pour peu tout ce » que l'on a fait, s'il reſte encore, à

Raiſons de politique.

La gloire du général exige qu'il ne laiſſe rien à faire.

» ſon avis, quelque choſe à faire.
1746. » Enfin, mon très-cher maréchal, je » veux & j'entends que vous ſoyez » reçu aux acclamations publiques, & » qu'en vous voyant, le parterre vous » regarde toujours des mêmes yeux, » pourvu qu'il ne vous en coûte pas » tous les ans d'auſſi beaux pendans » d'oreille que ceux de l'année der- » nière ». (Une actrice lui avoit mis ſur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendans d'oreille).

Belle réponſe du maréchal de Saxe.

La réponſe du général paroîtra digne d'un héros. « Je vous prendrai le châ- » teau de Namur, mon maître; ne » vous fâchez pas. Aux façons que le » roi a avec moi, je prendrois le dia- » ble par ſes cornes. Si j'ai fait quel- » ques réflexions modérées, ce n'a été » que parce que je crois que ce châ- » teau ſe prendroit tout ſeul, ayant » très-mauvaiſe opinion de leurs ſub-

Lettre du 16 eptembre.

» ſiſtances. Mais il n'eſt plus queſtion » de tout cela. Le roi le deſire, & » tout doit céder à la puiſſance d'un » ſi grand & ſi bon monarque.... Le » bien de la choſe m'eſt toujours pré- » férable aux applaudiſſemens, quoi- » que je ne les dédaigne pas; & quant » aux boucles d'oreilles que vous me » reprochez, j'aime encore à en donner, » ſans toutefois en prétendre de ré- » tribution ». 1746.

On le ſollicite d'entrer a l'académ. françoiſe.

En aimant la gloire, le maréchal de Saxe ne ſe laiſſoit pas éblouir par les preſtiges de la vanité. Quelques perſonnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le ſollicitoient vivement d'entrer à l'académie françoiſe. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré ſon mérite & ſon élévation, paroître déplacé dans un corps de cette eſpèce, où les grands ſeigneurs

1746. ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le ſentit ; il conſulta du camp de Tongres le maréchal de Noailles par la lettre ſuivante :

Il conſulte Noailles ſur ce point.

« On m'a propoſé, mon maître, d'être de l'académie françoiſe. J'ai répondu que je ne ſavois point ſeulement l'orthographe *, & que cela m'alloit comme une bague à un chat. On m'a répondu que le maréchal de Villars ne ſavoit pas écrire, ni lire ce qu'il écrivoit, & qu'il en étoit bien. C'eſt une perſécution. Vous n'en êtes pas, mon maître : cela rend la défenſe que je fais plus belle. Perſonne n'a plus d'eſprit que vous, ne parle & n'écrit mieux : pourquoi n'en êtes vous pas ? Cela m'embarraſſe.

Lettre du 13 ſeptemb.

* En voici une preuve tirée de ſa lettre : *Se la malet* comme une *bage* a un chat. *Pour coy nan aites* vous pas ? Je *creins* les *ridiqules*, & *ſe luy ſi man paret* un &c.

» Je ne voudrois choquer perſonne, » bien moins un corps où il y a des » gens de mérite. D'un autre côté, je » crains les ridicules, & celui-ci m'en » paroît un bien conditionné. Ayez la » bonté de me répondre un petit mot ».

1746.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'académie, ſoit qu'il ne l'enviſageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans ſa réponſe, oublier ce que lui doit notre littérature. Il dit que Villars, en y entrant s'eſt donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ſes grandes qualités; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il ſeroit très-fâché de voir ſon *cher comte Maurice* dans une compagnie, où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthographe; que ſi c'étoit l'académie des ſciences, le cas ſeroit différent. Son ami penſoit à peu-près de même, & ſe décida en conſéquence.

Celui-ci le décide à refuſer.

Lettre du 18 novembre.

1746. Au reſte, on ſait que l'académie françoiſe, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célèbres qui ornent ſes faſtes depuis ſon origine, & ſurtout les ouvrages immortels d'une partie de ſes membres, ſont de ſolides garans de ſa gloire.

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Noailles s'occupoit alors des triſtes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que ſujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ſes ennemis! mais de plus nos frontières étoient menacées; & ſi l'Eſpagne retiroit ſes troupes, comment ſe garantir d'une invaſion?

Le maréchal de Noailles au roi. 17 ſeptembre.

Le maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événemens dont on gémiſſoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agiſſoit actuellement d'y déterminer l'Eſpagne. Le comte d'Ar-

Noailles chargé d'inſtruire la cour d'Eſp.

genſon le ſollicita d'écrire de nouveau pour cette fin ; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la ſolidité de raiſons, la juſteſſe de méthode & l'honnêteté de ſentimens, qui caractériſoient tous les écrits de Noailles. 1746.

Excellentes raiſons qu'il expoſe.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impreſſion à Madrid ; en rappelant d'abord, d'une part les promeſſes du roi d'Eſpagne de ſoutenir les engagemens de ſon père, & de l'autre, la ſincérité du roi de France, les ordres qu'il a donnés au général de ſes troupes d'être ſoumis en tout à l'infant, & de tout ſacrifier au ſort de ce prince. Dans les conjonctures malheureuſes où l'on ſe trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du royaume de Naples, l'influence de ces revers ſur la diſpoſition des eſprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les ſuccès, ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix.

Mém. ſur les affaires d'Ital.

Néceſſité de ſauver Gènes.

1746. Si Gènes reſte au pouvoir des Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée ſans retour à la France & à l'Eſpagne. La cour de Vienne, excitée & ſecondée par les Anglois, peut auſſi tenter la conquête de Naples, ne fût-ce que pour forcer l'Eſpagne à une paix particulière, qu'on lui feroit acheter aux dépens de ſon commerce & de ſes lois: cette conquête paroît même très-facile. Enfin les partiſans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la foibleſſe des deux couronnes, & augmenter l'eſpérance de leur impoſer les plus dures conditions.

Redoubler les efforts dans les revers.

« C'eſt dans de pareilles circonſtan-» ces, dit le maréchal de Noailles, » qu'on doit faire paroître plus de force » & de courage; & loin de ſe laiſſer » abattre par des revers, on doit re-» doubler ſes efforts pour réparer ſes » pertes, rétablir la réputation & l'hon-» neur des armes, & reprendre le ton

» de ſupériorité qui convient à deux
» auſſi puiſſantes monarchies, ſur-tout 1746.
» lorſqu'elles ne deſirent rien que de
» juſte & de raiſonnable ».

Il cherche enſuite les remèdes aux malheurs qu'on a éprouvés. « Dans » quelque conjoncture que ce ſoit, on » peut prendre un parti meilleur qu'un » autre : le pis de tous ſeroit de n'en » prendre aucun ». Il propoſe donc, comme choſe indiſpenſable, de maintenir ſur les frontières d'Italie & de rétablir l'armée des deux couronnes ; de ne rien négliger pour la défenſe du royaume de Naples, & d'y faire repaſſer, par tous les moyens poſſibles, les troupes napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Eſpagne ; de former ſans délai les préparatifs d'entrepriſes conſidérables ; ſans quoi on doit craindre que le roi de Naples ne ſoit bientôt réduit au ſort de l'infant. Remèdes aux malheurs.

1746. Il fait obſerver en finiſſant, que les Anglois ſe vantent de déſunir les deux branches de la maiſon de Bourbon ; que l'Eſpagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés ; que leur intérêt eſt de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance ; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainſi que la France, de rétablir ſa marine ; qu'ils craignent enfin de ſe voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, ſi ces puiſſances, toujours unies, prennent de meilleures meſures qu'elles n'ont fait juſqu'à préſent. Il ne peut y avoir d'alliance ſolide & ſincère, ni pour la France ni pour l'Eſpagne, que par leur union reſpective. Leur intérêt commun & réciproque leur impoſe la loi de cette union : leur intérêt commun, en ce que les Anglois ſont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre : leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera ſon avantage à

Vues des Anglois, dont il faut ſe défier.

Intérêt de la France & de l'Eſpagne à être unies.

participer au commerce d'Eſpagne, ſuivant les lois preſcrites; & que l'Eſpagne aura dans la France un allié, intéreſſé à l'augmentation de ſa gloire & de ſa puiſſance. 1746.

La Provence envahie.

Des réflexions ſi juſtes devoient frapper la cour de Madrid, comme celle de Verſailles, & ne pouvoient être abſolument infructueuſes. Mais l'orage fondit tout-à-coup ſur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le marquis de la-Mina ſe ſépara des François, pour aller défendre la Savoie qui reſtoit à D. Philippe; le maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée preſque anéantie, n'oſa diſputer le paſſage du Var; dès le mois de novembre, les ennemis furent maîtres d'une partie de la province. On trembloit pour Marſeille & pour Toulon, lorſque le maréchal de Belle-iſle fut envoyé dans le pays, preſque ſans argent, ſans troupes, ſans moyens de

Le maréch. de Belle-iſle la délivre.

subsistances. Heureusement il avoit les ressources de son génie & de celui de son frère : il possédoit la tactique des campemens, la science des détails. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déjà 1747. fort embarrassé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête ; & il le força de repasser le Var au commencement de février.

Noailles s'empresse à le seconder.

Plus Noailles avoit depuis long-tems de sujets de plaintes contre Belle-isle, plus son zèle patriotique lui inspira d'ardeur à le seconder dans une conjoncture si importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'état effaçoit à ses yeux tout grief personnel ; il continua de l'aider de ses lumières & de ses conseils, dont Belle-isle paroissoit alors faire grand cas. Leur correspondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Révolution à Gènes.

A la fin de l'année précédente, le

peuple de Gènes s'étoit ſoulevé contre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chaſſés, avoit eu le courage de repouſſer leurs efforts. Des troupes françoiſes débarquèrent dans la ville; & par leur moyen, une ſi heureuſe révolution eut tout ſon effet *. Si l'oppreſſion des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Gènes releva en partie la réputation de nos armes. 1747.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux couronnes; car les raiſons de Noailles, & ſon plan général d'opérations militaires, avoient décidé la cour d'Eſpagne. Il eût été ſeulement à deſirer que l'on convînt d'un plan de campa- Belle-iſle & la Mina ne s'accordent point.

* Le duc de Boufflers ſe ſignala dans cette expédition, & ſe montra le digne fils d'un grand homme. Il mourut à Gènes de la pétite-vérole. Le duc de Richelieu le remplaça, & mit la République en ſureté.

1747. gne, qui ne laiſſât nul ſujet de diſpute aux généraux. Belle-iſle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes ; l'un & l'autre trop attachés à leurs opinions, pour qu'ils puſſent jamais ſe concilier. Le premier, après avoir repris le comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on aſſiégeât Exilles ; il ſoutenoit que cette diverſion feroit lever aux ennemis le ſiége de Gènes. Le ſecond vouloit qu'on avançât par la côte de la mer ; qu'on prît Final & Savone ; qu'après avoir délivré Gènes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hiver dans le Montferrat. Il conſentit néanmoins à la diverſion du côté d'Exilles.

Leurs diviſions continuent après la délivrance de Gènes.

Pendant qu'elle ſe faiſoit, les ennemis levèrent le ſiège de Gènes. L'Eſpagnol n'en fut pas plus diſpoſé à changer de ſentiment. Le François demeura auſſi ferme dans le ſien ; & quoique

naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés insurmontables. Ces deux généraux se communiquoient leurs objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le tems pressoit; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse; & il falloit que la cour donnât ses ordres. 1747.

Le roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au système de Belle-isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la matière est discutée dans tous ses points. Il établit la nécessité, soit pour la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec

Le système de Belle-isle désapprouvé par la cour.

Noailles l'exhorte à en changer.

Le maréchal de Noailles au maréchal de Belle isle. 10 juillet.

Gènes. Il reconnoît les grandes diffi-
1747. cultés qui s'y oppoſent, relativement aux communications, aux ſubſiſtances, au tranſport de l'artillerie : mais il croit que le général, en ayant déjà ſurmonté pluſieurs, pourra les ſurmonter toutes. Il inſiſte ſur les inconvéniens de l'autre ſyſtême. L'Eſpagne, comme il l'obſerve, ne conſentira jamais qu'on agiſſe par la ſeule voie du Dauphiné ; la diverſion d'Exilles ne calmera point ſes craintes pour le royaume de Naples. Ce n'eſt qu'en ſe mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entrepriſes des Autrichiens : d'ailleurs toutes les vues du roi étant de finir la guerre, & de procurer un établiſſement à l'infant, il eſt d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute ſaiſon que par Gènes : les neiges ferment les autres paſſages la plus grande partie de l'année.

La diverſion d'Exilles inſuffiſante.

« Quel que ſoit l'événement, ajoute » Noailles, dans une lettre particulière, » s'il n'eſt point heureux, dès que vous » aurez pris toutes les meſures & les » précautions qu'exige la prudence, l'or- » dre du roi vous juſtifie; s'il eſt heu- » reux, au contraire, comme on peut » l'eſpérer, vous vous comblez de gloire » en rendant à l'état le ſervice le plus » ſignalé. Il n'y a que de ne pas tenter » l'exécution de ce que le roi veut & » deſire, qui puiſſe vous compromettre. » Je ne vous dirai rien ſur les moyens: » perſonne n'eſt plus capable que vous » de les produire, de les trouver & de » les bien employer ».

1747. L'ordre du roi juſtifie le général, en cas de malheur.

Lettre du 13 juillet.

Louant encore Belle-iſle de l'idée qu'il avoit eue de faire le ſiége de Coni, il dit que le roi & le conſeil regardent cette diverſion comme plus avantageuſe que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvri-

Diverſion de Coni préférable à l'autre.

roit la côte de Gènes. Il ſembloit preſ-
1747. ſentir le malheur dont on étoit me-
nacé.

Déſaſtre de l'Aſſiette. Mais il n'étoit plus tems de s'en ga-
rantir. Le comte de Belle-iſle, avec
vingt bataillons, avoit déjà pris la route
d'Exilles. Un contre-ordre ſuſpendit ſa
marche. Le marquis de la-Mina, quand
on ſut la levée du ſiége de Gènes,
conſentit à le laiſſer ſuivre ſon projet.
Les Piémontois avoient eu le tems de
ſe renforcer au poſte de l'Aſſiette, où
ils l'attendoient dans de terribles retran-
chemens. On les attaqua ſans examiner
le péril, ſans conſulter la prudence.
Mort du comte de Belle-iſle. Un carnage affreux des François fut tout
le fruit de cette fatale journée. Le comte
de Belle-iſle y périt, homme infatiga-
ble dans le cabinet, intrépide dans l'ac-
tion, & qui auroit mérité de grands
éloges, s'il avoit ſu modérer l'ardeur
de ſon génie.

Son frère Son frère, le maréchal, s'étoit ſou-

mis ſans balancer aux ordres du roi, mais ſans changer d'opinion. Il s'efforçe de prouver dans ſa réponſe à Noailles, que le projet adopté ſeroit réellement impraticable, quoiqu'on fît revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier déſaſtre ait changé l'état des choſes : il inſiſte ſur les mêmes raiſons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit oppoſées. L'envie ſeule de faire ſa cour l'auroit ſans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût aperçu quelque apparence de ſuccès.

1747. perſiſte dans ſon opinion.

Lettre du 28 juillet.

Enfin le général eſpagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardemens, cantonna ſes troupes dans les villages. Alors tout concouroit à perſuader qu'il étoit impoſſible d'exécuter le projet. Au lieu d'avancer, on fut quelque tems ſur la défenſive ; & l'armée ſe ſépara ſans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les îles de Sainte-Mar-

Fin de la campagne.

Id. 7 ſeptem.

1747. guerite, Montalban, Ville franche, le comté de Nice, le château de Vintimille. Gènes étoit délivrée. Belle isle avoit certainement de quoi s'applaudir de sa campagne.

Campagne de Flandre. Celle de Flandre fut presqu'entièrement décisive. Le maréchal de Saxe avoit sous lui deux hommes bien dignes de sa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entreprises, le comte de Lowendal, danois, & le comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talens militaires, & de ce courage d'esprit supérieur à tous les obstacles. Déjà le Brabant hollandois étoit conquis, quand le roi parut à l'armée. On se proposoit de prendre Maestricht. Pour l'assiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld; mais l'ennemi se retira sous Maestricht, & le siége devint impossible pour cette année. On se rabattit d'un autre côté sur Berg-op-Zoom,

Bataille de Lawfeld. 2 juillet.

Siége de Berg-op-Zoom.

place réputée imprenable, munie de toute eſpèce de ſecours. Lowendal la prit d'aſſaut le 17 ſeptembre. C'eſt un de ces événemens extraordinaires, où la valeur françoiſe ſemble avoir triomphé de l'art & de la nature. 1747.

Noailles, attaché à la ſuite du roi, moins en qualité de guerrier que de miniſtre, contribua toujours aux ſuccès par ſes conſeils. Nous en voyons pluſieurs preuves dans ſes lettres au général, & au comte de Lowendal; car l'eſtime l'avoit auſſi lié d'amitié avec celui-ci. Le maréchal de Saxe n'envoyant pas aſſez de troupes pour l'entrepriſe de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui repréſenta fortement par écrit, juſqu'à deux fois, les raiſons eſſentielles d'en aſſurer le ſuccès: il évita de les expoſer dans le conſeil en préſence du roi, par cette délicateſſe de ſentimens ſcrupuleuſe ſur les égards dus à un grand

Conſeils de Noailles, utiles pour le ſuccès.

Lettres du 5 juillet & du 17 août.

homme. On envoya ſucceſſivement des
1747. renforts au ſiége, & ce fut le fruit de ſes remontrances.

Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable.

Il avoit de même détourné le général d'un projet fort ſingulier, qui auroit pu nuire à ſa réputation & au bien public : c'étoit de mettre en ſon propre nom des vaiſſeaux en mer, pour courir ſur les Hollandois. Noailles lui écrivit ſur ce point avec la noble franchiſe de l'amitié. Une pareille entrepriſe ſembloit tendre à la prolongation de la guerre. « Vous connoiſſez les deſirs
Lettre du 11 avril.
» de toute la France, dit-il : c'eſt de » vous qu'elle en attend la fin, & non » la continuation. Ne trompez point » ſon attente. Vos propres réflexions » ſuppléeront à tout ce que je pourrois » vous marquer, ſur les couleurs noi- » res & odieuſes, que nombre de gens » que votre mérite efface ne manque- » ront point de donner à cette entre- » priſe. Défendez-vous des mauvais

» conſeils, & ne ſouffrez jamais qu'on
» donne atteinte à votre gloire & à 1747.
» votre réputation ».

« Il ſeroit contre la prudence, ajoute- Ménager
» t-il, de pouſſer les Hollandois à de les Hollan-
» certaines extrémités; & ſans chercher dois.
» des exemples dans des tems reculés,
» ce qui ſe paſſe à Gènes en eſt un bien
» récent. Cette petite république brave
» la puiſſance de la reine de Hongrie.
» Elle a oſé le faire ſans être aſſurée
» d'aucun ſecours étranger. C'eſt dans
» de pareilles circonſtances que tout
» homme devient ſoldat, & que le dé-
» ſeſpoir tient lieu de tous les moyens ».
Auſſi Noailles regardoit-il d'abord comme très-haſardeuſe l'entrepriſe contre la Hollande, inſpirée au roi par le maréchal de Saxe. Il penſoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puiſque l'établiſſement de D. Philippe faiſoit l'unique objet de la guerre. Mais l'événement juſtifia cette entrepriſe.

1747. Le ſyſtême de la cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'uſer *de beaucoup de ménagemens à l'égard du pays & des peuples*; on vouloit ſur-tout faire ſentir au gouvernement à quoi il s'expoſoit, en ſe laiſſant dominer par l'influence des factions étrangères, & l'obliger enfin de concourir ſincèrement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'eſt un remède extrême*, dit Noailles dans une autre lettre, *que l'on veut adminiſtrer avec douceur, ſans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.*

Syſtême de la cour à leur égard.

Autre lett. du 11 avril.

Ces ménagemens politiques ſeroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on ſe trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la concluſion de la paix. Les conſeils du maréchal, par rapport aux courſes maritimes, n'en étoient pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, ſans leur faire beaucoup

On ſe trompoit ſur ce point.

Noailles avoit raiſon ſur le reſte.

beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ſes armateurs ? 1748.

La priſe même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stathoudérat, cette grande magiſtrature qui approche de la royauté ; elle en avoit revêtu un prince d'Orange, étroitement uni au roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suiſſe. Une armée ruſſe, à la ſolde des Anglois & des Hollandois, alloit même ſe mettre en marche & faire une diverſion. Pour aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, il étoit eſſentiel de prévenir les ennemis ; pour accélérer la paix, il falloit en quelque ſorte les atterrer par un coup de foudre. Obſtination des ennemis

1748. Noailles auteur du plan de Maeſtricht.

Si le maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il ſe ſurpaſſa lui-même dans cette occaſion, puiſqu'il traça au maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de ſuccès, & qui termina une guerre ſi opiniâtre. Il lui envoya, le 21 janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires ſont développées avec toute la pénétration du génie *.

Ses raiſonnemens ſur l'Angleterre

Mém. du maréchal de Noailles.

Il montre d'abord qu'on ne doit plus ſe flatter de parvenir à la paix, ni par la voie de la Hollande ni par celle de la cour de Vienne; que ces cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre ſont en ſon pouvoir; que les Anglois, fiers des reſſources de leur commerce, eſpèrent probablement fatiguer la France, l'épuiſer, & la contraindre d'accepter enſuite les conditions qu'il leur

* Voyez les *pièces détachées*.

plaira de preſcrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ſes alliés, en prenant de ſi juſtes meſures qu'elle reconnoiſſe enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'expoſeroit par l'abus de ſon crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête ſur eux inquiéteroit extrêmement les Anglois. Il s'agit de faire une entrepriſe prématurée qui prévienne la diverſion des Ruſſes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre ſur nos conquêtes. Cette entrepriſe ne peut être que le ſiége de Maeſtricht: le maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propoſe enſuite ſon plan.

1748. Il faut l'attaquer dans ſes alliés.

Entrepriſe de Maeſtricht, néceſſaire.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, ſelon lui, eſt de garder un profond ſecret : il faut donner le

Expoſé de ce plan.

1748. change non-seulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on emploiera; *Ibid.* il faut laisser dans l'ignorance, jusques au dernier moment, ceux à qui l'exécution sera confiée. Pour cela, on doit tout disposer comme si l'on méditoit le siége de Bréda, & ne pas s'en tenir à de simples feintes, mais se mettre en état d'exécuter quelque entreprise, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maestricht. On préviendra aisément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liége & les environs de Cologne. La meilleure manière est de se porter brusquement par la gauche de la Meuse, de la passer en plusieurs endroits pour se rassembler à un point; car en commençant par se rassembler en forces, on

donneroit l'alarme aux ennemis, & ils auroient le tems de ſe réunir eux-mêmes : au contraire en marchant de toutes parts à la fois, comme ſi l'on vouloit inſulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confuſion qui ſe mettra parmi eux. Une partie des troupes paſſeroient la Meuſe à Givet, à Dinant, à Namur, à Hui, à Liége même. Elles ſe réuniroient pour inveſtir Maeſtricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyères & en longeant le Démer, viendroient l'inveſtir du côté gauche de la Meuſe. 1748.

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entrepriſe a ſes difficultés. « Mais il y a tout lieu de croire » que de ſon ſuccès dépend tout celui » de la campagne prochaine : les avan- » tages qui en réſulteroient, ſont ſi » ſupérieurs aux inconvéniens qui pour. Avantages de cette expédition.

1748. » roient s'y rencontrer, qu'il paroît de » la prudence & d'une ſage politique » d'en tenter l'événement ». Il ſoumet ſes réflexions au jugement du général. Voici la réponſe qu'il en reçut: elle renferme des idées importantes, dont le miniſtère pouvoit profiter.

Le maréchal de Saxe adopte le plan.

» J'ai reçu, mon cher maître, la » lettre & le mémoire que vous m'a- » vez envoyés, ſur l'ouverture de la

Lettre du maréchal de Saxe. 24 janv.

» campagne prochaine. Que vous dirai- » je là-deſſus? Ce ſont ſecrets que je » voudrois me cacher à moi-même. » Vous avez de grandes connoiſſances; » & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je » penſe ainſi ».

Songer à l'économie.

« Une choſe ai-je à dire ſur la con- » tinuation de la guerre. Il eſt certain » que celui qui aura le plus long-tems » de l'argent, fera faire la paix à l'autre, » & tirera un grand avantage de cette » guerre. Il faut donc ſonger à l'écono-

» mie, & y ſonger très-ſérieuſement, n'avoir & ne faire que le néceſſaire. 1748.

» Croyez-vous que cette grande quantité d'officiers-généraux ſoit une épargne, & ſoit une choſe utile ? Tous ſe payeront de raiſons, s'ils voient que c'eſt par économie qu'on ne les emploie pas : de ce moment leur honneur eſt à couvert, & peut-être s'en trouvera-t-il un nombre qui n'en ſeront pas fâchés ». Moins d'officiers généraux.

» Nous ne nous conduiſons pas bien avec les Suiſſes, & les ennemis en profitent. Il nous faut des régimens étrangers encore. Un Allemand nous ſert pour trois hommes : il en épargne un au royaume, il en ôte un à nos ennemis, & il nous ſert pour un homme. Il faut les bien payer, & les renvoyer tous à la paix, avec trois mois de paye, officiers & ſoldats. » On peut garder les colonels & les Avoir des régimens étrangers. *Ibid.*

1748. » mettre à la penſion : cela n'eſt pas » ruineux ; & donner les invalides aux » ſoldats qui ſont eſtropiés au ſer- » vice du roi. Avec cette conduite, vous » en aurez tant que vous voudrez ; & » ils ſeront bons dès qu'ils ſeront créés, » car ce ſeront tous de vieux ſoldats & » des officiers qui font profeſſion des » armes. Voilà, mon cher maître, des » conſeils que je donne, & ſur leſ- » quels je crois qu'il eſt de votre de- » voir d'appuyer comme bon citoyen. » Vous connoiſſez ma vénération, & » mon attachement ».

Louanges dues aux deux maréchaux.

Il eſt beau de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conſerver une entière déférence pour un ami, dont les lumières avoient ſouvent dirigé ſes entrepriſes. Il l'eſt encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en ſilence à lui combiner de grands deſſeins, & lui abandonner tou-

te la gloire du ſuccès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maeſtricht que le général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puiſſe comparer l'exécution au plan tracé par Noailles. 1748.

» La campagne fut ouverte par les » préparatifs de ce ſiége important. » Il falloit faire la même choſe à-peu- » près que lorſqu'on avoit aſſiégé Na- » mur, s'ouvrir & s'aſſurer tous les paſ- » ſages, forcer une armée entière à ſe » retirer, & la mettre dans l'impuiſ- » ſance d'agir. On ne pouvoit venir » à bout de cette entrepriſe ſans don- » ner le change aux ennemis. Il étoit » à la fois néceſſaire de les tromper, » & de laiſſer ignorer ſon ſecret à ſes » propres troupes. Les marches de- » voient être tellement combinées, » que chaque marche abusât l'enne- » mi, & que toutes réuſſiſſent à point

Exécution du plan de Noailles.

Préc. du Siècle de Louis XV.

» nommé. C'eſt-là ce qui fut imagi-
1748. » né par le maréchal de Saxe, & ar-
» rangé par M. de Crémille ».

Marche ſavante.

» On fait d'abord croire aux en-
» nemis qu'on en veut à Bréda. Le
» maréchal va lui-même conduire un
» grand convoi à Berg-op-Zoom, à
» la tête de vingt-cinq mille hom-
» mes, & ſemble tourner le dos à
» Maeſtricht. Une autre diviſion mar-
» che en même-tems à Tirlemont ſur
» le chemin de Liége; une autre eſt
» à Tongres; une autre menace Luxem-
» bourg, & toutes enfin marchent
» vers Maeſtricht à droite & à gauche
Maeſtricht inveſti.
» de la Meuſe. Les alliés ſéparés en
» pluſieurs corps, ne voient le deſſein
» du maréchal, que quand il n'eſt plus
» tems de s'y oppoſer. La ville ſe
» trouve inveſtie des deux côtés de
» la rivière; nul ſecours n'y peut en-
» trer. Le duc de Cumberland ne

» peut plus qu'être témoin de la priſe » de Maeſtricht ». 1748.

Une marche ſi juſtement admirée commença le 4 avril. Noailles écrivit le 11 au général, qu'il eſpéroit le voir maître de la place dans les premiers jour de mai : « Cette conquête, » dit-il, vaut mieux pour la négo- » ciation d'Aix-la-Chapelle que les rai- » ſons les plus fortes & les mieux dé- » bitées. J'avoue que je ſerai bien tou- » ché qu'on vous doive la paix, après » vous avoir dû le renouvellement de » notre ancienne ſupériorité ſur nos » ennemis ». Noailles attribue toute la gloire à ſon ami.

La prédiction ſe vérifia bientôt. Maeſtricht étant ſur le point de ſuccomber, la Hollande étant menacée d'une invaſion prochaine, les ennemis deſirèrent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte juſqu'alors. On ſigna les préliminaires ; l'armiſtice fut fixé Paix d'Aix-la-Chapelle.

1748. au 11 mai ; & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'octobre, cette guerre déplorable, dont la France avoit preſque ſeule ſupporté le poids, ſans y avoir d'intérêt direct. Elle ſacrifia toutes ſes conquêtes à l'avantage de ſes alliés : encore l'établiſſement de don Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, ſi l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammèrent l'ambition de l'Angleterre, qui deſiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureuſement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne lui en pas fournir le prétexte.

Mort de la maréchale de Noailles-Bournonville.

Cette année 1748, mourut la mère du maréchal de Noailles, une des femmes de notre ſiécle qui a mérité le plus d'éloges, qui aux graces & à la

vivacité françoiſes, a réuni le plus de force d'eſprit & le plus de ſolidité de ſentimens; qui a eu la plus nombreuſe poſtérité; qui a le mieux ſenti les avantages d'une très-longue vie conſacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le maréchal, auſſi tendre fils que bon père, écrivit au roi ſur un événement ſi digne de ſes larmes: 1748.

« SIRE,

» La mort vient de me ſéparer d'une » mère que j'aimois, que j'honorois, » que je reſpectois, & avec laquelle » je vivois depuis que j'ai atteint l'âge » de raiſon. J'en ai le cœur pénétré » de douleur. Je ſupplie très-humblement V. M. de me permettre de » reſter encore ici pendant quelques » jours, pour lui rendre après ſa mort

Lettre de ſon fils ſur cet événement.

Lettre du 16 juillet.

1748. » les mêmes devoirs qu'elle a trouvé
» bons que je lui rendiſſe pendant tou-
» te ſa maladie, &c. »

Réponſe de la main du roi.

Bonté du roi. « Mon couſin, J'ai le malheur de
» n'avoir jamais ſu ce que c'eſt que
» de perdre une mère; mais l'ayant
» ſenti par des amis, je partage bien
» véritablement avec vous votre juſte
» douleur. J'approuve fort que vous
» reſtiez encore quelques jours à Pa-
» ris; après quoi vous ferez bien de
» venir ici pour vous diſſiper & pren-
» dre l'air, ce dont vous devez avoir
» grand beſoin. Dites au duc d'Ayen
» que j'attends la fin de ſa quaran-
» taine * avec grande impatience. Pour
» ce qui eſt du comte de Noailles, je

* Pour la petite-vérole de ſa femme.

» me contente du compliment qu'on » lui fera de ma part. Je ſuis ſans » compliment ». 1748.

Juſqu'au dernier ſoupir de ſa mère, le maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendreſſe & de ſoumiſſion. Ces exemples de vertus antiques ſont un phénomène dans notre ſiécle : ils n'en feroient pas un, ſi les parens avoient les mœurs qu'ils doivent deſirer de leurs enfans.

On ne peut que lire avec intérêt une ancienne lettre, ſans date, de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, à cette amie reſpectable, dont il connoiſſoit mieux que perſonne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en cenſeur ſévère, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorſqu'elle étoit déjà dans l'âge mur :

« Vous êtes plus ſolide que le monde » ne croit ; mais vous l'êtes moins que

1748. » vous ne penſez. Vous êtes bonne
» amie, fidelle, ſecrette, généreuſe,
» pleine de goût & de diſcernement
» pour le vrai mérite, ſenſible à l'a-
» mitié des gens eſtimables, pleine
» d'inſinuation & d'un certain tour
» noble pour ſervir, ſachant dire à-
» propos ce qui eſt utile : vous avez de
» la pénétration, de la prévoyance, des
» expédiens faciles, avec une droiture
» & une probité très-délicates : vous
» avez même une ſincère religion, à
» laquelle je me fierois plus qu'à celle
» d'un grand nombre de demi-dévots.
» Mais avec tant de qualités ſolides,
» un ſeul défaut vous rend frivole :
» c'eſt que vous ne pouvez vous con-
» traindre. Vous donnez de beaux noms
» à cette foibleſſe ; vous l'appelez ſin-
» cérité, liberté ; vous vous ſavez bon
» gré de n'être ni rampante, ni hypo-
» crite, ni empreſſée pour la faveur.

» Mais vous vous trompez vous-mê-
» me, pour n'avoir rien à vous repro- 1748.
» cher.... Vous avez un air de légé-
» reté & de vivacité que rien n'arrête.
» Il faut connoître à fond votre bon
» eſprit & vos ſentimens, pour ſe raſ-
» ſurer ſur cette vivacité pleine de
» ſaillies. Riez tant qu'il vous plaira
» avec des gens ſurs & choiſis, qui
» n'aient pas l'air de rire trop, & qui
» ſachent ne rire qu'à propos ; mais
» faites un perſonnage ſérieux & meſu-
» ré. Promettez dans vos manières toute
» la ſolidité qu'on trouve quand on
» vous pénètre. De plus, ne mêlez point
» le jeu d'eſprit dans les matières les
» plus ſérieuſes. Vous éludez l'avis le
» plus important par une plaiſanterie,
» & vous défendez en riant des ma-
» ximes fauſſes dont vous n'avez ja-
» mais été détrompée, parce que vous
» n'avez jamais écouté aſſez ſérieuſe-
» ment ni approfondi la vérité.....

1748. » Si vous pouviez prendre ſur vous » de vous aſſujettir à une régle, en un » moment tout ce qui fait la ſolidité » ſe trouveroit raſſemblé en vous. Il » ne vous manque qu'un peu plus de » réflexions ſérieuſes ſur les grandes » vérités, & un peu plus de courage » contre votre goût ».

Une femme peut bien être admirée, lorſqu'il ne lui manque pas autre choſe.

LIVRE HUITIÈME.

ON jouiſſoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages ; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laiſſoit des ſemences de diſcorde entre la France & l'Angleterre, au ſujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on ſavoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de ſupériorité à nos rivaux ; & que, ſi les campagnes de Flandre avoient été moins glorieuſes, la guerre n'auroit pu finir ſans des pertes conſidérables.

1749. Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

Le maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zèle ne pouvoit s'endormir au ſein du repos : il veilloit ſur la pa-

Zèle courageux du maréchal de Noailles.

trie, tandis que le plaiſir ou l'inté-
1749. rêt prenoit chaque jour plus d'empire ſur les ames. Quelque déſagréable que pût être la vérité, il ſe faiſoit un devoir eſſentiel de la préſenter au roi en de pareilles circonſtances, & pour qu'elle fît impreſſion, il la développoit dans des mémoires pleins de franchiſe & de ſolidité. Deux mémoires ſur les colonies, datés du premier août 1749, ſont un monument de ce zèle patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau miniſtre de la marine. Il écrivit au roi ſur le ſeul obſtacle qui lui paroiſſoit pouvoir traverſer l'exécution de ſes vues.

Précaution qu'il ſuggère au roi.

Lettre du 1er août.

« Votre majeſté n'ignore pas, dit-il, » qu'il y a eu de tout tems une ſorte » de jalouſie entre les miniſtères de » terre & de mer. Je crois que cela ne » ſubſiſte plus aujourd'hui ; mais il y a » un expédient qui me paroît ſimple & » indubitable, pour le ſuccès de la pro-

» poſition dont il s'agit, ſi V. M. l'ap-
» prouve : c'eſt qu'elle daigne l'adopter, 1749.
» & en donner le projet à votre miniſtre
» de la guerre, comme d'une idée qui
» s'eſt préſentée à elle-même ». La prudence exigeoit ces précautions ; car on ne trouve guère de miniſtres dont l'amour-propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou propoſés par un autre.

Vues des Anglois ſur nos colonies.

Selon le premier mémoire, que je vais analyſer en peu de mots, il ne faut pas ſe flatter que la réconciliation avec les Anglois ſoit bien ſolide. Le traité d'Aix-la-Chapelle prouve ſeulement le beſoin de terminer une guerre onéreuſe aux deux nations. Ils ont reproché à leur miniſtère d'avoir conclu la paix. Pluſieurs écrits, répandus en Angleterre, diſent qu'il falloit s'emparer de nos colonies d'Amérique, ſeule reſſource pour acquitter une partie des dettes immenſes de l'état. Les préparatifs de la cour de

1er mémoire ſur les colon.

Leurs dé-

Londres, ſon deſſein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte eſcadre ſous prétexte de favoriſer le commerce, des réponſes ambigues ſur les affaires du nord, tout doit perſuader qu'elle n'attend qu'une occaſion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos colonies, détruire notre commerce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier règne.

1742. marches ſuſpectes.

Le commerce peut ſe rétablir de lui-même.

Le commerce n'a beſoin que de protection. Il ſe rétablira de lui-même. L'amour des richeſſes excite aſſez les négocians à prendre les moyens de l'augmenter. Il ſuffit de quelques encouragemens pour certaines parties, que le gouvernement auroit intérêt à faire fleurir davantage. Mais la ſuite de l'adminiſtration apprendra ce qu'il convient de faire ſur cet objet.

Ibid.

1749.

Pour la marine, il faut plus de tems.

Quant à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut se rétablir que dans le cours de plusieurs années. Outre les vaisseaux que l'argent procure, il faut des officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites escadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plus tôt qu'on ne le croiroit au rétablissement de la marine, il ne seroit peut-être pas d'une sage politique de le laisser appercevoir.

Ibid.

Expédition pour les colonies.

Mais l'état des colonies exige le plus prompt remède, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & soldats doivent être bien choisis; on doit leur faire envisager des récompenses proportionnées, en leur promettant des établissemens conformes à leur état. C'est ainsi que s'est formée la colonie du Canada, & de son extrac-

Ibid.

tion militaire vient en partie le courage
1749. de ſes habitans.

Troupes à y envoyer. Noailles parcourt les différentes colonies; il inſiſte ſur l'Iſle-royale ou Louiſbourg, dont les Anglois s'étoient emparés & qu'ils devoient rendre; il fait monter à ſix ou ſept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique.

Moyen de les y faire aller avec joie. La formation de ces troupes eſt l'objet du ſecond mémoire. Des recrues priſes au haſard ne conviennent point; envoyer
IIe mémoire. des régimens entiers, ſeroit une démarche haſardeuſe & qui auroit trop d'éclat. » Les troupes qu'on deſtineroit » à cet uſage, n'obéiroient qu'à regret, » & ſe regarderoient comme exilées de » leur patrie ». Celles qu'on deſtine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une ſorte de fortune, chacun ſelon ſon état. Pour remplir
Formation de compagnies indépendantes. cette vue, on propoſe de tirer de chaque compagnie de l'infanterie françoiſe,

quelques

quelques ſoldats de bonne volonté ; d'en former des compagnies indépendantes ; de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commiſſions : il y en a beaucoup de pauvres, qui ne ſavent que devenir, & qui ſe trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de ſujets utiles perdus pour la France. Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre ſuffiſant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement ſi peu conſidérable, & les colonies y gagneroient de grandes reſſources. « C'eſt » un premier fonds qui profitera de » cent pour un, & dont on ne peut » aſſez eſtimer la valeur ». 1749.

On ne ſe préparoit point à l'orage.

Sans vouloir diſcuter les avantages ni les inconvéniens de ce projet, nous obſerverons que le zèle & la prévoyance du maréchal de Noailles étoient d'autant plus néceſſaires, que l'orage ſe

formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751. Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains.

En février 1751, le marquis de Puiſieulx, miniſtre des affaires étrangères, préſenta de ſon côté un mémoire à Louis XV, au ſujet des mouvemens que ſe donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un roi des Romains; titre qu'ils vouloient procurer à l'archiduc Joſeph, fils de l'empereur. La cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Péterſbourg, y travailloit, ſelon lui, ſans égard pour les conſtitutions de l'empire, ni pour les couronnes qui pouvoient s'y intéreſſer. Le miniſtre jugeoit mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un roi de France de ſe mêler de cette affaire. Mais il avoit raiſon de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de ſentimens ſuſpects. Il avoit encore plus raiſon de dire au monarque, après lui avoir expoſé la néceſ-

Mém. du marquis de Puiſieulx.

Bonnes réflexions du marquis de Puiſieulx.

ſité de ſe tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que, ſi l'on négligeoit les précautions convenables, les miniſtres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en apercevroient, en abuſeroient; que les alliés ſe prêteroient aux tems & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton deſpotique & inſultant; qu'on ne pourroit longtems le ſouffrir, & qu'on ſe trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu ſa conſidération & ſes alliances. 1751.

Noailles conſulté inſiſte ſur l'état des finances.

Le roi communiqua le mémoire au maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ſes obſervations. Ce miniſtre toujours courageux à dire la vérité, dans l'eſpérance qu'elle ne ſeroit pas toujours ſtérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de ſoins, ſi l'on vouloit ſe mettre en état de repouſſer les périls. C'étoient les finances.

Lettre au roi. 5 février.

1751. On ne pouvoit, ſans beaucoup d'argent, ſuivre les vues judicieuſes de Puiſieulx. Il falloit néceſſairement ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenſes du roi. Le premier parti ſuppoſoit une augmentation d'impôts, & le royaume gémiſſoit déjà ſous le poids dont il étoit accablé. Le ſecond parti reſtoit ſeul à prendre; mais il rencontroit de trop grands obſtacles.

La vérité dans la bouche d'un fidèle ſerviteur.

« Je ſais, ſire, dit le maréchal, que » vous aimez la vérité, & que ſouvent » elle a de la peine à parvenir juſqu'au » pied du trône. De qui peut & doit

Ibid. » l'attendre votre majeſté, ſi ce n'eſt » d'un ſerviteur fidèle, qui a blanchi à » ſon ſervice & à celui de ſes pères, » qui vous a voué l'attachement le plus » tendre & le plus reſpectueux, & qui » chaque jour avance dans une carrière » dont le terme ne peut être fort éloi- » gné? »

Comparer Il ſupplie le roi de ſe faire repréſen-

ter l'état des dépenſes de Louis XIV, *dans le tems de la plus grande ſplendeur de ſa cour*, & de les comparer à la dépenſe actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le roi jugeroit lui-même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si l'on parvenoit ſeulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.*

1751. Les dépenſes anciennes aux nouvelles.

« J'ai vieilli à la cour, continue-t-il; » & pour faire connoître à votre majeſté » combien peu l'intérêt de l'état détermine quelquefois les miniſtres, je » ne dois pas lui laiſſer ignorer ce qui » eſt arrivé au ſucceſſeur de M. Colbert: » c'étoit M. le Pelletier, honnête homme, mais homme médiocre, & qui » ne plaiſoit ni à M. de Louvois, ni » à M. de Seignelai. M. de Louvois » propoſa au roi une dépenſe de trente » millions : il en fit confidence à M. » de Seignelai, qui de ſon côté lui dit » en avoir propoſé la veille une de vingt

Anecdot. du miniſtère de Louis XIV.

Ibid.

1751. » millions; & le tout pour voir com-
» ment M. le Pelletier pourroit s'en
» tirer. Je ſuis bien éloigné, ſire, de
» penſer qu'on ſoit aujourd'hui dans un
» pareil cas; mais comme il n'a été que
» trop ordinaire, que l'intimité ne fût
» point ſincère entre le miniſtre de la
» guerre & celui de la finance, j'en tire-
» rois un nouveau motif de croire que
» les dépenſes, propoſées pour la guerre,
» devroient être examinées & débattues
» en votre conſeil ».

Abus non réformés.

Elles étoient monſtrueuſes, ces dépenſes, ainſi que beaucoup d'autres; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des miniſtres, & l'extrême indulgence du roi, ou la force de l'habitude, contribuoient trop à maintenir les diſſipations.

Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'archiduc.

Au reſte, Noailles ne penſoit pas comme Puiſieulx, que la conduite des cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un roi des Romains, ſans

le concours de la France, fût un motif ou une annonce de guerre. « Rien n'eſt » plus ſage, ſelon lui, que de prévoir » tous les événemens poſſibles ; mais ſi » l'on devoit agir en conſéquence de » tout ce qui peut arriver, l'excès des » précautions deviendroit plus nuiſible, » que le mal qu'on chercheroit à éviter. » Il eſt donc prudent de mettre des bor- » nes à la prévoyance, & de ſe renfer- » mer dans les idées les plus prochaines » & les plus vraiſemblables. A ce pre- » mier principe, on en ajoutera un ſe- » cond : Qu'un gouvernement ſage & » puiſſant doit avoir pour baſe & pour » règle de ſon adminiſtration, la juſtice, » l'équité & la raiſon ». Auſſi conſeille-t-il ſagement de ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, ſi les lois de l'empire n'y ſont pas violées, & que l'on ne réclame pas la garantie de la France.

1751. Mémoire d'obſervat.

Il ſoutient qu'on doit ſe précaution- Il développe

ner principalement contre les entrepriſes
1751. de l'Angleterre. « Le ſyſtême anglois
le ſyſtême des Anglois. » eſt connu : c'eſt d'arriver par la ſupé-
» riorité des richeſſes à celle de la puiſ-
» ſance ; & l'Amérique ſeule peut leur
» en frayer le chemin ». Mais l'Angle-
terre ne ſera pas tentée de faire la
guerre en Europe, lorſqu'elle ne pourra
ſe flatter de la faire avec ſuccès pour
elle-même en Amérique. Il ſemble
donc que le point eſſentiel eſt de mettre
les colonies en ſureté ; que cette dépenſe
doit paſſer avant les autres, puiſqu'on
ſe trouve dans l'impuiſſance de fournir
à toutes ; enfin, que, ſi la bonne admi-
niſtration au-dedans aſſure les ſuccès
au-dehors, on doit prendre garde que
des précautions exceſſives qui la déran-
geroient, ne produiſent beaucoup plus
de mal que de bien.

Il conſeille une alliance avec le roi de Sardaig.

En cas de guerre, devoit-on s'allier
avec le roi de Sardaigne, ou non ?
C'étoit un problême, & les préven-

tions contraires à cette alliance dominoient assez généralement. Noailles approfondit la question dans un mémoire particulier : il soutient l'affirmative, & voici la substance de ses idées. Tous les motifs de ressentiment doivent d'abord être écartés : ce sont des reproches, & non des raisons. Les princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs états doit décider de leurs alliances ; & si l'on discutoit scrupuleusement la conduite de toutes les puissances de l'Europe, par rapport à l'observation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu exemptes de toute censure. La cour de Turin a l'ambition de s'agrandir ; mais l'augmentation de cette puissance n'est pas un sujet d'inquiétude, puisqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la maison d'Autriche, plus constamment ennemie de la France que celle de Savoie. En supposant le roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le

1751.

Oublier les ressentimens.

IIIe mémoire.

L'agrandissement de cette puissance ne devroit pas inquiéter.

Ibid.

1751. voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entière se ligueroit contre lui par la crainte seule ; & l'empire & la maison d'Autriche, ayant été dépouillés, seroient ses ennemis irréconciliables. Il ne pourroit presque se passer de notre alliance ; les états voisins s'empresseroient de mériter la protection du roi, qui auroit dès-lors dans ce pays toute l'influence desirable pour la dignité de sa couronne.

Intérêts de l'infant duc de Parme ;

L'infant, duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la cour de Turin ; l'un de former à ce prince une barrière du côté de la Lombardie, & de lui assurer des communications avec l'état de Gènes ; l'autre, de lui procurer un échange avantageux, tel que le duché de Savoie, auquel peut-être on ajouteroit le comté de Nice ou la Sardaigne. Quant au roi de Naples, il n'est pas douteux que la puissance

Ibid.

Et du roi de Naples.

autrichienne en Italie ne ſoit la ſeule redoutable pour lui. Ainſi, l'Eſpagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la ſureté des deux infans, adopteroit ſans doute volontiers ce ſyſtême de politique. Elle ne deſire plus autant qu'on le penſe de rentrer en poſſeſſion du Milanès; elle tourne principalement ſes vues au rétabliſſement de l'intérieur de la monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conſervation de ſes colonies d'Amérique. 1751.

En un mot, le maréchal prouve la néceſſité de s'unir au roi de Sardaigne, pour conſolider les alliances qu'on auroit avec le roi de Pruſſe & les puiſſances du nord; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diverſion d'Italie, dont le ſuccès dépendra toujours de cette union. Importance de la diverſion d'Italie.

On étoit alors bien éloigné de prévoir que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit en 1756; que le roi de On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtême de l'Europe

Pruſſe, ligué avec l'Angleterre, devien-
1751. changeroit bientôt. droit l'ennemi de la France ; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & ſe ligueroient contre eux ; que l'Italie ſeroit en repos, tandis qu'on ſe maſſacreroit ailleurs ; que le ſort des armes confondroit les eſpérances les mieux fondées. Mais il n'en eſt pas moins vrai que, ſi le gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

Économie mal entendue. Le roi connoiſſoit le triſte état de ſes finances : pour y remédier, il penſoit à faire une réforme dans les troupes. Il conſulta le maréchal de Noailles, qui ſentoit parfaitement le beſoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que, dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme ſeroit dangereuſe. C'étoit aux vaines & ſtériles dépenſes de la cour qu'il falloit chercher du remède, & c'eſt à quoi l'on ne penſoit pas.

Lettre du maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

Il importoit extrêmement de reſſerrer les nœuds de l'union entre la France & l'Eſpagne. Outre les anciens griefs, la cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, ſe plaignant que le traité eût été conclu ſans lui en donner une connoiſſance ſuffiſante. Le jeune roi conſervoit des impreſſions déſavantageuſes, que lui avoit inſpirées, quand il étoit prince des Aſturies, la conduite de l'évêque de Rennes notre ambaſſadeur. Le marquis de Vaulgrenant, ſucceſſeur de ce miniſtre, quoique plus circonſpect & plus ſage, réuſſiſſoit peu faute d'activité ou de repréſentation. On deſiroit un ambaſſadeur plus capable de plaire aux Eſpagnols; qui fût homme titré, pour que la grandeſſe ne le tentât point; qui eût une femme en état de repréſenter avec nobleſſe; enfin, qui joignît aux talens tout l'extérieur, dont on a quelquefois beſoin pour ſe concilier le peu-

1752. La cour d'Eſpagne indiſpoſée contre la France.

Mémoire du maréchal de Noailles. Sept. 1752.

Le duc de Duras choiſi pour ambaſſadeur.

ple & les grands. C'eſt ce que le ma-
1752. réchal de Noailles expoſa dans un mémoire, ſans déſigner perſonne. Le choix tomba ſur le duc de Duras qu'il aimoit, dont il eſtimoit l'eſprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correſpondance ſuivie ſur les affaires.

Conſeils que lui donne le maréchal de Noailles.

Il lui donna, dans pluſieurs de ſes lettres, les conſeils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer ſon zèle; ſe borner les ſix premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractère de la nation en général, & celui des perſonnes en place; devenir flegmatique, s'il eſt poſſible, & *prendre une doſe d'opium, afin de ſe mettre à l'uniſſon de plus d'un grand* de la cour; ne point trop preſſer la lenteur eſpagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroient une ſorte de reproche aux manières du pays; ſe conduire dans les commencemens avec beaucoup de rete-

Lettre du 20 octobre 1752, &c.

nue, à l'égard d'un miniſtère défiant & ombrageux : voilà ce que le maréchal conſeilloit d'abord au nouvel ambaſſadeur. En effet, la commiſſion étant des plus épineuſes, le zèle ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonſpect. 1752.

Heureux début de l'ambaſſadeur.

Le duc de Duras arriva le 27 novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'eſpérer dans les conjonctures. Le roi Ferdinand aimoit l'auguſte maiſon de France, d'où il tiroit ſon origine : mais la reine portugaiſe, qui pouvoit tout, haïſſoit la France ; & un muſicien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti autrichien, la gouvernoit avec une ſorte d'empire. Le marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux miniſtres, étoient publiquement diviſés. Un jéſuite confeſſeur du roi, le P. Rabajo, avoit un extrême aſcendant, & il étoit auſſi difficile qu'eſſentiel de s'inſinuer dans ſon eſprit.

État de cette cour.

Lettres du duc de Duras au maréchal de Noailles.

1752. Mauvaiſe opinion qu'on y avoit de la France.

Les diſputes fatales du clergé & du parlement de Paris, faiſoient d'ailleurs en Eſpagne un effet terrible. Tantôt on repréſentoit la France comme le ſéjour de l'athéïſme; tantôt on diſoit que l'autorité royale étoit preſque entièrement perdue, & que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'ambaſſadeur avoue qu'il ne ſavoit que répondre à de pareilles attaques. Il évitoit de parler ſur ces matières épineuſes, ſur leſquelles en effet on ne pouvoit rien dire de ſatisfaiſant.

1753. L'ambaſſadeur fait du progrès.

Enfin, peu de mois après ſon arrivée, il croyoit pouvoir compter ſur les diſpoſitions favorables du roi d'Eſpagne, ſur celles du confeſſeur & du marquis de la Encenada; il eſpéroit gagner auſſi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François; il ne doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblît tous les jours. Les apparences étoient de bon augure;

mais dans les cours plus qu'ailleurs, il faut toujours ſe défier des apparences, ſur-tout lorſqu'une révolution ſoudaine dans le miniſtère peut déconcerter les meſures les mieux priſes. 1753.

Comme le duc inſiſtoit ſur l'importance de l'union entre les deux couronnes, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il ſuffiſoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité n'étoit point connu de l'ambaſſadeur : il en demanda la communication au marquis de Saint-Conteſt, miniſtre des affaires étrangères après la retraite de Puiſieulx. Ce miniſtre refuſa d'abord. Mais le maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des obſervations très-ſages qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis. On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau.

Il prouve que le traité de Fontaine- Il falloit

bleau, dont preſque tous les articles regardoient la guerre de ce tems-là, & dont l'exécution étoit devenue impoſſible par les circonſtances, eſt comme annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle; en ſorte que, ſi les deux couronnes doivent reſſerrer les nœuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande : les Anglois & les Hollandois ſeroient peut-être moins entreprenans, s'ils préſumoient moins de la modération & des ménagemens, avec leſquels on en uſe à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenſes par ce moyen, que de ſe laiſſer inſenſiblement réduire à la dure néceſſité d'en tirer ſatisfaction.

1753. une alliance plus ſolide.

Obſerv. ſommaires ſur le traité de Fontain.

« Un traité n'eſt ordinairement qu'une » union paſſagère, qui dure autant que » l'état où l'on étoit, ſoit de paix ou de » guerre, lorſqu'on l'a contracté; ou » qui ſe borne à quelque objet parti-

Traité pour un tems.

Ibid.

» culier, ſtipule la meſure des ſe- 1753.
» cours à ſe donner mutuellement dans
» les cas prévus, & détermine la ré-
» compenſe ou l'équivalent propor-
» tionné aux ſecours donnés par l'une
» des parties.

» Un pacte de famille unit les mai- Vrai pacte de famille.
» ſons régnantes, ainſi que leurs états.
» Il a naturellement deux objets, la
» conſervation des familles ſur le trône
» qu'elles occupent, & la conſervation *Ibid.*
» de leurs états dans leur intégrité. Ces
» ſtipulations doivent embraſſer tous les
» tems & toutes les circonſtances : la
» paix ni la guerre ne doit les altérer
» ni les changer. Les ſecours mutuels
» ne ſont ni déterminés ni bornés. Nul
» autre équivalent que la confiance d'un
» ſecours réciproque. L'amitié, la ſu-
» reté, la défenſe mutuelles, ſont les
» conditions eſſentielles de ce pacte.
» S'il n'engage point à intervenir dans Obligations mutuelles.
» toutes les guerres offenſives, il ne

» permet pas de rester simple spectateur. Dès qu'il résulte des événemens, que les succès & les suites de ces mêmes guerres affectent la sureté & la conservation des états de l'une des deux familles, il faut alors la secourir de toutes ses forces. Enfin, l'on se doit, dans toutes les occasions, le secours des bons offices, la communication des griefs que l'on peut avoir contre les autres puissances, & le concert des mesures pour repousser les injures qui peuvent donner atteinte à la paix, à la tranquillité, à la gloire & aux droits de l'une des deux familles, & de leurs états.

1753.

« Telle est l'idée que l'on se fait d'un véritable pacte de famille irrévocable, tel qu'on suppose qu'il devroit être entre la France & l'Espagne, & que l'on croit être de leur intérêt de contracter pour leur commun avantage ».

Ibid.

Le miniſtère de Verſailles deſiroit ardemment un traité de cette nature. Le duc de Duras entroit dans ſes vues avec zèle, & avec toute la dextérité poſſible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines; ſoit que la cour de Madrid conſervât encore trop de défiance, ſoit qu'elle craignît, comme Carvajal l'aſſura au nom du roi, que la concluſion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la ſoutenir.

1753. La cour de Madrid ne ſe prête point à ce qu'on deſiroit.

Depuis le commencement de l'ambaſſade, le duc ſuivoit une affaire dont le maréchal de Noailles étoit ſpécialement chargé, par attachement pour une princeſſe bien digne d'exciter ſon zèle. Il s'agiſſoit de réconcilier avec la cour d'Eſpagne l'infant D. Philippe & l'infante, fille chérie de Louis XV. L'un & l'autre avoient déplu, ou faute de certains ménagemens, ou faute d'une adminiſtration convenable à l'état de

Affaire de l'infant & de l'infante.

leurs affaires. On ſe plaignoit de ce
1753. qu'ils n'écrivoient ni au roi ni à la reine ; on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenſes, & on les laiſſoit dans de fâcheux embarras. Leur établiſſement à Parme étoit d'autant plus diſpendieux, qu'on y trouvoit moins de reſſources ; & qu'accoutumés à la magnificence des cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même néceſſaire pour ſoutenir l'éclat de leur naiſſance. Un petit état, mal adminiſtré juſqu'alors, ne pouvoit réellement ſuffire aux beſoins des ſouverains. Louis XV, libéral envers ſa fille, ſouhaitoit que le roi Ferdinand le fût envers ſon frère. Il offroit de partager avec l'Eſpagne les frais du ſubſide qu'on leur donneroit.

Leur établiſſement à Parme.

Difficultés pour leur obtenir des ſecours d'Eſpagne.

Cette affaire coûta des ſoins infinis au maréchal de Noailles & au duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'infant & de l'infante, recevoit d'eux

toutes les marques d'une ſincère amitié, y répondoit par des conſeils pleins de ſageſſe, qui produiſirent leur effet, en applaniſſant les voies de la conciliation. Le ſecond vint à bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-ſeulement du roi & de la reine d'Eſpagne, mais des miniſtres eſpagnols, oppoſoit aux arrangemens qu'on projetoit. Il ſe flatta de réuſſir bientôt ; il eſſuya néanmoins les dégoûts d'une lenteur déſolante. 1753.

Enfin, le marquis de Grimaldi eut commiſſion d'aller à Parme examiner les choſes, & ce ne fut qu'au mois d'avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une penſion de deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie à don Philippe, & une ſomme un peu plus forte pour payer ſes dettes. On fit eſpérer qu'il y auroit une augmentation dans la ſuite. De tels ſecours, quelque médiocres qu'ils paruſſent, 1754. Subſide qu'on leur accorde.

joints à ceux de la France, pouvoient
1754. vivifier l'état de Parme, ſi jamais l'adminiſtration étoit entre les mains d'un homme habile, déſintéreſſé, laborieux, attentif aux petits détails, & capable de vues ſupérieures. Le prince & la princeſſe jetoient déjà les yeux ſur un François attaché à leur ſervice, M. du Tillot, qui depuis s'eſt rendu célèbre dans cette adminiſtration; mais l'Eſpagne vouloit alors arranger le gouvernement.

Révolution à la cour d'Eſpagne.

La cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorſque l'ambaſſadeur de France ſembloit toucher au dénouement de ſa principale affaire. A force de patience & de ſoins, il avoit diſſipé les préventions de Carvajal : il étoit ſûr des ſentimens du confeſſeur; il comptoit déjà ſur le muſicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal; le duc d'Hueſcar, ennemi de la-Encénada, eſt chargé par *intérim* des affaires étrangères; on les
Wal. deſtine à Wall, ambaſſadeur en Angleterre,

terre, irlandois d'origine, né en France, mais ſecrettement favorable aux Anglois. 1754.
Ils avoient depuis long-tems pour ambaſſadeur en Eſpagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoiſſance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient ſouhaiter la ruine du marquis de la-Encénada : elle arriva comme un coup de foudre, ſans que le duc de Duras eût pu la prévoir. Keen.

On avoit gagné la reine, avide d'argent ; on perſuada au roi que ſon miniſtre le trahiſſoit ; on engagea ce prince naturellement foible à le faire arrêter le 20 juillet, à une heure après minuit. La-Encénada ne démentit point ſon courage, & tomba de la plus haute fortune ſans montrer aucune foibleſſe. Ses papiers furent ſaiſis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à ſa décharge. On trouva ſon teſtament fait en 1750, Diſgrace de la-Encénada.

dans lequel il prioit le roi de vouloir
1754. bien être ſon légataire univerſel. On y trouva une lettre toute récente du pape, qui lui offroit le chapeau de cardinal : le miniſtre s'étoit excuſé ſur ce qu'il vouloit le tenir du roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour leſquels il n'étoit pas né.

Déſordres que produit cet événement.

Cette révolution conſterna la cour & la ville. Le confeſſeur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été ſecrette; le dernier demanda même à ſe retirer « Tout » eſt en déſordre, écrivoit le duc de » Duras ; une conjuration n'auroit pas » produit plus de confuſion. Les grands » qui ne l'aimoient point, ne diſſimu- » lent pas leur douleur ; les militaires » s'expliquent librement, moins par » l'attachement qu'ils avoient pour leur » ancien miniſtre, que par les conſé- » quences qu'ils en tirent ; les gens ſages » & vrais Eſpagnols ſe déſeſpèrent ; les

Lettre à M. de St-Conteſt. 27 juillet.

» financiers disent hautement qu'ils ne
» fourniront pas un sou, & les marins 1754.
» se regardent comme perdus : certai-
» nement ils vont être abandonnés ».

La-Encénada avoit été peint, aux yeux du roi d'Espagne, comme un homme vendu à la France & au roi de Naples ; qui sacrifioit les intérêts de son maître à ces deux puissances ; qui n'avoit acquis que par ses concussions un immense mobilier ; qui ne travailloit point, & se livroit par paresse à des subalternes qu'il laissoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les adoucissemens qu'on mit à sa disgrace, que la haine & l'envie lui avoient supposé des crimes.

Le ministre n'étoit pas criminel.

Mais Huescar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ses principes. Déjà ils tâchoient d'inspirer au roi une entière neutralité : ils insinuoient que la France ne desiroit qu'une rupture avec l'Angleterre ; qu'entraînée par les sug-

On inspire au roi la neutralité.

1754. geſtions du roi de Pruſſe, elle ſe brouilleroit auſſi avec l'Allemagne; que l'Eſpagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant ſimple ſpectatrice de ces différends; qu'elle en deviendroit alors l'arbitre, & donneroit la loi à toute l'Europe. Un tel ſyſtême étoit auſſi faux que contraire à l'union deſirée.

Noailles ranime le courage de l'ambaſſadeur.

Dans ces circonſtances, le maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'ambaſſadeur, & pour l'aider de ſes conſeils. « Souvenez-

Lettres du 13 & du 22 août.

» vous, mon cher duc, lui dit-il, que » tout miniſtre dans une cour étran- » gère, quelque intime que cette cour » puiſſe être, doit être impartial pour » les miniſtres du pays où il ſe trouve... » Il ne faut jamais qu'un événement » puiſſe nous ébranler, & il n'en ar- » rive guère, qu'il ne s'offre en même- » tems de nouveaux moyens & de nou- » velles reſſources... Il eſt fâcheux d'avoir

» des difficultés à vaincre, il eſt glorieux
» de les ſurmonter; & il n'y a pas de 1754.
» philoſophie aſſez apathique pour ren-
» dre inſenſible au plaiſir de déconcerter
» ſes envieux.... Un miniſtre dans les Conſeil de prudence.
» pays étrangers ne peut être trop ré-
» ſervé ſur les pronoſtics; & il y a
» dans l'eſprit humain une ſemence
» de malice, qui engage à relever vo-
» lontiers les erreurs en ce genre. Je
» vous prie cependant de ne me point
» priver de vos conjectures. On peut
» & l'on doit répandre avec liberté &
» confiance toutes ſes idées, même ſes
» rêves, dans le ſein de ſon ami. Mais
» vous devez apporter beaucoup de cir-
» conſpection, lorſque vous parlerez
» des événemens du futur contingent,
» dans les dépêches deſtinées à être lues
» dans le conſeil du roi ».

En même-tems le maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au roi d'Eſpagne, pour Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

1754. le détromper des fauſſes préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entrepriſes violentes en Amérique & dans les Indes orientales, oſoient aſſurer qu'ils ne reſpiroient que la paix, & accuſoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruſe politique étoit appuyée par Wall, ſoit qu'il fût de bonne-foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit ſa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, ſi le gouvernement avoit eu autant de nerf pour ſoutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les démentoit.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne ceſſoit réellement de calmer par tous les moyens poſſibles la fermentation de l'Europe. Les cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu ſoulever l'empire ſous de vains

Mémoire du maréchal de Noailles. 1er octobre.

prétextes, contre les rois de Pruſſe & de Suède, il avoit diſſipé cet orage. Il avoit enſuite promis de concourir à l'élection de l'archiduc Joſeph pour roi des Romains, pourvu qu'elle ſe fît conformément aux lois de l'empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces puiſſances tous les différends qui tendoient à une rupture. 1754.

Commiſſaires pour terminer les différends à l'amiable.

Les conteſtations avec l'Angleterre au ſujet de l'Amérique ſeptentrionale, & ſpécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuſe voulût ſe prêter à un accommodement. Des commiſſaires furent nommés de part & d'autre, & s'aſſemblèrent en ſeptembre 1750. Les Anglois avancèrent des prétentions exorbitantes; on y oppoſa un mémoire fondé ſur des preuves certaines. Ils demandèrent qu'on en ſuſpendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mou- *Ibid.*

vemens contraires à la paix. On y consentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur ; & au commencement de 1753, ils manifestèrent assez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Jusqu'alors ils avoient traité en langue françoise : c'étoit l'usage de l'Angleterre, même en traitant avec d'autres cours. Tout-à-coup ils refusèrent de donner leurs mémoires en françois. On leur représenta en vain que la France ne prétendoit, par cet usage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrèrent dans leur refus, & dès-lors cessa tout le travail des commissaires.

1754. Chicane des Anglois, qui rompt les conférences.

Ibid.

Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, construisoient des forts sur le territoire de la France, travailloient à débaucher les sauvages nos alliés, formoient des établissemens sur la rivière

Leurs entreprises.

de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos poſſeſſions. On eſſuya même de leur part quelques hoſtilités mêlées de perfidie; & ils ne ſe montroient guère plus modérés ſur les côtes d'Afrique ni dans les Indes. 1754.

Noailles, en expoſant ces faits, découvre le danger qui menace les colonies eſpagnoles ainſi que les nôtres. Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer ſouverainement en Europe par les richeſſes, il met dans le plus grand jour la néceſſité de ſe réunir contre ſes dangereuſes entrepriſes. Néceſſité de s'y oppoſer. *Ibid.*

« Telle eſt, dit-il, la célèbre balan- » ce du pouvoir, le fameux équilibre » de puiſſance, que les Anglois font » tant valoir & dont on parle depuis » ſi long-tems. Comme les deux ſeules puiſſances qui peuvent y oppoſer » des obſtacles efficaces, ſont la France Ils veulent déſunir la France & l'Eſpagne.

1754. » & l'Eſpagne, ce n'eſt qu'en les dé-
» ſuniſſant qu'on peut parvenir à l'exé-
» cution de ces grands deſſeins; &
» c'eſt-là le vrai motif des ſoins infati-
» gables, que la cour d'Angleterre em-
» ploie pour rompre les liens de leur
» union, cimentée tant de fois par le
» ſang des ſujets des deux monarchies.
Motifs qui doivent reſſerrer leur union. » Mais ces efforts, & la ſource dont
» ils viennent, ne peuvent être pour
» elles qu'un avertiſſement de les reſ-
» ſerrer chaque jour davantage. En ef-
» fet quelles ſont les cours qui veulent
» les diviſer? celles même qui ont
» entrepris de ravir à main armée le
» trône d'Eſpagne & celui des Indes
» à Philippe V, père de ſa majeſté
» Catholique, & qui ont été de tout
» tems les rivales & les ennemies irré-
» conciliables des diverſes branches de
» la maiſon de France. Quelle eſt la
» puiſſance qu'ils veulent rendre ſuſ-
» pecte au roi Catholique? celle même

» qui a acquis pas ſes travaux, ſes
» tréſors, & le ſang de ſes ſujets, 1754.
» ce trône d'Eſpagne au roi Philippe V
» & à ſa poſtérité. Quel eſt le prince
» dont ils veulent rompre l'union avec
» le roi d'Eſpagne? c'eſt celui qui lui
» eſt attaché par le triple nœud du
» ſang, de l'eſtime & de l'amitié; qui
» n'a d'autre ambition que de mainte-
» nir la tranquillité générale; & à qui
» la gloire & les intérêts de l'Eſpa-
» gne ſont auſſi chers que les ſiens
» propres? Quel eſt le monarque enfin
» à qui ces cours en veulent impo-
» ſer? un roi dont la probité fait le
» caractère diſtinctif, un roi qui a pris
» la juſtice pour appui de ſon régne,
» & dont la tendre amitié eſt égale à
» celle de S. M. pour lui.... Il ne reſte
» de défenſeurs à l'Europe que le roi
» & le roi d'Eſpagne; & c'eſt dans leur
» union & & leur prévoyance que réſi-

» de le ſalut de leur empire & celui
1754. » de l'Europe entière ».

Louis appuie les raiſons du maréchal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le maréchal de Noailles lui avoit donné le projet, approuvé des autres miniſtres.

Lettre de Louis XV au roi d'Eſpag 1er octobre.

« J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'aſ-
» ſurent des ſentimens de votre ma-
» jeſté, pour penſer que j'aie beſoin de
» lui développer les miens. Cependant
» pour arrêter les ſuites que pourroient
» avoir, dans votre cour, les pratiques
» & manœuvres ſourdes de gens ou
» prévenus, ou mal intentionnés, en
» y répandant de ſemblables propos,
» je me ſuis déterminé à faire dreſ-
» ſer un mémoire que j'ordonne au duc
» de Duras de remettre à V. M. Je la
» prie de vouloir bien le lire. Elle y
» verra la patience ſans meſure que j'ob-
» ſerve depuis quatre ans, par rapport
» aux injuſtes procédés de l'Angle-
» terre ».

A cette lettre, le roi Ferdinand répondit par toutes les assurances d'une sincère amitié, insistant néanmoins sur le besoin de la paix, & se montrant bien résolu de la maintenir. Sa réponse étoit accompagnée d'un mémoire, où l'on disoit : « Sa majesté Catholique » comprend l'importance de la bonne » harmonie des deux couronnes, & des » branches de la maison de Bourbon. » Mais ayant toujours devant les yeux » la jalousie avec laquelle les autres » puissances l'ont considérée & la re- » gardent encore, en même-tems que » par inclination & par convenance » elle desire & tâche de la cimenter, » elle croit que pour le bien commun, » & pour que les autres puissances » la respectent, sans craindre qu'elle » produise une conspiration ouverte, » il est de l'intérêt des deux monar- » ques de ne pas faire trop d'éclat. » La tranquillité générale dont l'Eu-

1754. La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs.

Lettre & mémoire du 27 novemb.

» ope jouit, l'application avec laquelle
1754. » ſes princes tâchent d'en retirer le
» bénéfice, perſuadent qu'aucun d'eux
» ne ſe portera facilement à la trou-
» bler dans le cas préſent, . . . & qu'au
» contraire chacun tâchera, avec ſes al-
» liés, d'appaiſer l'ardeur des eſprits
» pour éteindre cette étincelle de diſ-
» corde, &c. »

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut préſumer, ou il trompoit le roi d'Eſpagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en quelque ſorte. Ils n'ignoroient pas leurs avantages ſur la France; affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par le peu de concert du miniſtère. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient ſur leur crédit; ils eſpéroient qu'en détruiſant notre commerce, ils

augmenteroient infiniment leurs reſſources. La nation échauffée entraînoit la cour : des miniſtres pacifiques n'auroient pu réſiſter à ce torrent. 1754.

Louis XV ayant demandé au conſeil, que chacun donnât par écrit ſon ſentiment ſur la ſituation des affaires, le maréchal de Noailles écrivit encore un mémoire, où le ſyſtême politique des Anglois étoit développé. 1755. Noailles développe leur ſyſtême d'ambition.

« Quelque chimérique, dit-il, que » ſoit le projet de la monarchie uni- » verſelle, celui d'une influence uni- » verſelle par le moyen des richeſſes » ceſſeroit d'être une chimère, ſi une » nation parvenoit à ſe rendre ſeule » maîtreſſe du commerce de l'Amé- » rique. La partie du nord, occupée » par les François & par les Anglois, » en eſt la partie la plus peuplée, la » plus forte en hommes, & peut-être » la ſeule ſuſceptible de l'être à un » certain point, par la nature du cli- Mém. du 15 février. Avantages de l'Amérique ſeptentrionale.

1755. » mat ; en ſorte que le vrai moyen
» de parvenir à ſe rendre maître de
» l'Amérique entière, ſeroit de s'em-
« parer de l'Amérique ſeptentrionale :
» c'eſt dans cette vue que les Anglois
» n'omettent aucun moyen d'en chaſ-
» ſer les François. Plus l'Angleterre
» eſt épuiſée par ſes dettes, plus elle
» pourſuit avec ardeur & avec conſ-
» tance l'exécution d'un projet, qui
» mettroit des richeſſes immenſes en
» ſa diſpoſition, & qui lui fourniroit
» des reſſources qu'elle ne pourroit
» peut-être ſe procurer d'aucune au-
Néceſſité de la défendre. » tre manière.... La deſtinée des états,
» ſire, eſt dans les mains de dieu.
» Ce qui dépend des hommes eſt de
» ſe conduire avec ſageſſe, juſtice &
» prudence, de veiller ſurtout à la
» conſervation de leur honneur & de
» leur réputation ; & il ſeroit moins
» honteux pour la France d'abandon-
» ner l'Amérique aux Anglois, après

» une guerre malheureuſe, que de la
» leur laiſſer envahir en pleine paix, 1755.
» ſans tenter de la défendre . . . . . »

« Enfin, ſire, on ne doit rien omet- Joindre la modération & la fermeté.
» tre tant pour prévenir la guerre, s'il
» eſt poſſible, que pour la faire avec
» ſuccès, ſi l'on s'y trouve forcé par la
» conduite & par les meſures de l'An-
» gleterre. On ne peut uſer de trop de
» modération ni de trop juſtice, pour ôter
» tout prétexte aux imputations dont
» elle cherche à noircir la France; on ne
» peut avoir trop de ſoins ni de vigilan-
» ce, pour détruire dans toutes les cours
» les impreſſions défavorables, que ſes
» émiſſaires ne ceſſent d'y répandre;
» on ne peut enfin ſe conduire avec
» trop de fermeté, puiſqu'on a recon-
» nu par expérience, que tous les
» ménagemens qu'on a eus pour
» l'Angleterre, n'ont ſervi juſqu'ici
» qu'à l'encourager à en manquer
» de nouveau pour la France ».

1755. Avis du maréchal.

L'avis du maréchal étoit de faire paſſer des troupes dans les colonies, & d'aſſembler un corps conſidérable ſur la Meuſe, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit ſeule contenir les Anglois, & en impoſer à leur roi par le danger qui menaceroit ſon électorat de Hanover. On devoit, ſelon lui, montrer une ferme réſolution de repouſſer la force par la force, mais auſſi de préférer les voies de conciliation à celles des armes.

L'Angleterre devoit ſe repentir un jour de ſon ambition.

Ses réflexions ſur les projets de l'Angleterre, ſes craintes pour les colonies françoiſes, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pouvoit aſſurer dès-lors, que ſi l'Angleterre parvenoit au but de ſon ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une exceſſive grandeur affoiblit toujours les reſſorts d'un gouvernement: ou la corruption le dégrade, ou la diſcorde le déchire; & les peuplesambitieux

vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir. 1755.

Cependant il étoit affreux que, pour des diſputes ſur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ſes ravages, & que l'honneur de la France inſultée exigeât que l'on courût les riſques de cet incendie. Il étoit ſur tout malheureux que les conſeils de Noailles, depuis la paix, euſſent été inutiles; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne puſſent déſormais ſuppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le maréchal écrivoit à l'ambaſſadeur devoit inſpirer beaucoup d'inquiétude. Sujets de douleur pour la France.

» Nous donnons le ſpectacle des » préparatifs d'une guerre, dont le ſuc- » cès ne ſeroit pas douteux, ſi nous » ne nous étions pas négligés ſur no- Négligence fatale du miniſtère. Le maréchal de Noailles au duc de Duras. 24 avril.

» tre marine, & que nous fuſſions en
1755. » état aujourd'hui de mettre une qua-
» rantaine de vaiſſeaux en mer. Mais
» nous n'avons point penſé à aug-
» menter nos forces, ni à prendre
» les meſures néceſſaires pour combat-
» tre nos ennemis à armes égales. J'i-
» gnore même ſi l'on a un projet fixe
» & bien médité. On ne penſe à rien ;
» on déſaprouve même ceux qui ſe
» donnent la peine de penſer à quelque
» choſe. Former des plans, en combiner
» les différentes parties, en prévoir les
» inconvéniens, en aſſurer l'exécution,
» cela s'appelle ici avoir l'eſprit ſyſ-
» témátique ; & nos politiques ne
» connoiſſent point de plus grand ou-
» trage, que celui d'en être ſoup-
» çonnés ».

On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire.

» On auroit pu, comme je le pro-
» poſai en 1749, faire défiler ſucceſ-
» ſivement, ſans éclat & ſans bruit,

» des troupes dans le Canada, qui y » ſeroient entrées ſans courir aucun » riſque, & qui y auroient contenu » les Anglois dans les bornes de leurs » poſſeſſions; au lieu que nous ne » ſaurions être aujourd'hui bien raſſu- » rés ſur le ſort de celles que nous » y envoyons. Les François que nous » y avons déjà, ſont exercés dans le » métier de la guerre : les Anglois au » contraire n'y ſont que de ſimples » cultivateurs. Nous n'avons pas ſu pro- » fiter, quand il en étoit tems, de » nos avantages; & je ne connois point » ceux que nous pouvons nous pro- » mettre, dans l'état où ſe trouvent les » choſes par notre inaction & notre » indolence ».

1755.

« L'Eſpagne eſt trop intéreſſée à ſe » joindre à nous, ſi la guerre a lieu, » pour ne pas prendre ce parti. Mais » les épreuves que nous avons faites, » ne permettent plus de réunir les deux

Difficulté d'agir avec les Eſpagnols.

1755. » nations ſous le même commande-
» ment. Chacune veut s'attribuer l'hon-
» neur du triomphe dans les victoires,
» & rejeter dans les défaites récipro-
» quement l'une ſur l'autre la cauſe des
» diſgraces : d'où il ne réſulte que des
» jalouſies & des aigreurs toujours fa-
» vorables aux ennemis. Il faut que
» les François & les Eſpagnols agiſſent
» ſéparément, à moins que des be-
» ſoins preſſans n'exigent un redouble-
» ment de ſecours, qu'une nation ne
» pourroit ſe procurer ſans recourir
» à l'autre ».

Wall détermine le roi d'Eſpagne à la neutralité

Le duc de Duras, encore plus que le maréchal de Noailles, ſe flattoit toujours que l'attachement du roi d'Eſpagne pour ſa maiſon, que l'intérêt de ſa couronne, lui feroit prendre un parti ſi convenable. Mais la cour de Londres, ſans doute mieux inſtruite, comptoit ſur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foi-

bleſſe de la France. Elle fit enfin ſa déclaration de guerre en attaquant les vaiſſeaux François. Wall perſuada au roi que c'étoit une inſulte particulière, ſuſceptible d'accommodement; une étincelle qui pouvoit embraſer l'Europe, ſi l'Eſpagne n'uſoit de la plus grande circonſpection; qu'on ſeroit toujours à tems de ſe déclarer, en cas que la guerre devînt ſérieuſe; qu'on la rendroit générale par une démarche précipitée; & qu'alors on deviendroit reſponſable, devant dieu, des calamités qu'elle entraîneroit ſur l'Europe. Frappé de ces raiſons ou de ces prétextes, le monarque ſcrupuleux & pacifique fit aſſez entendre, même par des réponſes ambigues de ſon miniſtre, qu'il ſe borneroit à une entière neutralité.

1755.

Le duc de Duras au maréchal de Noailles. 6 août.

Déjà le duc de Duras finiſſoit ſes trois ans d'ambaſſade. Un homme de ſon rang ne pouvoit plus, dans de pa-

Le duc de Duras finit ſon ambaſſade.

reilles conjonctures, reſter en butte
1755. aux préventions du miniſtère eſpagnol. Il demanda ſon rappel, comme on le deſiroit; & Louis XV lui donna ſur le champ des preuves de ſatisfaction, récompenſes de ſon zèle & de ſes travaux. La mort de Carvajal, & la diſgrace de la-Encénada, furent pour lui un de ces événemens malheureux, qui renverſent ſubitement dans les cours les projets les mieux conçus & les plus juſtes eſpérances.

Conſeils du maréch. de Noailles au roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du régne, dans une ſituation auſſi périlleuſe. On avoit négligé les conſeils du maréchal de Noailles, on devoit s'en repentir. Animé du même zèle qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieilleſſe, il travailla encore en miniſtre également éclairé & laborieux.

Mémoire du 20 juillet.

Dans un premier mémoire, il indique au roi ce que les conjonctures exigent de

de plus preſſant, ſoit pour la ſureté du royaume & des colonies, ſoit pour la défenſe du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois. » Rétablir votre autorité au-dedans, lui » dit-il, & toujours dans la vue de » n'en faire uſage que ſelon votre » équité naturelle, c'eſt un préalable » ſans lequel vous ne pouvez ni vous » défendre contre vos ennemis ni les » attaquer ».

1755.

Si l'on doit agir par mer ou par terre.

Dans un ſecond mémoire, il traite une queſtion qui embarraſſoit & diviſoit le conſeil, ſavoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-bas, plutôt que de la faire ſeulement aux Anglois par mer, étant, hors d'état de ſe défendre contre eux. Le roi avoit ordonné aux miniſtres de diſcuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-bas, ſuppoſé qu'elle fût

Mém. du 21 juillet.

poſſible comme on le diſoit ; conquête qui pourroit ſe juſtifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les puiſſances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il obſerve que c'eſt le moyen de s'attirer une guerre générale ; que cette guerre paroîtra vraiſemblablement très-injuſte. Si elle eſt malheureuſe, que n'aura-t-on pas à craindre ? Si elle ſe ſoutient ſur terre avec une eſpèce d'égalité, la France, *qui dépenſe toujours le double de ſes ennemis*, épuiſée d'hommes & d'argent, ſera peut-être encore heureuſe de faire à l'Angleterre de grands ſacrifices, pour acheter une paix capable de lui enlever ſa conſidération, en rehauſſant celle des Anglois. Dans la dernière guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en eſt-il cependant réſulté ? quoique le roi rendît généreuſement ſes conquêtes, ſes ennemis n'ont ſigné qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle.

1755. Inconvéniens d'une entrepriſe ſur les Pays-bas.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale : » Voilà, sire, » continue le maréchal, un tableau » fort effrayant. Il est peut-être trop » chargé, & peut-être aussi ne con- » tient-il rien qui ne soit dans l'ordre » des choses très-possibles ». 1755.

» S'il falloit absolument se fixer à une » résolution, mon opinion seroit de » porter tous ses efforts à se défendre » contre l'Angleterre. Si on partage ses » vues, & qu'on les tourne du côté de » la guerre de terre, celle-ci absorbe- » ra tout : le dénouement en sera » de laisser les Anglois plus puissans » qu'ils n'auront jamais été, & par » conséquent les maîtres du sort de la » France en particulier, & de l'Euro- » pe en général. Ce n'est que dans une » guerre maritime, & au milieu même » des disgraces que V. M. peut espérer » de former sa marine, & de lui redon- » ner cette ame & cette vie qu'elle

Noailles préfère une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse.

» a eue pendant un tems, ſous le régne
1755. » du feu roi, qu'elle a perdue par des
» circonſtances & des événemens ſin-
» guliers, par une politique mal en-
» tendue, mais peut-être forcée, vu la
» ſituation où ſe trouvèrent l'Eſpagne
» & la France par le teſtament de Char-
» les II après la mort de ce prince ».

Sa politique juſtifiée par l'événement.

Qu'on réfléchiſſe aux événemens d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a eſſuyé ſur terre autant de malheurs que ſur mer; & l'on jugera ſi le conſeil du maréchal de Noailles étoit fondé en raiſon. C'eſt lui qui propoſa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieuſement contre les Anglois en 1756; mais il connoiſſoit trop bien les vices du gouvernement, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la ſuite.

Son zèle à repréſenter

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au roi une lettre pleine de

force & de vérité, ſur les déſordres publics dont l'influence devenoit chaque jour plus dangereuſe. Les morceaux que j'en vais tranſcrire, apprendront du moins que la cour poſſédoit encore un vrai citoyen. les déſordres.

« J'ai vu, ſire, une partie des tems » heureux du régne du feu roi; j'en » ai vu les revers & les malheurs; j'ai » vu le feu roi dans l'amertume & la » douleur, ſon conſeil dans le découragement, & ſes peuples dans la déſolation : mais je n'ai point vu des » tems auſſi critiques, & qui annoncent des ſuites plus fâcheuſes que » les circonſtances où nous ſommes. » J'avoue à V. M. que je me ſens intérieurement agité & tourmenté par » les mouvemens ſecrets de ma conſcience & de mon honneur, pour » développer à mon roi les ſentimens » les plus intimes de mon ame : je Sa conſcience l'oblige de parler. Lettre au roi du 6 mai.

» craindrois même ſur la fin de mes » jours, qui ne peuvent déſormais être » bien longs, de me voir livré aux » plus cuiſans remords, ſi je diſſimu- » lois à V. M. ce que je ſais, ce que » je vois, ce que j'entends de ce qui » peut intéreſſer le bien de ſon état » & ſa gloire perſonnelle. . . . »

Diſcrédit du gouvernement.

» Tant qu'un gouvernement, ſire, » conſerve ſon crédit & ſon autorité, » il y a des remèdes à tout. Mais » lorſque les ſentimens & les princi- » pes qui entretiennent dans les ſujets » l'eſprit d'obéiſſance, de ſoumiſſion, » & l'amour de leur prince & de leur » patrie, viennent à ſe pervertir & » s'anéantiſſent; alors malgré un cal- » me apparent, & qui n'eſt pas tel » aujourd'hui, le danger eſt plus grand » qu'on ne penſe, & ſans qu'on s'en ap- » perçoive, un état penche vers ſa » ruine ».

Diviſions

« L'inclination naturelle des Fran-

» çois eſt d'aimer leur prince. Tous
» ceux qui ont l'honneur de vous appro-
» cher, ſire, ſe livrent aux impreſſions
» que font ſur eux votre bonté &
» votre affabilité. Les peuples ſuppo-
» ſent volontiers que les maux qu'ils reſ-
» ſentent ſont ignorés; que s'ils étoient
» connus, on y remédieroit : cette idée
» les conſole, & entretient quelque
» tems leur amour pour le ſouverain.
» Mais ces ſentimens s'altèrent bien-
» tôt, lorſque les diviſions dans le
» gouvernement & à la cour ſont pu-
» bliques, que le dernier bourgeois
» de Paris en eſt informé, qu'il n'y a
» pas d'étranger qui n'en ſoit inſtruit,
» que les maux qui en ſont une ſuite
» néceſſaire ſe font ſentir au-dedans
» & au-dehors : on ne peut plus ſup-
» poſer alors que le maître, témoin
» de tout ce qui ſe paſſe à la cour,
» ne les ſache; & l'idée qu'il les
» tolère, détruit, ſire, l'opinion que

intérieures, qu'un roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

» les étrangers doivent avoir de V. M.
» & aliènent les esprits de vos pro-
» pres sujets ».

Désordre général.

« Le trouble & la confusion régnent
» dans tous les ordres de l'état, la
» licence est extrême; on ne connoît
» plus de régles, de bienséances ni
» de subordination; chacun vise à l'in-
» dépendance; on ne voit que mécon-
» tentement, & on n'entend que mur-
» mures; la fermentation des têtes est
» portée au dernier degré; toute ému-
» lation est éteinte; toutes les connois-
» sances utiles s'anéantissent; & les
» hommes capables de servir l'état
» deviennent si rares, qu'à peine on
» en nomme encore quelques-uns ».

Ruine des principes.

« On ne compte plus sur d'autres
» moyens pour parvenir que ceux de
» l'intrigue, de la cabale, de la faveur &
» de la protection; l'amour de la patrie
» & du nom françois est devenu un ri-
» dicule; il s'est introduit une fausse

» philoſophie qui conduit à la molleſſe,
» au luxe & à l'indolence; on n'envi-
» ſage qu'avec indifférence les trou-
» bles qui peuvent agiter l'état, & ſi
» l'on daigne en parler, ce n'eſt que
» pour fronder le gouvernement.....
» C'eſt à ce renverſement de tous prin-
» cipes, qu'on doit attribuer la diviſion
» qui ſépare ſi ſcandaleuſement le cler-
» gé & les magiſtrats. Les choſes ſont
» arrivées à un tel point; qu'il eſt d'une
» néceſſité abſolue d'y apporter les plus
» prompts remèdes. On a oſé dire dans
» votre conſeil que cela étoit impoſſi-
» ble; mais rien, ſire, ne vous ſera
» impoſſible lorſque vous le voudrez
» bien, & que vous le voudrez efficace-
» cement ».

Querelles du clergé & de la magiſtrature.

(Les particularités qui ſuivent, quoique très-connues dans le tems, me paroiſſent de nature à ne pouvoir être publiées).

Découragement des bons citoyens.

« M'eſt-il permis, ſire, d'en faire » l'aveu à V. M.... ? Les circonſtan- » ces actuelles ſont ſi capables de flé- » trir le cœur, que tout homme ver- » tueux eſt tenté de ſe concentrer en » lui-même. Mon âge & l'ancienneté » de mes ſervices ſuffiroient ſeuls pour » me faire deſirer la retraite, ſi » mon zèle & mon attachement pour » la perſonne ſacrée de V. M. ne me » retenoient auprès d'elle ».

Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage.

« Pardonnez-moi, ſire, d'avoir oſé » entrer dans un auſſi triſte détail avec » V M. Mais je la ſupplie de conſidérer » que c'eſt le dernier effort du courage, » & l'effet de la juſte confiance que » l'on doit avoir dans la probité de » ſon maître, dans ſa droiture & dans » ſon amour pour la vérité, que d'oſer » lui annoncer que ſon gouvernement » s'affoiblit, que ſon autorité ſe perd, » que les liens qui lui attachent ſes » peuples, ſe rompent journellement,

» & que l'opinion des étrangers s'altère.

« Il y a peu de perſonnes dans votre » cour, ſire, qui ne préférent à une pa- » reille démarche un ſilence prudent, je » l'avoue, mais qui n'en eſt pas moins » criminel. Et quelles en ſeroient les » funeſtes ſuites ? des malheurs aux- » quels il devient impoſſible de re- » médier, & qui font alors connoî- » tre aux rois, mais trop tard, qu'ils » n'ont point eu de véritable ſerviteur » qui les aimât pour eux-mêmes, & » qu'ils n'ont eu que des courtiſans, » des flatteurs, des miniſtres foibles, » intéreſſés & peut-être infidèles ».

Silence criminel.

Trop de cabales & d'illuſions environnoient le trône, pour que ces remontrances fuſſent efficaces. La mort du marquis de Saint-Conteſt, en 1754, occaſionna des mutations dans les départemens, ſans que les affaires changeaſſent en mieux. La guerre

Inutilité des bons conſeils.

s'alluma : tout devoit faire trembler pour l'avenir.

Le maréch. de Noailles demande sa retraite.

Le maréchal de Noailles, dont le zèle ne s'étoit jamais découragé, sentit enfin que l'âge & les circonstances l'obligeoient à se retirer du conseil.

Il écrivit au roi, le 28 mars 1756, cette lettre attendrissante :

« SIRE,

Ses raisons exposées avec éloquence.

» Après avoir vieilli au service de » V. M. & à celui du feu roi votre » auguste bisaïeul, je crains de suc» comber bientôt sous le poids des an» nées & des infirmités. Peut-être n'au» rai-je plus dans peu la force de sen» tir mon état, moins encore le cou» rage d'en faire le triste aveu, & de » prendre en conséquence le parti le » plus convenable.

» Depuis long-tems, sire, je me sens » combattre par deux sentimens oppo» sés. A ne consulter que les mouve-

» mens de mon cœur, ainſi que le
» zèle & l'attachement que j'ai voués
» à V. M. dès l'inſtant de ſa naiſſance,
» tout me porteroit à ne m'éloigner
» jamais de ſa perſonne.

» Mais la raiſon & les plus ſérieu-
» ſes réflexions me font ſentir que l'heu-
» re de la retraite eſt enfin arrivée. Mes
» forces ne répondent plus à mon zèle.
» V. M. eſt témoin elle-même d'une
» ſurdité qui augmente chaque jour;
» ma vue s'affoiblit : j'ai beaucoup de
» peine à écrire, & même à lire.
» Mes jambes fléchiſſent & ne ſup-
» portent qu'avec peine le poids de
» mon corps. Ce qu'il y a de plus eſ-
» ſentiel, c'eſt que les facultés de l'eſ-
» prit dépériſſent avec celles du corps.
» Ma mémoire ſe perd : j'ai ſouvent
» peine à rappeler les noms propres les
» plus ordinaires : je n'ai plus l'eſprit
» auſſi préſent : les idées ſont lentes à
» s'offrir & plus difficiles à ſe mûrir

» & à ſe combiner. En un mot, ſire, » je ſens tous les avant-coureurs de la » décrépitude, qui m'annonçent que je » ne dois plus m'occuper que du der- » nier avenir & du ſoin de m'y pré- » parer.

» Voilà, ſire, dans la plus exacte » vérité l'état où je me trouve. Je » tremble de végéter au milieu de vo- » tre cour, d'y faire un perſonnage » indécent, d'y devenir à charge; & » je n'enviſage rien de plus humiliant » que de ſe ſurvivre à ſoi-même, & de » ternir ainſi la fin d'une longue car- » rière.

» Tous ces motifs m'engagent, ſire, » à ſupplier V. M. de me permettre » de paſſer dans la retraite & le repos » les reſtes d'une vie, qui a été uni- » quement conſacrée à ſon ſervice & à » celui de ſon état.

« J'oſe cependant, ſire, demander » à V. M. de me conſerver mon appar-

» tement, afin que j'aie la conſolation
» de pouvoir pluſieurs fois dans l'année
» lui préſenter mes hommages, &
» qu'elle daigne permettre au plus vieux
» de ſes ſerviteurs d'approcher de ſa
» perſonne, & de compter au nombre
» de ſes jours heureux ceux auxquels il
» aura la ſatisfaction de voir un maître,
» qu'il a toujours également chéri &
» reſpecté.

» Du fond de ma retraite, je ne
» ceſſerai, ſire, d'offrir mes vœux pour
» la gloire, le bonheur & la tranquillité
» de V. M.

» Conſervez-moi, ſire, vos précieuſes
» bontés. Ne doutez jamais de ma par-
» faite reconnoiſſance de celles dont je
» vous ſuis redevable, ainſi que de
» toutes les graces que j'ai reçues de
» V. M. Je la conjure de rendre juſtice
» à l'attachement ſincère, au zèle ardent
» que j'ai toujours pour ſon ſervice,
» que l'âge ne peut éteindre ni amortir,

» & qui ſera toujours profondément
» gravé au fond de mon cœur juſqu'à
» mon dernier ſoupir ».

Réponſe de la main du roi.

Le roi approuve ſa démarche.

« Mon couſin. Quelque peine que
» je reſſente d'être privé des conſeils,
» & des marques d'un attachement qui
» m'étoit auſſi agréable qu'utile, je ne
» puis qu'applaudir au parti que votre
» ſageſſe vous fait prendre, & je vous
» accorde la permiſſion que vous me
» demandez de vous retirer. Je vous
» accorde auſſi celle de garder votre
» appartement ici, & deſire que vous
» en faſſiez uſage long-tems, & que
» vous jouiſſiez encore bien du tems de
» la juſtice que je rends à vos anciens
» ſervices, & à votre attachement à ma
» perſonne depuis le jour de ma naiſ-
» ſance; mes bontés & ma bienveil-
» lance en ſeront toujours le prix. Sur
» ce, je prie dieu, &c. A Verſailles,
» le 13 avril 1756 ».

C'étoit le tems où les paſſions prenoient le plus d'empire à la cour. Noailles y devoit paroître déplacé; mais Louis XV conſerva pour lui les ſentimens qu'il méritoit.

A la fin de l'année 1758, le maréchal le pria de faire paſſer la charge de capitaine des gardes au duc d'Ayen ſon fils, & d'en accorder la ſurvivance à ſon petit-fils le comte (aujourd'hui duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs ſon âge de 80 ans, & les ſervices rendus dans cette charge par quatre générations conſécutives de ſa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute : « Je ne tomberai pas, ſire, » dans l'inconvénient & le ridicule des » pères & grands-pères, en vous exal- » tant le mérite & les talens du comte » d'Ayen. Je me bornerai à dire ſim- » plement à V. M. que juſques à pré- » ſent nous n'avons reconnu en lui » que des diſpoſitions, qui peuvent

Le maréch. demande une ſurvivance pour ſon petit-fils.

Lettre au roi. 23 décemb.

» nous annoncer de quoi faire un très-
» bon ſujet. Il eſt capable d'application ;
» on a été content de lui aux camps de
» paix, où il a été avec ſon régiment.
» Il a depuis fait deux campagnes,
» pendant leſquelles, je ne craindrai
» pas de le dire, perſonne n'a mon-
» tré plus de volonté ni plus d'ardeur
» pour le métier de la guerre. J'eſpère,
» ſire, avec confiance, que V. M. ne
» fera pas moins éprouver de bontés à
» ma race, que le feu roi en a fait
» éprouver à mes ancêtres. Mon père
» n'avoit qu'environ douze ans, lorſque
» Louis XIV lui donna la ſurvivance
» de mon grand-père ».

Réponſe remarquable de Louis XV.

Le roi connoiſſoit l'abus des ſurvivances : il avoit réſolu de le réformer, réſolution qui fut peu ſolide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponſe mérite d'être conſervée ; la négligence même

du ſtyle y ſemble peindre ſon caractère.

« Mon couſin. Vous ſavez la répu-
» gnance que j'ai d'accorder des ſurvi-
» vances, votre fils ſur-tout étant plus
» jeune que moi, & par conſéquent
» devant durer plus long-tems. Cepen-
» dant les ſervices de votre famille de-
» puis plus d'un ſiècle, les vôtres rendus
» à mes pères & à moi, ainſi que votre
» attachement à ma perſonne, me dé-
» terminent à vous accorder la grace
» ſingulière & dernière que vous me
» demandez. Heureuſement le ſujet eſt
» dans ſa vingtième année, (car vous
» ſavez qu'à mon âge les enfans ne
» nous vont plus) & qu'il promet; &
» malgré vos quatre-vingts ans accom-
» plis, je me flatte que vous lui appren-
» drez encore du tems à me bien ſervir
» & fidèlement. Vous ſavez qu'à cha-
» que mutation je diminue les brevets
» de retenue. Ainſi, je n'en donnerai

» qu'un de 400,000 livres au comte
» d'Ayen votre petit-fils, bien entendu
» que, s'il lui arrivoit malheur avant
» ſon père, & que je n'accorde pas ſa
» charge dans ſa famille, celui qui lui
» ſuccéderoit payeroit les 500,000 livres
» en entier à la ſucceſſion du duc d'Ayen.
» Un auſſi zélé & auſſi vieux ſerviteur
» peut & doit toujours compter ſur mes
» bontés & ſur mon amitié : priant dieu
» qu'il vous ait, mon couſin, en ſa
» ſainte & digne garde. A Verſailles,
» le 30 décembre 1758 ».

Inſtructions du maréch. pour ſon petit-fils.

Si le maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de ſa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle ſoutînt ſon élévation ; & il ne connoiſſoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talens, eſt la baſe. Le comte d'Ayen, allant pour la première fois commander ſon régiment au camp de paix qui ſe formoit ſur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une

inſtruction digne de paſſer à la poſtérité, & de ſervir de règle à quiconque ambitionne de ſe diſtinguer dans cette carrière. On y verra la religion pure & ſans ſuperſtition, la grandeur d'ame modeſte & généreuſe, l'art de gagner les cœurs ſans intrigue ni foibleſſe, la ſcience des devoirs unie à la ſcience du monde; en un mot, tout ce qui devoit conduire ſon petit-fils à une réputation auſſi ſolide que brillante.

Inſtruction pour le comte d'Ayen.

« La tendre amitié que j'ai pour vous, mon cher fils, & l'intérêt ſenſible que je prends à ce qui vous regarde, ne me permettent pas de vous laiſſer partir pour votre régiment, d'où vous devez vous rendre au camp qui va s'aſſembler ſur la Sambre, ſans m'expliquer avec vous ſur ce que je penſe de la manière dont vous devez vous gouverner & vous conduire. Mon âge

Sentimens de bon père.

» & l'expérience que j'ai des hommes
» & des affaires, m'autoriſent à vous
» faire part de mes réflexions.

Les envieux preſque auſſi à craindre que les ennemis.

» Vous avez été juſqu'à préſent, mon
» cher fils, comme enſeveli dans une
» éducation qui vous a ſouſtrait aux
» yeux du grand monde : vous allez
» déſormais y paroître, & vous devez
» vous attendre que vos premières dé-
» marches ſeront ſcrupuleuſement ob-
» ſervées... L'envie & la jalouſie produi-
» ſent les mêmes effets que la haine la
» plus forte & la plus méritée ; ainſi,
» je fais peu de différence entre un en-
» nemi & un envieux.

Être ſur ſes gardes.

» Soyez donc ſur vos gardes ; comptez
» que l'on ne vous épargnera ſur aucune
» des fautes que vous pourrez faire, &
» que l'on n'omettra rien de tout ce qui
» pourra vous donner quelque ridicule.

Bien débuter pour la réputation.

» La conduite que vous allez obſer-
» ver, ſera pour ainſi dire le germe de
» votre réputation, & de l'opinion que

» l'on ſe formera de vous pour l'avenir ;
» & c'eſt ce qui rend ce premier début
» d'une conſéquence infinie pour vous.

» Le premier & le plus eſſentiel de
» tous les conſeils que l'on puiſſe vous
» donner, c'eſt celui de conſerver avec
» ſoin les principes de religion que l'on
» vous a inſpirés. Vous ne devez jamais
» perdre de vue que le monde, dont
» toutes les parties ſont combinées avec
» tant d'ordre, ne peut être l'ouvrage
» du caprice & du haſard ; que la raiſon
» & la nature annoncent par mille
» preuves différentes un être ſuprême,
» infiniment éclairé, tout-puiſſant, à
» qui tout eſt préſent, & qui tôt ou
» tard récompenſe la vertu & punit le
» crime. Principes de religion.

» Ce ſont de ces grands principes
» dont je ſouhaite que votre ame ſoit ſi
» intimement pénétrée, mon cher fils,
» que vous ne les oubliez dans aucune
» circonſtance de votre vie : ils ſeront Être ſolidement religieux.

» à jamais un rempart contre tous les » assauts que les passions pourront vous » livrer. Un homme vraiment religieux » est un homme juste, d'une probité » sure, & de l'attention la plus exacte » à remplir tous ses devoirs.

Éviter les excès de dévotion.

» Mais dans le siècle où nous vivons, » il importe pour la religion même » d'éviter les excès de dévotion ; ils » ne font que donner matière aux sati- » res & aux profanations des impies. » La religion doit être plus dans le cœur » que dans l'extérieur ; & l'on honore » bien moins dieu par de petites prati- » ques arbitraires, que par une con- » duite sage, modérée, uniforme, » douce & bienfaisante.

Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite.

» Vous serez souvent exposé à en- » tendre faire des railleries contre la » religion, & à voir traiter ceux qui » en font profession comme de petits » esprits, des ames foibles & timides, » livrées aux préjugés & à la superstition.

» J'aurai

» J'aurai bonne opinion de vous, mon
» cher fils, & de la force de votre
» ame, ſi vous ſavez réſiſter aux froides
» plaiſanteries & aux ridicules, que
» l'on cherchera devant vous à donner
» aux choſes de la religion; mais ces
» prétendues attaques ne méritent de
» votre part que de la pitié, du mépris,
» beaucoup de ſérieux & un profond
» ſilence. Puiſque vous n'êtes pas encore
» d'âge, & n'avez pas l'autorité requiſe
» pour en impoſer, une conduite régu-
» lière & ſoutenue eſt la ſeule manière
» dont il vous convient, quant à pré-
» ſent, de réprimer les mauvais propos
» de cette eſpèce.

» N'entrez jamais en diſpute ſur cette
» matiére : il ne vous convient point
» d'argumenter ſur des objets auſſi in-
» téreſſans; d'ailleurs, il faudroit avoir
» plus approfondi que vous ne pouvez
» l'avoir fait, & que les perſonnes
» comme vous ne peuvent le faire or-

Ne point diſputer ſur ces matiéres.

» dinairement. Car il en réſulteroit » que ne pouvant répondre aux difficul- » tés, les doutes que l'on auroit élevés » demeureroient dans toute leur for- » ce, & pourroient vous cauſer à vous- » même un préjudice conſidérable. Rien » n'eſt donc mieux, en pareil cas, que » de ſuivre le conſeil que je viens de » vous donner, par rapport au ſilence » que vous devez obſerver à cet égard.

Point de liaiſon particulière avec les hommes irréligieux.

» Il me reſte encore ſur ce ſujet, » mon cher fils, un avis à vous donner, » qui vous ſervira pour toute votre vie. » Ne formez jamais d'amitié, & ne con- » tractez jamais de liaiſon particulière » avec un homme irréligieux, quelques » talens & quelques qualités aimables » que vous lui connoiſſiez, parce qu'on » ne peut avoir une véritable probité, » quand on ne croit pas en dieu; & de » tels gens n'ont pour objet que leur » intérêt perſonnel, qu'ils ſavent cacher » juſqu'au moment où il leur convient » de le découvrir.

» Tant que vous aurez de la reli- Probité
» gion & que vous la reſpecterez, jointe à la religion.
» je ne craindrai point que vous vous
» écartiez des régles de la plus exacte
» probité, & je m'en rapporte à ce que
» votre propre cœur pourra vous inſ-
» pirer & vous faire ſentir.

» Vous êtes né, mon cher fils, avec Modeſtie
» de l'eſprit, de la pénétration, des avec les talens.
» ſentimens, de l'émulation, de l'en- Demander
» vie de faire & de parvenir : ce ſont conſeil.
» des qualités propres à vous conduire
» loin, ſi vous ſavez en faire un bon
» uſage, mais auſſi à vous nuire infi-
» niment, ſi vous ne le faites pas. Il
» faut ajouter à ces qualités beaucoup
» de modeſtie, de retenue, & de de-
» ſir d'apprendre des autres ce que
» vous ne ſavez pas encore. Rien ne
» plaît davantage dans un jeune homme,
» que de le voir demander conſeil aux
» perſonnes expérimentées, & qui par
» leur âge paroiſſent en ſavoir beaucoup

» lors même qu'elles en ſauroient » moins.

Se laiſſer conduire au commencement.

» Je vous recommande donc, en » arrivant à votre régiment, de ne » point faire d'étalage de ce que » vous avez appris aux Chevaux-légers. » Laiſſez-vous conduire dans les pre- » miers tems par votre lieutenant-colo- » nel, votre major & les anciens of- » ficiers : il vaudroit mieux pour vous » tomber dans quelque faute par leur » conſeil, que de l'éviter en ſuivant vo- » tre propre ſentiment.

» Dès-lors une pareille conduite ne » pourra que vous attirer l'amitié, » l'eſtime & l'attachement de tous vos » officiers.

Application aux devoirs de ſa place.

» Je n'ai pas beſoin de vous re- » commander l'application aux devoirs » que vous aurez à remplir comme » colonel; ce ſeroit une fatuité dont » vous n'êtes pas capable, que de vous » croire au-deſſus de l'état de colonel,

» puiſque vous ignorez les premiers élé-
» mens du métier de la guerre.

Bien faire ce que l'on doit.

» Appliquez-vous avec ſoin à tout ce
» qu'un colonel doit ſavoir & doit
» faire : vous trouverez ſans doute des
» officiers ſans nombre qui, ſe croyant
» au-deſſus de l'emploi qu'ils rempliſ-
» ſent, le négligent. Soyez dès-lors
» perſuadé, ſans en rien montrer, qu'ils
» ſont fort au-deſſous de celui qu'ils
» ambitionnent ; car le véritable hon-
» neur conſiſte à bien faire ce que l'on
» doit, & c'eſt une grande misère que
» de le négliger, ſous le vain prétexte
» que l'on eſt capable de quelque choſe
» de mieux.

Ne point ſe négliger.

» Il y a deux écueils que vous aper-
» cevrez facilement, & que vous évite-
» rez de même :

» L'un dont je viens de parler, qui
» ſeroit de négliger vos devoirs par
» un eſprit de ſuffiſance, ou par quel-

» que autre motif que ce pût être, ce
» dont je ne vous ſoupçonne pas :

Ne point ſe croire trop capable.

» L'autre dont la jeuneſſe eſt plus
» ſuſceptible, qui ſeroit de ſe piquer
» de les remplir ſupérieurement &
» mieux que perſonne. Vous n'êtes pas
» encore dans le cas de pouvoir le faire
» avec ſupériorité. Les connoiſſances
» que vous pouvez avoir acquiſes à
» l'école des Chevaux-légers, ne peu-
» vent pas entrer en comparaiſon avec
» celles que l'âge & l'expérience ont
» pu faire acquérir à de vieux officiers.
» Et dans le cas même où elles le pour-
» roient, ce ſeroit vous expoſer au ri-
» dicule, que de laiſſer apercevoir
» ou deviner que vous l'aviez pu
» penſer.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

» Il faut tâcher de faire mieux que
» les autres, mais il faut en même-
» tems éviter avec ſoin de leur en faire
» ſentir l'humiliation & la mortifica-
» tion; il ne faut pas que perſonne ima-

» gine que vous ayez cette bonne opi-
» nion, quand bien même vous la
» mériteriez.

« Soyez très-convaincu, mon cher
» fils, que dès que vous paroîtrez oc-
» cupé de votre mérite, les autres ne
» feront occupés qu'à le rabaiſſer; &
» ſi vous voulez réuſſir, faites bien,
» faites-le conſtamment; ne vous en
» glorifiez jamais, ayez la force d'être
» ſatisfait du témoignage intérieur de
» votre conſcience; & cherchez ſans
» affectation à faire valoir ce que les au-
» tres auroient pu faire de bien. En per-
» ſévérant dans cette conduite, vous vous
» attirerez tous les cœurs, & vous ne
» tomberez pas dans le cas de certai-
» nes perſonnes, qui ne fondent leur
» mérite que dans leur ſuffrage, & dans
» celui du nombre des flatteurs & des
» complaiſans qui les environnent. Vous
» ſerez alors preſque le ſeul qui ne
» parlerez point de vous, & tout le

S'attirer l'eſtime ſans envie.

» monde enfin concourra à vous ren-
» dre des témoignages qui vous ſeront
» dus & bien acquis. En un mot, un
» point capital, & que j'avoue n'être
» point aiſé, c'eſt de ſavoir s'attirer
» l'eſtime & l'affection ſans exciter
» l'envie.

Point d'affectation même en bien.

» Voilà les régles générales qui con-
» cernent votre conduite; de la mo-
» deſtie, de la circonſpection, de la
» conſtance dans les devoirs, jamais
» aucune ſorte d'affectation quelcon-
» que, même en bien; de la volonté
» & du zèle, mais qui ne ſoient ni trop
» vifs, ni trop actifs; du reſpect &
» des égards pour vos ſupérieurs, de
» la déférence pour les anciens; écou-
» ter tout, ne rien blâmer, ne propo-
» ſer votre opinion qu'avec défiance,
» ſurtout ne point diſputer, & ne pré-
» tendre aucune ſupériorité pour l'eſ-
» prit, les talens & les connoiſſances.

Réſerve

» Vous devez uſer d'autant plus de

» réſerve, que vous ne ferez rien ni ne pour éviter
» direz rien qu'on ne le relève, qu'on les cenſures.
» ne le rapporte; & pour quelques
» flatteurs qui vous loueroient en vo-
» tre préſence, il ne manqueroit pas
» de perſonnes qui chercheroient à vous
» critiquer.

» Le plus grand ennemi que vous Se défier
» puiſſiez avoir, & qu'ont généralement de l'amour-
» tous ceux qui ont quelque émulation, propre.
» eſt leur amour-propre, lorſqu'on ne
» fait pas s'en garantir & s'en défen-
» dre; & il n'eſt pas de formes qu'il
» n'emprunte pour nous ſurprendre &
» nous ſéduire.

» Il eſt inutile de vous recommander Affabilité.
» d'être affable, d'un abord facile, de
» ne point faire attendre les officiers
» qui ſe préſenteront pour vous voir,
» ſoit de votre régiment, ſoit de quel-
» que corps.

» Accoutumez-vous, mon cher fils, Être ſérieux
» à être un peu ſérieux de bonne heu- de bonne
heure.

» re. J'avoue qu'il eſt de votre âge de » badiner quelquefois ; mais ſi vous y » faites attention, vous obſerverez » que preſque toutes les plaiſante- » ries dégénèrent en poliſſonneries, » qui ont quelquefois des ſuites fâcheu- » ſes ; vous n'êtes plus d'ailleurs un » enfant.

Choix des amis.

» Rien n'eſt plus important que le » choix des amitiés & des liaiſons que » vous contracterez : c'eſt de ce point » eſſentiel que dépendent d'ordinaire » les mœurs & la réputation ; c'eſt par » les perſonnes que vous fréquenterez » que l'on vous jugera vous-même.

Ne fréquenter que des perſonnes eſtimables.

» Il n'eſt pas douteux que vous ne » deſiriez l'eſtime des honnêtes-gens : » le moyen certain de l'acquérir eſt de » ne fréquenter que des perſonnes à » qui vous puiſſiez accorder la vôtre. » Dès que vous ne verrez que des per- » ſonnes eſtimables, vous ſerez vous- » même eſtimé. Ainſi demandez-vous

» à vous-même, lorſque vous ſerez » tenté de vous lier avec quelqu'un, » par où, & comment il a le droit de » mériter votre eſtime. Je me répète » ſur ce point, parce qu'il eſt ſi im- » portant, que je deſire vous le gra- » ver profondément dans l'eſprit.

Dépenſe ſans oſtentation.

» Vous devez éviter le faſte & l'oſ- » tentation; vous devez cependant avoir » une table honnête, plus abondante » que recherchée, afin d'y recevoir » les officiers, ſurtout ceux de votre » régiment.

Attention pour les officiers ſupérieurs.

» Vous pourrez inviter quelquefois » les officiers qui vous ſeront ſupérieurs. » Dans ce cas, il faut avoir attention à » leur procurer une compagnie qui leur » ſoit aſſortie, & y joindre quelques » officiers de votre régiment, en petit » nombre à la vérité, & de ceux qui » ſont de la tête ou d'une naiſſance plus » diſtinguée.

» Par la même raiſon que vous invi-

» terez quelquefois des officiers ſupé-
» rieurs, vous devez auſſi aller quel-
» quefois dîner chez eux, ſurtout lorſ-
» que vous en ſerez prié.

Bienfaits répandus à propos.

» Si vous pouvez par économie ſage,
» réglée & décente, épargner ſur tout
» ce qui ſeroit de faſte, d'oſtentation
» & de recherche, de quoi aider des
» officiers de mérite, qui ſe trou-
» vent quelquefois dans la détreſſe &
» dans la miſère; le plaiſir que vous
» en aurez, ſi vous avez l'ame ſenſible,
» me diſpenſe de vous le recomman-
» der. Si vous n'y étiez pas ſenſible, je
» vous le recommanderois peut-être
» inutilement. Ne vous imaginez pas
» qu'on s'appauvriſſe par ces ſortes de
» bienfaits. Des ſommes médiocres ſont
» beaucoup pour ceux qui n'ont rien
» & qui ſont dans le beſoin. Mais les
» actions de cette nature doivent être
» enſevelies dans le ſecret. En les di-
» vulguant, vous en perdriez tout le

Les tenir ſecrets.

» mérite. Cet avis eſt plus convena-
» ble à appliquer dans le cas d'une cam-
» pagne de guerre que dans celui d'une
» campagne de paix, dont la durée eſt
» toujours fort courte.

» Je n'ai pas beſoin de vous dire que Devoirs envers ſes parens.
» vous devez écrire ſouvent à vos pa-
» rens. Je compte bien que vous me
» donnerez cette marque d'amitié, &
» que ſi vous aviez quelque peine d'eſ-
» prit, vous vous en ouvririez à moi
» avec confiance. Vous trouverez tou-
» jours en moi un père indulgent & un
» ami tendre. Je mérite votre amitié,
» mon cher enfant, je me flatte d'y
» avoir part; & j'ai ſi bonne opinion
» de votre cœur, que je me perſuade
» que l'idée du plaiſir que je reſſentirai,
» ſi vous vous conduiſez de manière
» à mériter l'eſtime & l'affection des
» honnêtes-gens, & de celle de la peine
» que j'éprouverois ſi vous vous condui-
» ſiez autrement, ſeront pour vous un
» motif qui vous engagera à redou-

» bler d'attention ſur vous-même, & » à vous comporter avec honneur, ſa- » geſſe & diſcrétion ».

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Cette inſtruction peint les ſentimens du maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſtitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a débités ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répétée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du chriſtianiſme, les droits certains de l'égliſe, & non les abus ſi ſouvent transformés en droits, étoient la régle de ſes jugemens. Impartial dans la malheureuſe

Impartial

querelle entre le clergé & la magiſtrature, qu'avoient occaſionnée les diſſentions du miniſtère, il gémit amèrement de voir l'eſprit de parti lutter de part & d'autre contre la raiſon & la juſtice; il ſentit combien l'autorité royale en étoit dangereuſement bleſſée; il parla en miniſtre vertueux, lorſqu'on eut recours à ſes conſeils; mais on y recourut trop tard.

dans la querelle du clergé & du parlement.

Preſque tout le parlement étoit en exil; la grand'chambre transférée à Pontoiſe, où elle ne continuoit pas le ſervice: le déſordre, le mécontentement, les cabales ſourdes agitoient tout le corps de l'état; & ſoit que la religion ou les lois fuſſent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des ſoulèvemens. En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le roi envoya au maréchal un mémoire contenant pluſieurs queſtions, ſur leſquelles il le prioit de

Grande fermentation dans l'état.

Queſtion faite par le roi.

Billet du roi. 1re août.

répondre, comme s'il lui demandoit ſon avis dans le conſeil. « Une loi de » ſilence remédieroit-elle efficacement » aux troubles préſens ? Ou en ne la » regardant que comme un ſimple pal- » liatif, peut-on eſpérer qu'elle ſeroit » ſuffiſante, non-ſeulement pour ar- » rêter le mal actuel, mais pour l'em- » pêcher à l'avenir ſans autre ſecours » que celui du tems? » C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

Réponſe ſur la loi du ſilence.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas ſe promettre que cette loi fût un remède efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les démarches inconſidérées, & donner le tems de calmer les eſprits, en la faiſant religieuſement obſerver de part & d'autre ſans aucune partialité.*

Réponſe du 3 août.

Autre queſtion ſur la grand-chambre.

Suppoſé qu'on ordonnât le ſilence, qu'on envoyât à la grand-chambre une déclaration pour cet effet, que la grand-chambre redemandât ſes confrères pour

l'enregiſtrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit diſpoſé à le faire ſi elle reprenoit actuellement le ſervice ? Autre queſtion, où le roi manifeſte ſon embarras, & la crainte d'éprouver encore de la réſiſtance.

Conſeil pour le maintien de l'autorité.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaiſes meſures qu'on avoit priſes. Auſſi le maréchal répond-il qu'il ſeroit plus honorable pour le roi, avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand-chambre à faire une députation pour recourir à ſa clémence, & demander la grace de ſes confrères exilés; que le roi feroit connoître, dans ſa réponſe, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conſeille avec raiſon d'agir ſans apparence de foibleſſe, ſans paroître céder à la ſeule néceſſité, ſans que le public puiſſe mal interpréter ce que l'on doit faire.

Rétablir l'adminiſtration de la juſtice.

Mais auſſi il repréſente que l'état actuel des choſes eſt inſoutenable ; qu'un royaume ne peut ſe paſſer de l'adminiſtration de la juſtice ; que c'eſt elle qui fait valoir l'autorité ſouveraine, & qui pourvoit à la ſureté même du monarque ; qu'il faut inceſſamment ſe tirer des embarras d'une funeſte démarche, dans laquelle on s'eſt engagé *par des vues ſingulières & des intérêts particuliers, ſans jamais en avoir voulu prévoir ni ſentir les conſéquences & les ſuites* : qu'il s'agit de prendre les meſures convenables pour renfermer les prérentions du clergé & du parlement dans leurs juſtes bornes ; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remède, *qui ne produira ſon effet, qu'après avoir diſpoſé, des deux côtés, les cœurs & les eſprits à rentrer dans les vues de juſtice & de raiſon* qu'on leur propoſera.

Palliatif, en attendant le véritable remède.

C'eût été ne point connoître les hommes & ſur tout la nation françoiſe, que d'eſpérer autre choſe en des circonſtances critiques, où tant de paſſions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la diſcorde. L'attentat de Damiens, en 1757, ſur la perſonne du roi, fut une ſuite de ces querelles, & l'horreur qu'il inſpira ne put encore les terminer. Combien de malheurs n'auroit-on pas évités ſous ce régne, en ſuivant les conſeils du maréchal de Noailles, qui les avoit preſque tous prévus, qui avoit preſque toujours exhorté à les prévenir, ou indiqué les moyens néceſſaires pour en arrêter le cours ? D'autres conſeils furent ſouvent préférés aux ſiens, & les rendirent inutiles. Souvent des fautes irréparables étoient faites, avant qu'il connût les réſolutions des miniſtres : on le conſultoit lorſqu'il n'y avoit plus de bons remèdes.

Malheurs qu'on auroit évités en ſuivant de bons conſeils.

Le maréch. de Noailles dans ſa retraite.

Pendant ſa retraite, il eut continuellement à gémir ſur les maux publics, ſur les revers & les humiliations de la France. La vieilleſſe ne refroidiſſoit point ſon zèle. Il prenoit aux événemens un vif intérêt, moins de curioſité que de patriotiſme. Modeſte & réſervé dans ſes propos, ardent néanmoins pour la gloire du roi, pour le maintien de l'autorité royale, pour l'honneur de la nation, tous les ſentimens qu'il faiſoit éclater étoient dignes de ſes lumières & de ſes vertus.

Ses papiers ſans nombre mis en ordre.

Loin du tumulte & des affaires, ſa principale occupation fut de mettre en ordre cette prodigieuſe quantité de manuſcrits, dont une grande partie eſt le fruit de ſes travaux. Il s'amuſoit à *paperaſſer*, diſoit-on : pluſieurs papiers de ſes recueils ſont à la vérité fort inutiles ; mais cette ſurabondance a ſauvé tout ce qu'il y avoit de précieux ; le triage eût ſans doute occa-

ſionné des pertes. Il connoiſſoit l'utilité de l'hiſtoire : il en faiſoit ſon étude & ſon plaiſir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de raſſembler des matériaux pour celle de ſon ſiécle : c'eſt un nouveau ſujet de reconnoiſſance & d'éloges. On l'exhorta ſouvent à écrire ſes propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques perſonnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trompe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Travail pour l'hiſtoire.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice ; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui : ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus.

Bienfaiſance.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges

Déſintéreſſement.

venoient de ſon père ; & pour peu qu'on réfléchiſſe au pouvoir & au crédit qu'il avoit eu, il ſera bien difficile de refuſer des éloges à ſon déſintéreſſement. Ses biens libres furent entièrement conſumés au ſervice du roi pendant ſes campagnes.

Vertus domeſtiques.

C'eſt par les vertus domeſtiques, ces vertus ſi douces, ſi reſpectables, & ſi rares au milieu des grandeurs & des richeſſes, qu'il ſe conſoloit des chagrins dont il ne pouvoit ſe garantir. Fils reſpectueux & tendre, bon mari, excellent père, il trouva dans ſa famille les ſentimens les plus propres à ſatisfaire ſon ame. Puiſſe l'union entre les pères & les enfans, toujours inaltérable dans cette grande famille, ſervir de modèle à toutes les claſſes de la ſociété !

Religion pratique.

Dans une extrême vieilleſſe, il parut outrer la piété. Mais c'eſt un des hommes de notre ſiècle, qui a le mieux

prouvé, par ſa conduite, & la ſoumiſſion qu'un eſprit ſupérieur doit aux dogmes du chriſtianiſme, & l'influence de ſa morale pour diriger & ſoutenir un cœur vertueux.

Il mourut le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans, au milieu d'une famille plus digne que tout le reſte de lui faire regretter la vie. Mort du maréchal de Noailles.

On ſera peut-être étonné qu'une vie ſi longue, paſſée à la cour & dans les premières places de l'état, ne fourniſſe pas un grand nombre d'anecdotes ou de particularités piquantes. Mais ourre que le maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette eſpèce, il vivoit trop retiré, trop abſorbé par le travail du cabinet, il étoit d'ailleurs trop ſage & trop honnête-homme, pour que l'uniformité de ſa conduite ne trompât point, en quelque ſorte, une certaine curioſité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à Remarque ſur ſa vie & ſur ſes écrits

parler de tant de perſonnes, dont quelques-unes étoient ſes ennemis, à peine ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'eſt le zèle qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractère plein de feu ! Il ſe plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs; tandis que la méchanceté ou l'envie ſe déchaînoit contre lui, tandis que des courtiſans en place n'épargnoient pas même les couronnes dans leurs ſatires. Les monumens de ſon eſprit ſont preſque tous des monumens de ſes ſervices & de ſa vertu.

Fin de la troiſième partie.

PIÈCES

PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE

du ROI *au* DAUPHIN.

6 mai 1744.

JE loue le deſir que vous avez marqué de me ſuivre à la tête de mes armées ; mais votre perſonne eſt trop chère à l'état pour oſer l'expoſer, avant que la ſucceſſion à la couronne ſoit aſſurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfans, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, ſans vous mener avec moi ; mais je ſouhaite & j'eſpère n'être jamais dans le cas de vous tenir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour aſſurer à mon peuple une paix ſolide & durable, ſi dieu bénit mes bonnes intentions, je ſacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reſte de mon règne. Il eſt bon que vous entriez de bonne

heure dans ces ſentimens, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le père, plutôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos ſujets.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au roi.*

A Aranjuez, le 30 avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépêche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui ſera lue par M. d'Argenſon dans ſon conſeil, tout le détail de ce qui s'eſt paſſé depuis mon arrivée dans cette cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre majeſté approuvera cette précaution, par la connoiſ-

ſance qu'elle a que l'on ne garde pas auſſi ſcrupuleuſement qu'on le devroit le ſecret de ce qui ſe dit dans ſon conſeil. Il eſt d'une importance infinie qu'il ne puiſſe rien revenir de ce que j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette cour.

Je ſupplie votre majeſté de croire que c'eſt uniquement pour le bien de ſon ſervice que j'obſerve un pareil ménagement, qui d'ailleurs eſt conforme aux régles de la ſageſſe & de la prudence; mais j'ai cru néceſſaire de vous en prévenir, ſire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je ſuis tout eſpagnol, & que j'épouſe leurs intérêts.

Après ce préambule, ſire, je commencerai par dire à votre majeſté que j'ai trouvé le roi d'Eſpagne ſi changé, que je l'aurois à peine reconnu, ſi je l'avois trouvé ailleurs que dans ſon palais. Il eſt groſſi conſidérablement; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à ſe tenir debout & à marcher: ce qui ne vient que du manque abſolu d'exercice.

A l'égard de l'eſprit, il m'a paru le

même, beaucoup de ſens, répondant avec juſteſſe & préciſion à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lû; il en parle avec le plus grand plaiſir. Il n'y a pas un rendez-vous de chaſſe de la forêt de Fontainebleau, dont il ne ſe reſſouvienne.

Il vous chérit, ſire, & ne parle de vous qu'avec tendreſſe & le plus vif intérêt. Il n'y a perſonne ici qui ne dît à votre majeſté qu'il eſt plus touché de vos ſuccès en Flandre, que de ceux de l'infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout françois.

A l'égard de la reine, elle me paroît avoir de l'eſprit, de la vivacité, entend finement, répond juſte : elle a une politeſſe noble. Je n'ai pas encore aſſez traité avec elle, pour avoir pu approfondir ſon caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle eſt femme, elle a de l'ambition : elle craint d'être trompée, elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pouſſe peut-être

un peu trop loin ; mais je crois qu'un homme ſage, déſintéreſſé, & qui ſauroit gagner ſa confiance, la ramèneroit avec patience à ne prendre que des partis raiſonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette eſpèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient aſſez rares dans tous les tems & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre majeſté, la reine d'eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincère attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs majeſtés Catholiques.

Quant au prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre majeſté d'une manière à me faire penſer qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeanres ; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder

ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle : pour le préſent elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, ſire, à madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette princeſſe. Elle eſt en effet charmante, ſa figure eſt très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant & annonçant de l'eſprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, ſire, c'eſt votre véritable portrait. Que votre majeſté ait la bonté de juger après cela, de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir ſur moi.

L'infant D. Louis eſt aſſez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu ſauvage; & il paroît juſqu'à préſent qu'on ne peut pas encore le bien définir.

---

* Fille aînée de Louis XV, épouſe de l'infant D. Philippe.

Mais, ſire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre majeſté de la famille royale d'Eſpagne, ſans lui parler d'une princeſſe qui lui appartient de près : c'eſt de ſa petite-fille. Jamais on ne vit une ſi jolie enfant : elle eſt très-grande pour ſon âge, ſon viſage eſt des plus agréables ; mais ſur-tout, ſire, c'eſt ſon maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit ſon monde. Elle ſent déjà ce qu'elle eſt, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre majeſté de ce qui concerne les princes & princeſſes de cette cour, je crois qu'elle approuvera que je lui diſe en peu de mots le plan de conduite que je me ſuis preſcrit.

Votre majeſté verra dans ma dépêche ce qui s'eſt paſſé dans mes deux premières audiences particulières. Je crois qu'elle approuvera que je n'aie pas inſiſté dans la première ſur ce qui concerne le partage de l'infant, quoique ce ſoit le principal & le plus intéreſſant objet de ma miſſion. Le roi d'Eſpagne avoit

préparé ſa réponſe, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au viſage ; ce qui me fit changer la converſation & paſſer à l'échange des priſonniers françois, qui me fut ſur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me ſuis déterminé à faire un mémoire pour prouver la néceſſité de ſe fixer à un parti raiſonnable ſur l'établiſſement de l'infant. Je le remettrai la veille à leurs majeſtés Catholiques, & le lendemin je leur parlerai. Les mouvemens ſeront moins vifs, & je ſerai plus en état de diſcuter tranquillement l'affaire.

Comme il eſt abſolument néceſſaire de tirer la reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre compte inceſſamment à votre majeſté, & qui me paroît propre à obtenir les conſentemens que nous pouvons deſirer. Je ne répondrai cependant de rien poſitivement à votre majeſté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & ſur-tout dans une cour telle que celle où je ſuis. Mais comme il eſt de l'in-

térêt de votre majeſté d'avoir une influence ſupérieure ſur l'Eſpagne, je crois que l'on doit tenter toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre leſquelles on eſt facilement révolté. On ne s'eſt jamais donné la peine, dès le tems du feu roi, de connoître à fond ce pays; mais c'eſt une matière de diſcuſſion à remettre & à traiter à mon retour avec votre majeſté. Elle eſt importante pour le bien de ſon ſervice & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à votre majeſté que le roi d'Eſpagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choiſi. La reine me marque auſſi beaucoup de bonté, & grande envie de me perſuader qu'elle n'eſt pas telle qu'on l'a dépeinte à votre majeſté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il entre dans ſes converſations beaucoup de plaintes ſur pluſieurs perſonnes dont je ne parlerai point à votre majeſté pour le pré-

ſent, cette lettre n'étant déjà que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'eſt le départ prompt de votte majeſté pour la Flandre. Je ne me conſole point de la ſavoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon ſecrétaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je ſuis chargé, pour me rendre auprès de votre majeſté. Mais on ne va pas auſſi vîte que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure votre majeſté de me continuer ſes bontés & ſa confiance, & d'être bien perſuadé de l'attachement le plus fidele & du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

du comte d'ARGENSON au maréchal de NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 mai 1746.

JE ſens avec toute la reconnoiſſance que je dois, monſieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant auſſi naturellement que vous faites ſur la façon dont on vous a dit que mon frère s'étoit expliqué par rapport à la cour d'Eſpagne. J'ai vu la lettre particulière de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laiſſez pas cependant de le lui faire ſuffiſamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorſqu'il me l'a fait voir; il ſe défend d'y avoir donné lieu, & aſſure que ce n'a jamais été qu'au conſeil ou avec ceux qui le compoſent, qu'il a expoſé librement ſa façon de

penſer, ſuivant les circonſtances qui s'en ſont préſentées.

A l'égard du maréchal de Maillebois, auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne ſuis pas ſi ſenſible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à ſervir le roi en Italie, je vous aſſure que je ſerois le premier à le propoſer; mais s'il doit y reſter, il me ſemble qu'il eſt du bien du ſervice de rapprocher de lui les diſpoſitions de la cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit poſſible, ceux qui lui ſont ouvertement oppoſés auprès de l'infant D. Philippe, & de ſoutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas ceſſé de s'entendre. De mon côté, je ne prêche autre choſe que la ſoumiſſion à l'infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui ſont occupés à lui nuire. Je tâcherai auſſi, autant que je le pourrai, que ce ſoit ſon fils qui ſoit perſonnellement chargé de toute la relation avec l'infant D. Philippe.

LETTRE

Du roi d'Eſpagne à LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 juin 1746.

MONSIEUR mon frère & neveu, le maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de votre majeſté, je l'ai chargé de lui repréſenter pluſieurs choſes de ma part; qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'eſpère qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-tems faire la juſtice au maréchal, de dire à votre majeſté que je ſuis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très-honnête homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-tems. Je profite auſſi de cette occaſion pour renouveler à votre majeſté les aſſurances de ma tendre amitié, &c.

AUTRE LETTRE

du roi d'Eſpagne.

MONSIEUR mon frère & neveu, la lettre de votre majeſté que le maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre ſon retour en France, m'a fait en quelque manière de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un miniſtre qui m'eſt ſi agréable, & qui a ſu s'acquitter avec tant de ſatisfaction de ma part, des ordres de votre majeſté; mais d'un autre côté, elle m'a fait un ſenſible plaiſir par l'occaſion que le retour de ce miniſtre me préſente, de pouvoir, par ſon moyen, informer pleinement votre majeſté de la ſincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes ſentimens, il ne manquera pas de les expoſer fidèlement à votre majeſté, comme je l'attends de ſon honneur & de ſa probité. Il eſt chargé de commu-

niquer à votre majeſté d'autres choſes d'égale conſéquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte avec le même zèle & empreſſement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéreſſe les deux couronnes. Enfin, je dois aſſurer encore une fois à votre majeſté qu'il eſt digne des marques les plus éclatantes de ſon eſtime, & que je ſuis avec l'amitié la plus conſtante, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES *au roi.*

A l'Eſcurial, le 12 juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Eſcurial que j'ai l'honneur d'écrire à votre majeſté. Je reçus le 8, environ ſix heures avant mon départ d'Aranjuez, la lettre dont elle m'a honoré du 26 mai, par le retour d'un de mes courriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le roi d'Eſpagne, pour madame infante, & pour le chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai reſté que les deux jours que je m'étois propoſé, ſuivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St-Ildefonſe, d'où je prendrai la route de la vieille Caſtille pour me rendre le plus tôt que je pourrai à Bayonne, ſans cepen-

dant pouvoir eſpérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos mulletiers, qui ſont également fantaſques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & triſtes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monaſtère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choiſirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il ſoit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à votre majeſté de la cour, de laquelle je ſuis parti il y a quatre jours; je me réſerve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait juſqu'ici, lorſque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, auſſi bien que de lui renouveler les aſſurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES *au roi & à la reine d'Eſpagne.*

A St-Ildefonſe, le 14 juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'OBÉIS à vos majeſtés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penſerois de St-Ildefonſe ; ce n'eſt pas un ouvrage facile : mais quand les rois commandent, la ſoumiſſion doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je ſuis dans l'admiration & accablé ſous le poids de la multitude & de la diverſité d'objets, également ſinguliers & dignes d'applaudiſſement. Je puis aſſurer vos majeſtés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire ; & pour le prouver, je vais, autant qu'il ſera en mon pouvoir, leur peindre

avec la ſimplicité & la vérité dont je fais profeſſion ce que je penſe.

Les fées ont fait les jardins, les hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, ſur-tout l'avant-corps du milieu ; les ailes n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais ; & l'aſſemblage magnifique de tableaux & de ſtatues antiques, ſurpaſſe ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres ; & quand la galerie ſera achevée, on y trouvera en ſculpture les précieux reſtes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, ſont d'un goût ſingulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produiſent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précéde n'eſt pas moins agréable dans un goût différent.

Je reviens aux jardins : je n'ai rien

vu dans ce genre qui en approche ; je commencerai par dire à vos majeſtés ce que je penſe de la ſingularité de leur ſituation.

Bien loin qu'elle produiſe un mauvais effet, elle ajoute, ſelon moi, une véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perſpective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des palliſſades du jardin, & le criſtal des jets-d'eau qui les ſurpaſſent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à vos majeſtés des différentes fontaines que j'ai vues ? j'y ſerai bien embarraſſé : eſſayons cependant, puiſqu'elles le veulent ainſi.

Je commencerai par celle de l'Éventail, qui m'a conduit de ſuite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromède. Rien n'eſt comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontaines qui ſe préſentent en amphithéâtre d'un coup-d'œil, quoique ſéparées les unes des autres.

J'ai paſſé enſuite le long de la rivière, qui forme une infinité de caſcades également bien fournies d'eau ; & de-là au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans ſon genre.

On m'a conduit enſuite à la caſcade que vos majeſtés voient du milieu de leur palais ; rien n'eſt plus beau ni mieux exécuté : le marbre de la caſcade, les figures, les vaſes des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & paliſſades, forment le plus beau payſage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ſes plus excellens ouvrages.

L'Éole & le combat des vents, ſoumis à ſon empire, m'ont étonné ; j'ai vu enſuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, auſſi bien que le cabinet qui eſt au-deſſus, & d'où l'on découvre une allée qui ſemble annoncer qu'on pouſſera peut-être juſqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéiſſante comme on a fait au reſte du terrein de St-Ildefonſe.

Que dirai-je à vos majeſtés des dragons, des taſſes, de la fontaine, du

panier, & de ſes trois changemens, de la place où Mercure enlève Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui ſe font appercevoir dans autant d'allées qui aboutiſſent à cette place; je ne trouve plus d'expreſſions pour marquer & ma ſurpriſe & mon admiration.

Mais c'eſt aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la Renommée, qu'il faudroit réſerver les termes les plus choiſis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'eſt plus ſurprenant que ces différens effets d'eau & leur élégante diſtribution. Le jet-d'eau de la Renommée eſt le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aie vu, & que je croie que l'on puiſſe voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à vos majeſtés qu'elles ont le plus beau, le plus ſingulier & le moins imitable jardin qui ſoit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'eſprit trop préoccupé par l'ad-

miration pour me laiſſer la liberté de dire rien qui puiſſe approcher de la critique ; il y auroit peut-être bien quelques légères obſervations à faire par rapport aux bâtimens ; j'avouerai que les fées qui ont préſidé à la diſpoſition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la conſtruction du palais ; mais il y a lieu d'eſpérer que lorſque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle fée qui achèvera de mettre la dernière main aux bâtimens, pour les rendre auſſi parfaits que le ſont les jardins.

Je craindrois d'importuner vos majeſtés, ſi j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de criſtal que j'ai vues, dans celui des potagers, de la faiſanderie & d'une infinité d'autres choſes ; & pour ne point abuſer de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a faite ici. M. le marquis de Galliani m'a fait un accueil dans lequel, outre ſa politeſſe ordinaire, j'ai reconnu les bontés ſingulières de vos majeſtés. Je les conjure d'en recevoir mes très-hum-

bles remercimens, & les nouvelles aſſurances de l'inviolable attachement, du plus ſincère dévouement, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES *au maréchal de Saxe.*

A Marli, 21 janvier 1748.

DEPUIS que je ſuis à Marli, mon très-cher maréchal, je ne ſuis occupé que de vous. Je penſe continuellement au ſujet de nos dernières converſations; & plus je combine les différentes circonſtances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'eſt plus important ni plus néceſſaire que de former prématurément & le plus tôt poſſible l'entrepriſe dont nous avons parlé.

Il n'eſt pas douteux que les ennemis ne raſſemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Ruſſes vont

ſe

ſe mettre en marche, & les Suiſſes fourniſſent de nouveaux ſecours aux Hollandois, ſans compter ce qu'ils pourront ramaſſer d'ailleurs. Enfin on doit s'attendre à leur voir une armée plus conſidérable qu'ils ne l'ont eue juſqu'à préſent.

Il y a bien de l'apparence que lorſque toutes leurs forces ſeront raſſemblées, ils voudront opérer une diverſion, ſoit ſur la Moſelle, ſoit vers la baſſe-Alſace. Dans ce cas on ſera obligé d'y envoyer des troupes & d'y former une armée, pour s'oppoſer à leurs entrepriſes; ce qui diminuera d'autant celle du roi en Flandre, quoique l'on puiſſe toujours ſuppoſer qu'elle y conſervera de la ſupériorité ſur ce qui reſtera aux ennemis. Mais il paroît qu'il eſt bien eſſentiel de les prévenir, afin d'aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, qui nous donnera ſans doute la paix, s'il eſt tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un mémoire de mes réflexions ſur ce ſujet, ainſi que je vous l'ai promis. Je le ſoumets entiérement,

mon très-cher maréchal, aux vôtres; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous en porterez. Rien n'égale, mon très-cher maréchal, les ſentimens avec leſquels, &c.

MÉMOIRE

Du maréchal de NOAILLES;

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occaſion où l'on pût appliquer avec plus de raiſon que dans la conjoncture préſente, la maxime reçue de tout tems, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il eſt relatif à l'intérêt politique d'un état.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puiſſe déſormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ſes ennemis à

concourir au rétabliſſement de la paix à des conditions raiſonnables.

Ces principes une fois expoſés, il convient d'examiner :

Quelle eſt parmi les ennemis la puiſſance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Quel eſt l'objet que cette puiſſance peut ſe propoſer dans la pourſuite de la guerre ?

Ce qu'il convient & ce qu'il eſt poſſible de faire pour s'oppoſer à ſes projets ?

Enfin de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts ?

On doit être déſabuſé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la cour de Vienne. Ces puiſſances ſont en quelque manière ſubjuguées par l'Angleterre, & ſe trouvent dans ſon entière dépendance. C'eſt donc de l'Angleterre ſeule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétabliſſement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent

ſe propoſer, ſont fondés ſur différens motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls : c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout le commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls : c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent ; d'y ſoutenir leurs alliés, & d'y former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'oppoſer aux accroiſſemens de la puiſſance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne ſoient ni ſi directs ni ſi perſonnels que les premiers, ils s'appuient & ſe ſoutiennent réciproquement : ſans les richeſſes que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient ſoutenir leurs alliés, ni entretenir de ſi puiſſantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France ceſſant alors d'avoir des ennemis ſur le continent, ſeroit en

état de diſputer aux Anglois la ſupériorité ſur mer, & de ſoutenir & d'accroître ſon commerce au préjudice de celui de l'Angleterre.

C'eſt donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs eſpérances ſur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Ils ſe flattent que leur crédit leur fournira plus de reſſources que le roi n'en trouvera dans ſes finances; & qu'enfin l'on ſera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événemens aſſez heureux & aſſez déciſifs, pour parvenir à ce qu'ils ſe promettent de la ſeule durée de la guerre.

Dans la ſituation où eſt l'Angleterre, ayant une marine nombreuſe & ſupérieure, elle n'a rien à craindre de toute entrepriſe du dehors, qui n'eſt point ſoutenue & appuyée par des forces ma-

ritimes. Une pareille entrepriſe ne pourroit qu'opérer une diverſion, utile à la vérité tant qu'elle dureroit, mais qui finiroit par de fâcheuſes cataſtrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la maiſon de Stuart.

Il ne reſte donc de moyen à la France de faire une guerre ſolide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ſes alliés; & en prenant de ſi juſtes meſures pour aſſurer ſes ſuccès, que l'Angleterre puiſſe enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le ſoutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'expoſer par l'abus qu'elle fait de ſon crédit.

La conquête entière des Pays-bas autrichiens, à l'exception des duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laiſſe plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-tems le roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'eſt pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les

plus grands efforts contre les Hollandois, eſt le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris ſont ſans contredit les Hollandois. Le gouvernement actuel de cette république eſt l'ouvrage de la faction angloiſe, & c'eſt cette faction qui règne aujourd'hui en Hollande ſous le nom & l'autorité d'un Stathouder, uni à la famille royale d'Angleterre par la plus étroite alliance. Il eſt de la gloire comme de l'intérêt des Anglois, de maintenir le nouveau gouvernement de cette République & ſon Stathouder, à quelque prix que ce ſoit; & pour cet effet même, de procurer le rétabliſſement de la paix, s'ils ne peuvent ſe promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La ſituation où ſe trouve la Hollande, eſt trop violente pour qu'elle puiſſe durer pluſieurs années telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Ce motif n'eſt point le ſeul qui rend le ſort des Pays-bas & de la Hollande extrêmement intéreſſant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroiſſemens dont

la France eſt ſuſceptible, ceux qu'elle feroit dans les Pays-bas contribueroient le plus à l'augmentation de ſa puiſſance, de ſon commerce & de ſa navigation; que ce pays d'ailleurs eſt à portée des côtes de l'Angleterre: on ſent combien la jalouſie de cette nation eſt intéreſſée à ce que la France n'étende point ſa domination d'un côté auſſi important à tous égards.

Dès qu'il eſt établi & conſtaté que le parti le plus convenable que la France puiſſe prendre dans la pourſuite de la guerre ſur terre, relativement aux Anglois, eſt de porter les plus grands efforts du côté des Pays-bas; il s'agit enſuite de ſe déterminer ſur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux ſuccès & à aſſurer les anciens.

Il n'y a preſque plus lieu de douter que les trente mille Ruſſes, à la ſolde de l'Angleterre & de la Hollande, ne ſe mettent en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs n'épargnent ni ſollicitations ni dépenſes

pour tâcher de raſſembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suiſſe.

On doit donc s'attendre que les ennemis auront des forces très-conſidérables en campagne; mais quelque diligence que les Ruſſes puiſſent faire, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils puiſſent arriver que vers la fin de juin ou même en juillet, on ſent dès-lors toute la néceſſité de former quelque entrepriſe prématurée, telle qu'elle puiſſe donner la facilité d'en former de nouvelles, lorſqu'on ſera en état de les exécuter; telle en même-tems qu'elle puiſſe ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre ſur les conquêtes du roi.

Cette entrepriſe ne peut être que celle de Maeſtricht. Cette conquête remplit tous les objets & pare à tous les inconvéniens dans tous les cas.

C'eſt la ſeule porte qui reſte aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en ſera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maeſtricht appuiera la droite des conquêtes du roi, comme Anvers en

appuiera la gauche : il ne ſera plus queſtion que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du roi ſeront auſſi inexpugnables qu'il eſt poſſible qu'un pays le ſoit à la guerre.

On a ſenti toute l'importance de Maeſtricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'eſt repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le ſiége en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la priſe de cette place, on coupe pour ainſi dire les ennemis en deux, en ſéparant ce qui ſera du côté de la baſſe-Meuſe d'avec ce qui ſera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les ſubſiſtances en-deça de la Meuſe, & l'on s'en aſſure pour les troupes du roi.

Les ennemis ne peuvent plus ſe porter vers le Brabant que par un pays de bruyères & de ſable, preſque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point ſe tenir aſſemblées faute d'y pouvoir ſubſiſter.

S'ils ſe propoſent de faire un corps d'armée ſéparée, qui ſeroit compoſée de Moſcovites & d'Autrichiens, pour

ſe porter vers la Moſelle, comme on paroît l'annoncer, Maeſtricht met à portée d'intercepter leurs derrières & leurs communications.

Si même l'armée de diverſion que les ennemis peuvent former des Moſcovites, ſe portoit vers le Rhin du côté de la baſſe-Alſace, Maeſtricht donnant de grandes facilités pour la défenſive dans les Pays-bas, on ſeroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les oppoſer à celles des ennemis.

Au ſurplus, ce dernier projet de leur part, eſt d'autant moins à craindre que l'Alſace eſt hériſſée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obſtacles pour y former quelque entrepriſe importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépôts ; en ſorte qu'on pourroit toujours conſerver la ſupériorité dans les Pays-bas.

Par rapport aux quartiers d'hiver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on ſent combien la conquête de Maeſtricht en rendra la poſition difficile.

Enfin la priſe de Maeſtricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à conſerver la neutralité de l'empire, & pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au roi de Pruſſe.

Toutes ces conſidérations font ſentir ſuffiſamment l'importance de cette conquête.

Il ne reſte plus, dans le cas où l'on ſe déterminera à en faire le ſiége, qu'à examiner les moyens d'en aſſurer le ſuccès.

Cette entrepriſe en elle-même, à ne l'enviſager que par la manœuvre du ſiége, quoique la place ſoit forte, ne préſente cependant point de difficultés qui puiſſent faire craindre pour le ſuccès : c'eſt un ſiége comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point enviſager d'obſtacles d'un genre ſingulier, qu'on ne puiſſe ſurmonter par les régles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivières à la rive droite

de la Meuſe, qui tombent dans ce fleuve au-deſſus & au-deſſous de Maeſtricht, & qui forment une eſpèce de baſſin dont il eſt très-difficile de dépoſter ceux qui l'occupent les premiers; en ſorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les ennemis puiſſent s'y raſſembler & s'y oppoſer.

Ce point, quoique difficile, n'eſt cependant point dans l'ordre des choſes impoſſibles; mais il exige des meſures bien concertées, & une exécution prompte & ſubite, pour devancer les ennemis devant Maeſtricht.

Une des premières & des principales attentions que l'on doit avoir, eſt de garder le plus profond ſecret. Il faut en dérober la connoiſſance, & donner le change non-ſeulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entrepriſe, & que ceux qui ſeront chargés de la faire exécuter l'ignorent juſqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les diſpoſitions

dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liége & les environs de Cologne : tous ces quartiers ſont peu éloignés de Maeſtricht ; & , ſi l'on n'uſe de ſurpriſe & de diligence, il ne ſera pas aiſé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut ſe propoſer que deux manières de remplir cet objet.

La première, en traverſant le pays de Luxembourg à la droite de la Meuſe, avec un corps conſidérable.

Il eſt vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1746, lorſque M. le maréchal de Saxe les dépoſa de devant Namur, par les manœuvres en même-tems les plus ſages & les plus audacieuſes, eſt très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la-chapelle. L'armée du roi y paſſa en 1701. Elle y pourroit paſſer de nouveau ; & , ſans ſe porter juſqu'à Aix-la-chapelle, ſe replier ſur Maeſtricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce ſeroit,

1°. La diſtance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontière des Évêchés ;

2°. Tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir dans une marche auſſi longue & auſſi combinée ;

3°. Les retardemens que peuvent occaſionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers ; ce qui mettroit dans la néceſſité & dans l'embarras de mener quelques pièces de batteries à la ſuite des troupes.

Toutes ces différentes circonſtances pourroient donner aux ennemis le tems de faire retirer ſous Maeſtricht tout ce qui ſeroit en deçà, & d'y faire avancer tout ce qui eſt au-delà, le long de la Meuſe & du côté de Cologne.

La ſeconde manière, ſeroit de ſe porter bruſquement par la gauche de la Meuſe, & de paſſer cette rivière en pluſieurs endroits, pour ſe raſſembler enſuite à un point qui ſeroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force ſur la Béruine pour la paſſer ; ce que l'on aſſure n'être pas fort difficile, y ayant pluſieurs gués dans cette rivière, & l'on formeroit par-là l'inveſtiſſement de Maeſtricht, en ſe prolongeant juſques ſur la Gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par ſe raſſembler en forces, ſans alarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le tems de ſe réunir.

En ſe mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme ſi l'on vouloit inſulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on profitera de la confuſion qui ſe mettra parmi eux. On pourroit paſſer la Meuſe à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liége, même en plus grande force que partout ailleurs. Dans le même tems, on menaceroit tous les quartiers à portée des Évêchés. Les corps qui auroient paſſé la Meuſe au-deſſus de Liége, auroient leur rendez-vous à la chartreuſe de Liége, en dépoſteroient les ennemis, & aſſureroient par-là le débouché du faubourg de Liége au corps le plus conſidérable qui paſſeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pouſſeroit avec vivacité tout ce qui pourroit ſe rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les

rejeter au-delà de Maeſtricht. Toutes ces troupes enſuite réunies inveſtiroient Maeſtricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui ſe ſeroient avancées par les bruyères, & en longeant le Démer, viendroient inveſtir Maeſtricht du côté gauche de la Meuſe.

On ſent que tout cela ne peut s'exécuter qu'en y employant un nombre conſidérable de troupes ; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que les Autrichiens qui occupent ces cantons, ſont eux-mêmes nombreux.

Au ſurplus, toutes ces combinaiſons demandent beaucoup de juſteſſe & de préciſion, dans le projet comme dans l'exécution ; mais c'eſt un détail dans lequel on ne s'eſt pas propoſé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la poſition des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a eu en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en ſoumettre la déciſion au général chargé du commandement de l'armée, qui ſaura mieux qu'on ne pourroit le dire ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier ſuccès d'une pareille entrepriſe.

Les circonſtances paroiſſent exiger que ſa déciſion ſoit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis ſur l'importance & la néceſſité de faire prématurément le ſiége de Maeſtricht, & s'il eſt en conſéquence dans la réſolution de l'entreprendre ;

2°. S'il eſt dans l'intention de bruſquer le paſſage de la Meuſe à Liége, & de ſurprendre le poſte de la chartreuſe, parce que ce point rempli, les plus grandes difficultés paroiſſent ſurmontées ;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les reſſorts de cette opération, afin que ceux chargés de ſes ordres, en ce qui concerne l'exécution, puiſſent arranger leur détail, & prendre ſi bien leurs meſures, qu'au jour préfix & marqué, tout ſoit prêt & s'exécute avec exactitude & préciſion.

Il n'eſt pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entrepriſe de Maeſtricht a ſes difficultés ; mais il y a lieu de croire que de ſon ſuccès dépendra

tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en réſulteroient ſont ſi ſupérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une ſage politique d'en tenter l'événement.

FIN du VIe & dernier volume.

TABLE

DES SOMMAIRES.

FAUTES depuis le commencement de la guerre, *page* 1re. — Alliance du roi de Pruſſe, trop peu ſolide, 2. — Dangers de la France. — Noailles employé à tout, 3. — Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne. — Plans & propoſitions de ce prince, 4. — Louis XV étoit prévenu contre lui, 5. — La négociation eſt rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 6. — Sources des maux de l'état. — 1o. Défaut de plan général, 7. — 2o. Diſcrédit du gouvernement chez les étrangers, 8. — Conſeil de Noailles pour former un plan de gouvernement, 9. — Il veut qu'on prévienne les maux, ſans ſe décourager quand ils arrivent, 10. — Chavigni envoyé auprès de l'empereur, 11. — Noailles préſide à ſa négociation. — L'empereur ſollicité par les

ennemis. Leurs offres, 12. — Il demande beaucoup à la France, 13. — Sa principale confiance étoit en Noailles, 14. — Le maréchal indigné des vaines eſpérances des ennemis. — Il penſe à renouer l'alliance avec le roi de Pruſſe. — Offres du roi pour l'empereur, 15. — Celui-ci ſe plaint qu'on ne lui donne pas aſſez de troupes, 16. — Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter, 17.

1744.

Chavigni négocie avec ſuccès cette affaire. — Diſpoſitions du roi de Pruſſe, 18. — Suretés qu'on lui promet, 19. — But de la ligue, 20. — Argent pour la conclure. — La marine renait par les ſoins du comte de Maurepas, 21. — Projet de deſcente en Angleterre. — Les confédérés ſe récrient contre ce projet, 22. — Embarras de Chavigni. — Il ſe plaint à ce ſujet, 24. — Noailles s'explique d'une manière ſatisfaiſante, 25. — Le prince de Heſſe ramené par ſes raiſons, 26. — Le roi de Pruſſe prêt à tout, ſi l'on entre dans ſes

vues. — Ses grands deſſeins, 27. — Alliance qu'il négocie, 28. — Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe, 29. — Concluſion de la ligue, 30. — Noailles chargé de la négociation de Pruſſe, 31. — Sa lettre au roi de Pruſſe, 32. — Propoſitions faites à ce prince. — Sa réponſe au maréchal, 33. — Il veut une confiance mutuelle, 34. — Son ſentiment ſur le combat de Dettingen. — Le traité conclu aprés le départ de Louis XV pour l'armée, 35. — On le ſigne à Paris malgré quelque ſujet d'inquiétude, 36. — Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères, 37. — Plan de campagne en Flandre. — Siége de Menin, 38. — Député hollandois, qui n'empêche pas l'inveſtiſſement d'Ipres. — Le maréchal de Saxe propoſe de repaſſer la Lys, 39. — Noailles l'exhorte à ne point rétrograder, 40. — Réponſe du Saxon. — Conſeils que lui donne le général, 41. — Union intime des deux maréchaux, 42. — Ce qu'ils écrivent à la louange du roi. — Sentiment pacifique d'un héros, 43. —

Noailles fait changer le plan d'attaq
d'Ipres. — Juſtice qu'il rend au marq
de Beauveau, 44. — Louis impatient d
tre au ſiége. — Se faire rendre com
directement des opérations & des moti
45. — Le roi de Pruſſe retardé, mais
d'agir ; 46. — Sa réflexion ſur les trou
françoiſes. — Ses pronoſtics ſur le ſuc
de Louis XV, 47. — Avis de ce prin
48. — Moyen qu'il propoſe de fi
promptement la guerre, 49. — Suite d
campagne de Flandre, 50. — Le pri
Charles paſſe le Rhin. — Retraite
Coigni. — Cauſes de ce malheur, 51.
Le comte de St-Germain diſculpe les
néraux. — Courſes des Autrichiens d
le royaume, 52. — Réſolution généreu
du roi de Pruſſe. — Il annonce ſa dém
che à Louis, 53. — Sur quoi il fonde
eſpérances, 54. — Il demande Belle-
pour l'armée de Bavière, 55. — Il inſ
ſur les avantages de la guerre offenſive,
— Il blâme l'économie déplacée, 58.
Louis XV va au ſecours de ſes provinc
59. — Noailles annonce au roi de Pr

des opérations vigoureuſes, 60. — Il diſpoſe tout à Metz. — Inconvénient des gros équipages. — Coigni veut ſe retirer ſous Strasbourg, 61. — Noailles s'efforce inutilement de l'en diſſuader, 62. — Saverne eſt occupé par les ennemis. — Le roi excuſe Coigni, & ſe fait une peine de lui donner un ordre mortifiant, 63. — Interprétation de cet ordre. — Maladie du roi à Metz, 65. — Noailles marche aux ennemis. — Action particulière du duc d'Harcourt, 66. — Camp de Biſchen. — On cherche à combattre, 67. — Marche rapide. — Combat de nuit. — Intrépidité de nos grenadiers, 68. — Le prince Charles repaſſe le Rhin, 69. — On ne pouvoit que louer les troupes françoiſes. — Schmettau envoyé par le roi de Pruſſe, 70. — Il refuſe de ſuivre l'armée. — Ses imprudences & ſes intrigues à Metz, 71. — Noailles s'en plaint au roi de Pruſſe, 72. — Il lui prouve la fauſſeté de ſes imputations, 73. — Se tenir en garde contre les projets trop vaſtes. — Le vrai génie de la guerre eſt circonſpect, 74. —

Expédition de Prague. — Noailles envoi
du-Meſnil au roi de Pruſſe, 75. — Leu
première entrevue, 76. — Audience pa
ticulière. — Frédéric rend juſtice au ma
réchal, 78. — Il s'applaudit de l'allianc
avec Louis XV. — Il fait entendre qu'
prendra ſon parti, ſi on n'agit pas ave
vigueur, 79. — Il rectifie ſes idées ſu
Hanover, 80. — Il recommande d
prévenir l'ennemi. — Sa confiance e
ſes forces, 81. — Lettre de Louis apr
ſa maladie. — Il rejoint l'armée, 82. -
Siége périlleux de Fribourg, 83. — Bel
campagne du maréchal de Saxe. — Noai
les fidèle à l'amitié, 84. — Éclat produ
par les imprudences de Schmettau. — S
lettres injurieuſes pour Noailles, 85. -
Vues ambitieuſes attribuées au maréch
de Belle-iſle, 86. — S'il avoit donné lie
à des ſoupçons, 87. — Noailles écrit fo
tement au roi. — Il réfute Schmettau
88. — Noailles ſe plaintdes cabales de
cour. — Il eſt prêt à ſoutenir tout ce qu
avance, 89. — Rappel de Schmettau. -
Comment le roi de Pruſſe l'annonce

Noailles, 90. — Ce prince avoit reculé lui-même, 91. — Il avoue ingénument ſes fautes, 92. — La France rempliſſoit ſes engagemens à ſon égard. — Belle-iſle priſonnier, 93. — Noailles avoit préſidé pendant la campagne aux affaires étrangères, 94. — Il demande qu'on nomme un miniſtre, 95. — Grandes fautes commiſes par l'empereur, 97.

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les ſuites, 98. — La mort de l'empereur rend ſes conſeils inutiles, 99. — Noailles penſe qu'il faut faire paſſer l'empire à l'électeur de Saxe, 100. — A ſon refus ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, 101. — Ses conſeils ſont inutiles. — Animoſité funeſte contre la maiſon d'Autriche, 102. — Point de concert entre les miniſtres. — Réponſe ſage de l'électeur de Saxe aux propoſitions de la France, 103. — On manque l'occaſion de faire la paix — Excluſion donnée à l'archiduc, 105. — La ligue de Francfort ſe rompt.

— La France preſque ſans alliés, 106. —
Noailles repréſente au roi le triſte état d
royaume, 107. — Il annonce l'avenir,
donne le meilleur conſeil, 108. — Il e
cite à prendre les moyens convenables.
Économie, 109. — Unité de plan. — H
bitudes plus fortes que les conſeils, 11
— Le maréchal de Saxe commande l'a
mée, comme le deſiroit Noailles, 111.
Bataille de Fontenoi. Noailles s'y diſti
gue par ſon zèle, 112. — Ses princip
de guerre ſuivis par le général, 113.
Projets hardis, par où l'on veut ſe fa
valoir, 114. — On profite bien de la v
toire. — Amitié reſpectable des deux m
réchaux, 115. — Leur correſpondanc
116. — Inquiétude de Noailles ſur la ſa
du Saxon. — Réponſe du général, 1
— La France toujours fort expoſée, 1
— Entrepriſe contre l'Angleterre. —
maréchal de Saxe en craint les ſuites, 1
— Préjugés de la cour à cet égard, 120.
Elle deſire que le général entreprenne
core quelque choſe, 121. — Il préf
la conſervation de l'armée, 122. — I
ſons de prendre Bruxelles, 1

1746.

Siège de cette ville, 123. — Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois, 124. — Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès, 125. — Négociation entamée par le comte de Bonneval, 126. — La Porte demandoit un traité formel, 127. — Articles propoſés. — On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance, 128. — Noailles en prouve les inconvéniens. — Le traité terniroit la gloire du roi, 129. — Les circonſtances ne le juſtifieroient pas. — En quel cas il pourroit convenir, 130. — Quelles bornes il faudroit y mettre. — Idée chimérique de ceux qui le propoſent, 131. — Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis. — Quels ennemis, 132. — Il faudroit une alliance dans le nord. — Dangers auxquels on s'expoſeroit. — Motif de religion, 133. — Noailles avoit la vraie politique. — Affaires d'Italie, qui expoſent à une rupture avec l'Eſpagne, 134. — Traité de Fontainebleau en 1743, 135. — Engagemens trop

vaſtes. — Établiſſement qu'on veut faire à D. Philippe, 136. — A quoi s'obligeoit le roi de France. — On s'expoſoit à de grands inconvéniens, 137. — Motifs qui déterminèrent. — Premiers effets du traité de Fontainebleau, 138. — Campagne de 1745 en Italie, 139. — Maillebois s'écarte de ſon plan. — Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès, 140. — Il perſuade la cour d'Eſpagne. — Il bloque le château de Milan, 141. — Paix particulière du roi de Pruſſe. — Réſolution de traiter promptement avec le roi de Sardaigne, 142. — Offre que la France lui fait, 143. — Article ſur la Toſcane. — La cour de Turin accepte les conditions. — Projet d'articles préliminaires, 144. — Ménagemens inſuffiſans à l'égard de l'Eſpagne, 145. — Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion, 146. — Armiſtice ſigné à Paris. — Indignation de la cour d'Eſpagne, 147. — Ses plaintes & ſes raiſons, 148. — Le traité expoſoit à une nouvelle guerre. — L'ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid, 149. — Mot de la Reine. — Imprudence du miniſtère de France, 150.

— Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne. — Le roi accepte avec plaiſir, 151. — Contre-tems qui dérange tout. — Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie, 152. — Petits incidens qui font échouer la négociation, 153. — Conférences de Rivoli rompues d'abord, 154. — Motifs qui juſtifient le roi de Sardaigne. — Conduite du maréchal de Maillebois, 155. — Affaire malheureuſe d'Aſti. — Les Eſpagnols furieux contre les François, 156. — Démarche imprudente de Maillebois, 157. — Situation critique de l'armée. — Noailles avoit prévu le danger, 158. — Le roi de Sardaigne écrit en ami, 159. — Fauſſes eſpérances de paix. — Déclaration fâcheuſe de la cour de Turin, 160. — Raiſonnement plauſible en ſa faveur, 161. — Il falloit calmer inceſſamment la cour d'Eſpagne. — Noailles envoyé pour cet objet avec ſon ſecond fils, 162. — Son voyage très-pénible, 163. — L'evêque de Rennes ambaſſadeur, lui annonce des difficultés chimériques, 164. — Le roi lui écrit là-deſſus, 165. — Il reçoit cependant l'ao-

cueil le plus distingué. — Son attention à gagner les cœurs, 166. — Il expose l'objet de sa mission, 167. — Il inspire des sentimens modérés, 168. — Il s'attache aux opérations militaires. — Ses talens de négociateur, 169. — Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne, 170. — Persuader & non commander. — Fautes de nos ambassadeurs, 171. — Noailles gagne la confiance des ministres, 172. — Plan qu'il se propose, 173. — Louis XV lui envoie secrettement des papiers, 174. — Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux, 175. — Réponse du maréchal. — Il prend le monarque par les motifs les plus touchans, 176. — Vivacités dangereuses de quelques François, 177. — Avis importans donnés avec prudence, 178. — Service rendu au maréchal de Maillebois. — Indiscrétion d'un ministre, très-nuisible, 179. — Plan de guerre adopté, 180. — Sage réserve. — Le plan d'opération tendoit au solide, 181. — Situation de l'infant en Italie, 183. — On se relâche sur les prétentions à son égard. — Espé-

rances du maréchal, 184. — Il réuſſiſſoit par les bonnes voies, 185. — Jugement du comte de Maurepas. — Embarras où le marquis d'Argenſon jette Noailles, 186. — Inconvéniens de la diſſimulation. — Pretextes du miniſtre, 188. — Vaine négociation avec la Hollande, 189. — Diſpoſition de Philippe V, 190. — Il ſe déſiſte de ſes premières prétentions. — Sa confiance en l'amitié du roi, 191. — Noailles finit heureuſement ſon ambaſſade, 192. — Lettre que lui écrit le Dauphin, 193. —Goûts & occupations de ce prince. — Objets de ſes études, 195. — Réponſe du maréchal. — Néceſſité de l'exercice, 196. — Tenir un juſte milieu en tout, 197. — Connoître le génie des nations. — Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer, 198. — S'attacher au droit public & à l'hiſtoire. — *Attrait* des dévotes. — Suivre les mouvemens d'un cœur droit, 199. — Deſtinée d'un grand prince, 200. Le Dauphin l'auroit remplie, 201. — Triſtes événemens en Italie. — Bataille de plaiſance, 202. Mort de Philippe V. —

Ferdinand VI.--Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Eſpagne, 203. — La reine contre la France. — Faute du miniſtère françois, 204. — La-Mina & Maillebois abandonnent Gènes, 205. — Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi, 206. — Noailles ſe croit obligé de dire des vérités déſagréables, 207. — Il fait connoître les fautes commiſes. — Affaires étrangères mal conduites, 208. — Tableau des malheurs, 209. — Dangers à craindre. — Moyens à prendre, 210. — Nouveau miniſtre. — Principes politiques, 211. — Campagne de Flandre, 213. — Noailles affligé de n'être point à l'armée, 214. — Le maréchal de Saxe, diſpoſé à bloquer ſeulement le château de Namur. — Noailles lui prouve qu'il faut l'aſſiéger, 215. —Raiſons de guerre, 216. — Exemple de Montluc. — Raiſons de politique. — La gloire du général exige qu'il ne laiſſe rien à faire, 217. — Belle réponſe du maréchal de Saxe, 218. — On le ſollicite d'entrer à l'académie françoiſe, 219. — Il conſulte Noailles ſur ce point,

220. — Celui-ci le décide à refuſer, 221. — Honte & danger dans les affaires d'Italie. — Noailles chargé d'inſtruire la cour d'Eſpagne, 222. — Excellentes raiſons qu'il expoſe. — Néceſſité de ſauver Gènes, 223. — Redoubler ſes efforts dans les revers, 224. — Remèdes aux malheurs 225. — Vues des Anglois, dont il faut ſe défier. — Intérêt de la France & de l'Eſpagne à être unies, 226. — La Provence envahie. — Le maréchal de Belle-iſle la délivre, 227.

1747.

Noailles s'empreſſe à le ſeconder. — Révolution à Gènes, 228. — Belle-iſle & la-Mina ne s'accordent point, 229. — Leurs diviſions continuent après la délivrance de Gènes, 230. — Le ſyſtême de Belle-iſle déſapprouvé par la cour. — Noailles l'exhorte à en changer, 231. — La diverſion d'Exilles inſuffiſante, 232. — L'ordre du roi juſtifie le général, en cas de malheurs. — Diverſion de Coni préférable à l'autre, 233. — Déſaſtre de l'Aſ-

— Exécution du plan de Noailles, 249. — Marche ſavante. — Maeſtricht inveſti, 250. — Noailles attribue toute la gloire à ſon ami. — Paix d'Aix-la-Chapelle, 251. — Mort de la maréchale de Noailles Bournonville, 252. — Lettre de ſon fils ſur cet événement, 253. — Bonté du roi, 254.

1749.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre. — Zèle courageux du maréchal de Noailles, 259. — Précaution qu'il ſuggère au roi, 260. — Vues des Anglois ſur nos colonies. — Leurs démarches ſuſpectes, 261. — Le commerce peut ſe rétablir de lui-même, 262. — Pour la marine, il faut plus de tems. — Expédiens pour les colonies, 263. — Troupes à y envoyer. — Moyen de les y faire aller avec joie. — Formation de compagnies indépendantes, 264. — On ne ſe préparoit point à l'orage, 265.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains. — Bonnes réflexions du marquis

de Puiſieulx, 266. — Noailles conſulté inſiſte ſur l'état des finances, 267 — La vérité dans la bouche d'un fidèle ſerviteur. — Comparer les dépenſes anciennes aux nouvelles, 269. — Anecdote du miniſtère de Louis XIV, 269. — Abus non réformés. — Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, 270. — Il développe le ſyſtême des Anglois, 271. — Il conſeille une alliance avec le roi de Sardaigne, 272. — Oublier les reſſentimens. — L'agrandiſſement de cette puiſſance ne devroit pas inquiéter, 273. — Intérêts de l'infant duc de Parme; — Et du roi de Naples, 274. — Importance de la diverſion d'Italie. — On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit bientôt, 275. — Économie mal entendue, 276.

1752.

La cour d'Eſpagne indiſpoſée contre la France. — Le duc de Duras choiſi pour ambaſſadeur, 277. — Conſeils que lui donne le maréchal de Noailles, 278. — Heu-

reux début de l'ambaſſadeur. — État de cette cour, 279. — Mauvaiſe opinion qu'on y avoit de la France, 280.

1753.

L'ambaſſadeur fait du progrès, 280. — On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau. — Il falloit une alliance plus ſolide, 281. — Traité pour un tems, 282. — Vrai pacte de famille. — Obligations mutuelles, 283. — La cour de Madrid ne ſe prête point à ce qu'on deſiroit. — Affaire de l'infant & de l'infante, 285. — Leur établiſſement à Parme. Difficultés pour leur obtenir des ſecours d'Eſpagne, 286.

1754.

Subſide qu'on leur accorde, 287. — Révolution à la cour d'Eſpagne. — Wall, 288. — Keen. — Diſgrace de la-Encénada, 289. — Déſordres que produit cet événement, 290. — Le miniſtre n'étoit pas criminel. — On inſpire au roi la neutralité, 291. — Noailles ranime le courage de l'ambaſſadeur, 292. — Conſeil de prudence. —

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre, 293. — Sa conduite les démentoit, 294. — Commiſſaires pour terminer les différends à l'amiable, 295. — Chicane des Anglois, qui rompt les conférences. — Leurs entrepriſes, 296. — Néceſſité de s'y oppoſer. — Ils veulent déſunir la France & l'Eſpagne, 297. — Motifs qui doivent reſſerrer leur union, 298. — Louis appuie les raiſons du maréchal, 300. — La cour d'Eſpagne ne ſe rend point à ſes deſirs, 301. — Les Anglois vouloient cependant la guerre, 302.

1755.

Noailles développe leur ſyſtême d'ambition. — Avantages de l'Amérique ſeptentrionale, 303. — Néceſſité de la défendre, 304. — Joindre la modération & la fermeté, 305. — Avis du maréchal. — L'Angleterre devoit ſe repentir un jour de ſon ambition, 306. — Sujets de douleur pour la France. — Négligence fatale du miniſtère, 307. — On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire, 308. — Dif-

ficulté d'agir avec les Eſpagnols, 309. — Wall détermine le roi d'Eſpagne à la neutralité, 310. — Le duc de Duras finit ſon ambaſſade, 311. — Conſeils du maréchal de Noailles au roi, 312. — Si l'on doit agir par mer ou par terre, 313. — Inconvéniens d'une entrepriſe ſur les Pays-bas, 314. — Noailles préfère une guerre maritime, quoique néceſſairement malheureuſe, 315. — Sa politique juſtifiée par l'événement. — Son zèle à repréſenter les déſordres, 316. — Sa conſcience l'oblige de parler, 317. — Diſcrédit du gouvernement. — Diviſions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer, & qu'il devroit étouffer, 318. — Déſordre général. — Ruine des principes, 320. — Querelles du clergé & de la magiſtrature, 321. — Découragement des bons citoyens. — Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage, 322. — Silence criminel. — Inutilité des bons conſeils, 323. — Le maréchal de Noailles demande ſa retraite. — Ses raiſons expoſées avec éloquence, 324. — Le roi approuve ſa démarche, 328. — Le maréchal

demande une ſurvivance pour ſon petit-fils, 329. — Réponſe remarquable de Louis XV, 330. — Inſtructions du maréchal pour ſon petit-fils, 332. — Sentimens de bon père, 333. — Les envieux preſque auſſi à craindre que les ennemis. — Etre ſur ſes gardes. — Bien débuter pour la réputation, 334. — Principes de religion. — Être ſolidement religieux, 335. — Éviter les excès de dévotion. — Oppoſer aux diſcours impies le ſilence & une bonne conduite, 336. — Ne point diſputer ſur ces matières, 337. — Point de liaiſon particulière avec les hommes irréligieux, 338. — Probité jointe à la religion. — Modeſtie avec les talens. — Demander conſeil, 339. — Se laiſſer conduire au commencement. — Application aux devoirs de ſa place, 340. — Bien faire ce que l'on doit. — Ne point ſe négliger, 341. — Ne point ſe croire trop capable. — Ne point mortifier l'amour-propre des autres, 342. S'attirer l'eſtime ſans envie, 343. — Point d'affectation même en bien. — Réſerve pour éviter les cenſures, 344. — Se dé-

fier de l'amour-propre. — Affabilité. — Être ſérieux de bonne heure, 345. — Choix des amis. — Ne fréquenter que des perſonnes eſtimables, 346. — Dépenſe ſans oſtentation. — Attention pour les officiers ſupérieurs, 347. — Bienfaits répandus à propos. — Les tenir ſecrets, 348. — Devoirs envers ſes parens, 349. — Noailles religieux ſans ſuperſtition. — Impartial dans la querelle du clergé & du parlement, 350. — Grande fermentation dans l'état. — Queſtion faite par le roi, 351. — Réponſe ſur la loi du ſilence. — Autre queſtion ſur la grand-chambre, 352. — Conſeil pour le maintien de l'autorité, 353. — Rétablir l'adminiſtration de la juſtice. — Palliatif, en attendant le véritable remède, 354. — Malheurs qu'on auroit évités en ſuivant de bons conſeils, 355. — Le maréchal de Noailles dans ſa retraite. — Ses papiers ſans nombre mis en ordre, 356. — Travail pour l'hiſtoire. — Bienfaiſance. — Déſintéreſſement, 357. — Vertus domeſtiques. — Religion pratique, 358. — Mort du maréchal de Noailles. — Remarque ſur ſa vie & ſur ſes écrits, 359.

TABLE

DES PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE du roi au dauphin, *page* 161. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 362. — Lettre du comte d'Argenſon au maréchal de Noailles, 371. — Lettre du roi d'Eſpagne à Louis XV, 373. — Autre lettre du roi d'Eſpagne, 374. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 376. — Lettre du maréchal de Noailles au roi & à la reine d'Eſpagne, 378. — Lettre du maréchal de Noailles au maréchal de Saxe, 384. — Mémoire du maréchal de Noailles, pour la campagne de 1748, 386.

Fin des Tables du VIe & dernier volume.

ERRATA.

Tome I.

Page 43, *ligne* 14, Pierregoure, *liſez* Pierregourde.

Tome II.

Page 335, *ligne* 21, qu'ils montrent, *liſez* qu'il montre.

Tome III.

Page 208, *ligne* 16, le, *liſez* les.

Page 279, *ligne* 22, beſoins, *liſez* maux.

Tome IV.

Page 293; *ligne* 19, Sa, *liſez* La.

Tome V.

Page 11, *en marge*, août, *liſez* ſeptembre.

Page 420, *ligne* 5, mais j'aime, *liſez* mais que j'aime.

Tome VI.

Page 350, *ligne* 10, débités, *liſez* répandus.

Nota. *Le lecteur corrigera aiſément les autres fautes d'impreſſion, qui reſtent en petit nombre dans cet ouvrage.*

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre: *Mémoires politiques, &c. Par M. l'Abbé Millot.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris, ce 16 Août 1776.

DE SANCY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le ſieur Abbé Millot, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé: *Mémoires Politiques & Militaires, pour ſervir à l'hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV, compoſés ſur les pièces originales, recueillies par Adrien-Maurice duc de Noailles, maréchal de France &c.*: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de

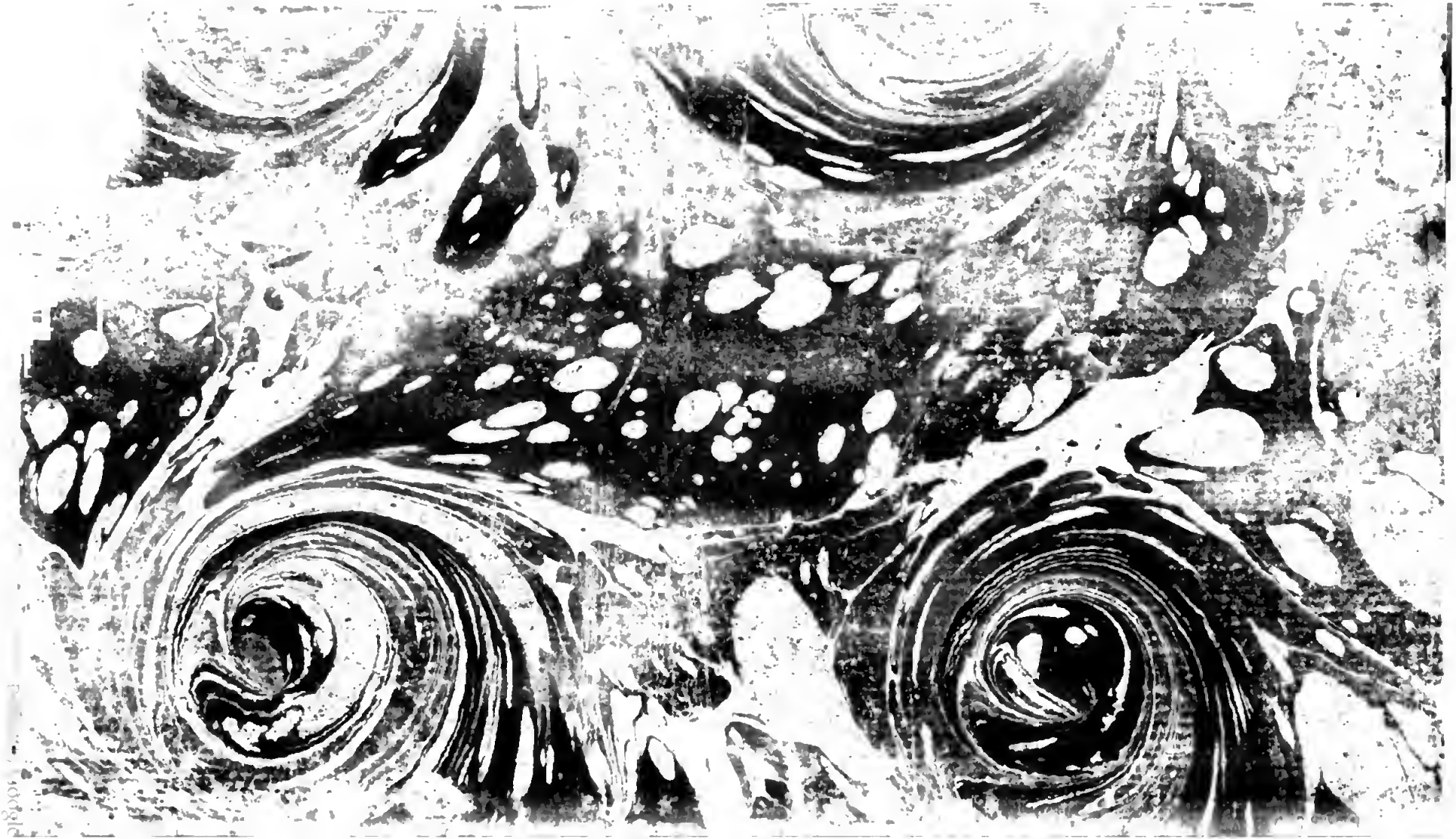
la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue

pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le treizième jour du mois de Février, l'an de grâce mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Règne le troiſième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 769, fol. 297, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre, huit Exemplaires, preſcrits par l'art. CVIII du même Réglement. A Paris, ce 21 Février 1777.

Signé LAMBERT, *Adjoint.*

DE L'IMPRIMERIE DE MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, près S. Côme.

583825